La nouvelle Clarice.

Histoire véritable

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont

Lyon, P. Bruyset-Ponthus, 1767

-Tome I-

BNF: http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30796155f
GALLICA: https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65436683

Texto corregido y editado por
Marina Acién Martín macien@ucm.es
Amelia Sanz Cabrerizo amsanz@ucm.es
Juan Antonio Latorre García jualator@ucm.es

El objetivo de esta publicación de *La Nouvelle Clarice* (Tome I) es, ante todo, el acceso al texto de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont (1711-1776) en francés, inglés y español para garantizar su mejor legibilidad por parte de los lectores; pero también para ofrecer a investigadores y profesores una base para posibles trabajos.

Han sido seleccionadas para su transcripción y curación ediciones reproducidas en las bibliotecas digitales GALLICA-BNF, HATHI TRUST y ECCO por ser ediciones originales o de referencia en su época de publicación y poseer una suficiente calidad de imagen y de OCR.

Es cierto que disponemos de esas versiones digitalizadas en modo imagen y en modo texto, pero la tipografía, por un lado, y la insuficiente calidad de los resultados mediante OCR, por otro, dificultan enormemente la lectura.

Ofrecemos el texto limpio de los errores más flagrantes (como cabeceras insertas en el texto o saltos de línea) y con la ortografía regularizada, pero con la puntuación original. Así proponemos una transcripción semi-diplomática, normalizada y modernizada. Somos conscientes de que ello conlleva la pérdida de ciertos rasgos idiosincrásicos e históricos, pero también nos permite trabajar con técnicas basadas en corpus y con herramientas digitales, esto es, con medios automáticos o semi-automáticos. El investigador siempre podrá volver a la imagen de partida para comprobar la transcripción.

Esta se ha realizado por el equipo investigador entre los meses de marzo y mayo de 2023 y se ha basado para la regularización en el *Diccionario de Español de la Real Academia Española*, en el *Trésor de la Langue Française Informatisé* y en el *Oxford English Dictionnary*. La regularización de nombres propios sigue los criterios de *Wikidata* de CERL y de Getty TGN para los nombres de lugar.

En aras de una ciencia abierta, ofrecemos, pues, los textos que sirven de base para nuestra investigación y la publicación de sus resultados. Así podrán ser utilizados para posteriores aplicaciones didácticas y desarrollos científicos.

Tome I

Lettre de Clarice à Lady Hariote

Perdre tout à la fois une tante que j'ai toujours regardée comme la meilleure des mères, et une amie qui devait essuyer mes larmes en y mêlant les siennes, c'en est plus que votre Clarice n'en peut supporter. Aussi suis-je dans un accablement qu'on pourrait prendre pour de l'insensibilité. J'ai passé les deux jours qui ont suivi la mort de cette tante chérie, dans un silence stupide, ouvrant de grands yeux sans rien voir, écoutant sans rien entendre, et dans une indifférence parfaite sur ce que j'allais devenir. Vous le savez, mes parents m'étaient inconnus, puisque je ne les ai vu depuis l'âge de trois ans, et que la haine de mon père pour sa respectable sœur, ne lui avait pas permis d'entretenir avec elle la moindre correspondance. Ma tante m'avait souvent répété que j'avais une mère digne de toute ma tendresse, et d'un sort plus heureux que celui qu'elle éprouvait : elle m'avait même avoué que sa belle-sœur ne subsistait que par ses bienfaits, et qu'elle était réduite à les lui faire tenir en secret, c'est-à-dire, sous un nom supposé. Ses discours avaient fait naître en moi un désir violent de connaître cette mère, et une frayeur encore plus vive de tomber au pouvoir de ce père qu'on me dépeignait si terrible. Vous avez souvent été témoin de mes sentiments à cet égard, et il était naturel qu'ils se fissent sentir avec plus de force, au moment où mes désirs et mes craintes allaient se réaliser. La douleur eut la force de les absorber. Assise en silence auprès des précieux restes de ma tante bien-aimée, la confusion qui régnait dans le Château ne fut pas capable de me distraire : les gens de justice, des amis, des parents éloignés le remplissaient : les premiers mettaient les scellés partout, se saisissaient des clefs, et donnaient les ordres nécessaires pour hâter l'arrivée de mon père et du Doyen de Colborn, auquel ma tante avait confié son testament. Les séconds s'efforçaient de rappeler mes esprits, et me faisaient, pour ainsi dire, une garde contre la malice des derniers, qui me regardaient avec une sorte de fureur, dans la crainte que ma tante ne m'eut avantagée à leurs dépens : car on ne pouvait se persuader qu'elle n'eût pas exclus mon père du nombre de ses successeurs. Milady Horton qui m'a toujours témoigné tant de bonté, fit d'inutiles efforts pour m'arracher d'un spectacle qui nourrissait mon désespoir : je jetais des cris perçants toutes les fois qu'on tentait de m'en éloigner. Enfin le

troisième jour, l'épuisement de mes esprits m'ayant jetée dans une grande faiblesse, on en profita pour me transporter chez cette généreuse Dame, qui parvint à rendre ma douleur plus tranquille, sans en diminuer la force. Comme mon père était en Irlande, il fallut un temps considérable avant qu'il pût arriver, et dans cet intervalle, je reçus beaucoup de soulagement de la visite du Doyen de Colborn, qui me fit rougir de l'excès de mon affliction, en me rappelant que je déshonorais le triomphe d'une personne qui m'avait été si chère, et qui, du haut du Ciel où ses éminentes vertus l'avaient conduite, me reprochait le peu de fruit que j'avais tiré de ses sages leçons, sur la manière dont on devait recevoir les coups dont Dieu nous frappe.

Lorsqu'il me vit en état d'écouter ce qu'il avait ordre de m'apprendre, il me parla en ces termes.

—Ce que je dois, me dit-il, à la mémoire de Madame votre tante, m'oblige de justifier à vos yeux ses dernières dispositions. Si la haine avait causé l'éloignement dans lequel elle a vécu par rapport à Monsieur votre père, et qu'elle fut morte dans des sentiments si peu chrétiens, nous n'aurions plus qu'à gémir sur sa perte éternelle : mais qu'elle était éloignée de ces dispositions ! Pour vous le faire connaître et vous engager à vous conduire selon les vues de celle qui vous a tenu lieu de tout, je me vois forcé de vous rappeler des choses qui ont précédé votre naissance, et que je voudrais anéantir si cela était en mon pouvoir, et s'il était possible de le faire sans vous nuire.

Je m'étais flattée, ma chère Hariote, d'avoir assez de force pour vous achever un récit qui vous fera frémir sur le sort de votre pauvre Clarice : mais l'impression qu'il a fait sur moi a glacé mon cœur et mes sens : je suis donc forcée de remettre à vous instruire de mes malheurs dans la lettre suivante.

La nouvelle lettre de Clarice à Lady Hariote

Je vais continuer à vous instruire de ce que j'ai appris de la bouche de notre bon Doyen, et comme je n'ai pas eu occasion de faire partir ma première lettre, elles iront toutes deux sous la même enveloppe. C'est le Doyen qui va parler.

Sir Derby votre père est né dans une famille opulente, qui craignit longtemps de voir éteindre un nom fort ancien. Madame votre tante était née la première année du mariage de votre grand-père, et le déplaisir de n'avoir qu'une fille ne fut balancé que par l'espoir qu'une seconde grossesse donnerait un fils ; mais huit ans s'étant écoulés sans qu'elle arrivât, votre aïeul en conçut un chagrin dont votre tante devint la victime. Il eut pour elle une aversion d'autant plus choquante, que cette enfant promettait dès-lors tout ce qu'elle a tenu, du côté de la figure, de l'esprit et du cœur. Il est vrai que sa mère la dédommagea pendant ce temps de la haine que son père lui portait : elle l'aimait avec tendresse, et lui en donnait toutes les preuves qui étaient en son pouvoir. Lanaissance de votre père priva la charmante enfant de cette douceur : il lui ravit les affections de toute la famille. Votre tante née sensible, sentit ce changement d'une manière assez vive pour altérer la bonté de son tempérament ; elle tomba dans une langueur qui la mit à deux doigts du tombeau, et on ne manqua pas de l'attribuer à la jalousie. On eût été si charmé de pouvoir laisser tout le bien de la famille au nouveau-né, qu'on abandonna sa sœur à la nature, et ce fut peut-être ce qui la sauva, au grand regret de ses parents.

Le contrat de mariage avait fixé vingt mille livres sterling pour les cadets et les filles, et comme la fécondité de votre grand-mère fut bornée à ces deux enfants, on voyait avec douleur que la fortune du fils chéri serait diminuée d'une somme si considérable. Pour lui faire éviter ce qu'on regardait comme un malheur, on fit partir votre tante pour la France et on la mit dans un couvent où l'on espéra qu'elle prendrait la vocation religieuse. Elle m'a dit elle-même, que cette vocation était le plus cher objet de ses désirs et la fin de toutes ses prières : elles ne furent point exaucées, et comme elle était chez de

vraies religieuses, l'espoir de la grosse dot qu'on offrait pour elle, ne put les engager à tromper la jeune Derby, et elles la soutinrent contre les persécutions qu'on lui faisait pour l'engager à prendre le voile. Elle resta dans cette maison jusqu'à l'âge de dix-sept ans, et on lui signifia qu'elle y resterait jusqu'à ce que son frère fût établi. Comme elle s'y trouvait heureuse, elle se soumit de bon cœur à cet exil : il ne fut pas si long qu'on le lui avait fait craindre. Son père et sa mère moururent à peu de distance l'un de l'autre, et dans le même temps : le frère de la religieuse qui l'avait élevée arriva des Indes. C'était un homme de cinquante-cinq ans, qui venait jouir dans son pays d'une fortune immense, qui était le fruit de son industrie. Les tuteurs de la jeune Derby la rappelaient en Angleterre, et on crut devoir la mettre sous la direction de M. Hervé pendant le voyage. Ce fut dans ce court espace, qu'il conçut le dessein d'en faire son épouse : et comme elle reconnut en lui toutes les qualités qui constituent l'honnête homme et le bon chrétien, la disproportion des âges n'effraya point la jeune personne qui craignait que ses tuteurs, dont quelques-uns n'étaient pas catholiques, ne voulussent lui faire épouser un homme d'une autre religion que celle de ses ancêtres, et qu'elle avoir sucée avec le lait. Les parents paternels chicanèrent beaucoup sur les conditions, et sous prétexte que les affaires de la maison étaient en désordre, demandèrent un délai pour payer la dot. Hervé était trop amoureux pour s'arrêter à cet obstacle, il convint qu'il attendrait pour toucher les vingt mille livres, que Derby fut devenu majeur. Ce jeune homme faisait déjà tout craindre de son caractère. Vous lui devez le jour, ma chère Clarice, et mon respect pour votre juste délicatesse me fera supprimer tout ce qu'il n'est absolument pas essentiel que vous sachiez. Qu'il vous suffise d'apprendre qu'il eut encore le malheur de tomber entre les mains d'un gouverneur qui n'avait aucun principe de religion, qui le lia pendant son voyage avec tous les hommes de sa trempe qu'il put rencontrer : que ses mœurs correspondirent à sa foi, et qu'il le ramena en Angleterre à vingt-deux ans, ayant déjà dissipé la moitié de son patrimoine. Cette dernière circonstance étant ignorée, votre père passait pour un parti considérable. Le Vicomte d'Asaph, assez mal, dans ses affaires, chercha à lui faire épouser sa fille. Ah ma chère Clarice ! qu'elle était digne d'un autre époux ! Malgré la brillante figure du jeune Derby, elle se sentit un éloignement pour lui

qu'elle combattit en vain, et elle eût préféré un tombeau à sa main, si le choix eût été en sa disposition. Trop timide pour résister aux ordres despotiques d'un père qu'elle avait toujours vu terrible pour ses enfants, elle dévora ses répugnances. Vous naquîtes la première année de son mariage, et sa tendresse pour vous fut le seul soulagement à ses maux. Pendant ce temps, votre tante était devenue veuve : son époux lui ayant légué des biens considérables, elle fit entendre à son frère qu'elle lui donnerait du temps pour payer ce qu'il lui devait. Cette condescendance ne put diminuer la haine qu'il avait pour sa sœur, et dont il lui donnait des marques toutes les fois qu'il le pouvait. Il avait traîné après lui en Angleterre une fille irlandaise qu'il avait enlevée à un de ses amis, dont elle était la maîtresse. Comme il craignait que cette créature ne nuisît à son établissement, il la tint cachée jusqu'après son mariage. A peine fut-il conclu, qu'il la proposa à votre mère comme une personne propre à conduire sa maison : elle en devint bientôt le scandale. Votre digne mère se vit réduite à recevoir de sa main ses besoins les plus pressants, et lorsqu'elle osa remontrer à son époux le tort qu'une pareille conduite devait lui faire parmi les honnêtes gens, elle éprouva des traitements si cruels, que sa vie fut en danger. Toute sa ressource était l'amitié de sa belle-sœur ; son barbare époux ne l'en laissa pas jouir longtemps, et comme une partie de son bien était en Irlande, il lui déclara qu'elle devait se préparer à l'y suivre. Vous aviez alors trois ans, et votre vertueuse mère avait Ia douleur de vous voir confondue avec deux enfants que son mari avait eu de la malheureuse qu'il tenait chez lui. Elle frémissait dans la crainte que les mauvais exemples ne gâtassent vos mœurs, cette crainte eut la force de l'engager à se priver du plaisir qu'elle aurait eu à vous élever : elle détermina votre tante à vous tenir sa place. Il suffisait que ces deux dames eussent ce désir, pour que votre père refusa de le satisfaire. Votre digne tante vous acheta de lui, pour ainsi dire, et en lui donnant une quittance des vingt mille livres sterling qu'il lui devait, elle en obtint un écrit par lequel il vous abandonnait à elle, et l'autorisait à vous garder sans qu'il pût faire valoir les droits qu'il avait sur vous, pour vous retirer de ses mains. A cette condition elle lui donna quittance de sa dot. Depuis quatorze ans, Madame Hervé n'a rien omis pour engager votre père à changer de conduite : tous ses soins ont été inutiles. Deux fois des sommes considérables ont été sacrifiées

pour dégager le peu de bien que votre père avait sauvé du naufrage, et de nouveaux excès ayant suivi cette libéralité, elle s'est vue restreinte à soulager secrétement l'indigence de votre infortunée mère, si on peut donner ce nom aux malheurs d'une femme qui sait en tirer les biens inestimables de toutes les vertus.

Voilà, ma chère, le récit affreux que m'a fait notre bon Doyen, et qui me jette dans des perplexités inexprimables. La première est la nécessité où je me suis crue d'abord de vous cacher les terribles circonstances dans lesquelles je vais me trouver réduite. Rien pouvait-il m'autoriser à encourir la malédiction que mérita Cham, pour avoir découvert son père. Je crois que cette crainte aurait retenu ma plume si le Doyen ne m'avait assurée que vous n'ignorez rien actuellement des malheurs de ma mère, que Milord Belfort votre époux a connue en Irlande. Effectivement je me suis rappellée qu'immédiatement avant votre départ, la crainte de me voir retomber entre les mains de mon père, était un des motifs des vœux que vous faisiez au Ciel, pour la prolongation des jours de ma tante. Comme votre discours était enveloppé : que d'ailleurs j'étais peu capable de réflexion dans le temps où je n'étais occupée que de la douleur de vous perdre, il ne fit sur moi qu'une impression légère, et qui dura peu : elle s'est renouvelée depuis les funestes lumières que le Docteur s'est vu forcé de me donner, et je conçois que ça été par ménagement pour moi, que vous ne vous êtes expliquée qu'à demi : mais c'est trop vous entretenir de moi, et je dois vous demander avec vos conseils, un détail circonstancié de votre nouvelle situation. Si vous êtes aussi heureuse que vous le méritez, mon infortune ne sera jamais complète, et votre bonheur me sera une compensation pour mes peines personnelles. Je ne sais pourquoi mon cœur se prête aux tristes pressentiments qui m'agitent. Plût au Ciel que je n'eusse à redouter que la pauvreté où je tomberai nécessairement si ma tante ne m'a point préparé quelque ressource. Je sais me servir de mon aiguille, et je ne regarderais point comme une infortune d'être réduite à vivre de mon travail. Ce sont des maux plus réels que j'ai lieu d'appréhender : Je ne veux point examiner trop attentivement ce que j'ai à craindre, et je veux vous donner l'exemple de cet abandon à la Providence, dont je vous ai si souvent recommandé la pratique. Cette vertu devrait être

celle de toutes les personnes de notre sexe. Élevées dans le sein d'une famille, où pour l'ordinaire nous sommes chéries, il faut s'y arracher pour passer sous un joug étranger, sans pouvoir prévoir notre sort. Les hommes n'ont pas honte de descendre jusqu'à l'artifice pour tromper une pauvre victime qui leur sacrifie tout ce qui lui est cher, et lui font payer le reste de sa vie, la contrainte où ils se sont tenus pendant quelques mois. Je suis même persuadée que les hommes les plus raisonnables ont de mauvais quart d'heures dont il faut dévorer l'ennui. Je vous assure que, semblable à ma respectable tante, j'eusse choisi la vocation à la vie religieuse, si Dieu m'en avait laissé le choix : j'ai lu quelque part que si on faisait un noviciat dans le mariage, il y aurait peu de professes : c'est pourtant l'état où Dieu veut le plus grand nombre, et nous devons prendre d'abord de bonnes mesures pour alléger notre fardeau, c'est à quoi j'exhorte ma chère Hariote : son excessive vivacité a eu besoin de cet exorde un peu sérieux. Votre époux passe pour être le plus honnête homme du monde : mais on dit qu'il est de son pays, et qu'il ne dément point le proverbe, fier comme un Écossais. Je vous l'avoue, de tous les défauts c'est celui que je supporterais le plus volontiers dans un mari, parce qu'on en peut tirer parti dans quantité d'occasions, et qu'il n'y a rien de plus aisé que de s'en mettre à couvert. Il n'y a qu'à respecter celui qui en est atteint. Je sais que ce mot vous a toujours révoltée : aimer son mari, passe, m'avez-vous dit souvent, mais de quel droit ces impérieuses créatures voudraient-elles nous réduire à un avilissement qui révolte ? Non, ma chère amie, la soumission à un époux n'avilirait pas la première de toutes les femmes : ce respect, cette soumission sont de droit divin, et nous devons être sûres que plus nous serons fidèles à remplir nos devoirs à cet égard, et plus nous pourrons espérer d'être respectées à notre tour. Vous fûtes un peu sourde à cette leçon, ce me semble, le jour où nous nous séparâmes, c'était dans le temps de votre triomphe, les grands mots n'étaient pas prononcés, en un mot, Milord n'était qu'amant. Après le oui solennel, tout a changé de face. N'avez-vous pas fait une remarque qui ne m'a pas échappé. J'ai peu vu de mariages où l'époux entraîné par la coutume, ne donnât la droite à la future en la conduisant à l'Autel. Cette marque de respect n'est plus de saison, le prêtre remet les choses dans l'ordre, et avertit l'épouse des dispositions dans lesquelles elle doit entrer, en la faisant mettre à la

gauche de son époux. Tenez-vous y, ma chère si vous voulez entrer dans tous les droits d'une compagne chérie : on n'essaie pas impunément d'usurper la droite, et je mépriserais un époux assez faible pour la céder, fût-ce à moi-même. N'oubliez pas dans votre réponse à m'instruire des ressources agréables et utiles que vous trouverez dans la famille où vous êtes entrée, parmi la nation à laquelle vous êtes agrégée. Ne craignez point d'entrer dans de trop grands détails, ils ont du prix quand ils ont quelque liaison avec une personne qui est chère. Comme je ne puis décider le temps que je resterai ici, adressez, s'il vous plaît, votre réponse au Doyen qui me la fera tenir en quelque lien que je sois.

La nouvelle réponse de Lady Hariote à Clarice

Pleurez, ma chère Clarice, vos larmes sont légitimes, j'y mêle les miennes de bon cœur. Si vous avez perdu une tante qui avait pour vous la tendresse d'une mère, j'ai à regretter une amie, une protectrice à qui je vaux le peu que je suis. Honorons sa mémoire en suivant ses conseils, j'y consens : mais n'allez pas pousser l'héroïsme jusqu'à vouloir souffrir de votre famille ce qu'elle a eu à supporter de la sienne. Je me persuade que cette chère dame aura pris des mesures à cet égard, dont vous serez instruite à l'ouverture de son testament. Qu'une piété filiale mal entendue n'aille pas vous engager à lui désobéir. Je ne vous parlerais pas ainsi, si elle ne m'avait dit plusieurs fois qu'elle espérait que Dieu lui laisserait assez de vie pour vous voir bien mariée,et que pour tout au monde elle ne voudrait pas que vous fussiez au pouvoir de votre père. Une mort plus subite que nous n'avions sujet de le craindre, l'a privée du plaisir qu'elle s'était promis, et l'a sans doute empêchée de vous dire à vous-même ses intentions à cet égard. J'attends avec impatience que ce testament soit ouvert, et que le sort de ma chère amie soit fixé. Je ne suis point surprise des noirs pressentiments dont vous êtes comme environnée : le triste spectacle dont vous avez été le témoin, l'abondance des larmes que vous avez répandues, ont abaissé vos esprits et vous ont jeté dans une situation où tout paraît noir. Je me suis aperçue que cette disposition était contagieuse, j'ai été vingt-quatre heures entières dans une mélancolie qui m'a rendue méconnaissable. Qu'avez-vous, ma chère, m'a demandé Milord lorsqu'il est rentré pour souper : je vous ai laissée en bonne santé à six heures, et à dix vous avez le visage d'une personne qui aurait été malade pendant quinze jours ? C'est que j'ai reçu une lettre, Milord. Eh mon Dieu, vous me faites trembler : pourrais-je, sans indiscrétion, vous prier de me la communiquer ? Non, Milord, je ne suis pas assez forte pour vous donner des armes contre moi. Clarice fait l'entendue avec ses conseils, cependant il faut lui pardonner tout dans la triste situation où elle est : elle a perdu sa tante.

Quelqu'un qui lirait ce petit monologue, m'accuserait d'avoir un mauvais cœur, et d'avoir peu senti notre perte commune : il se

tromperait. Je suis, sans vous faire tort, aussi touchée que vous pouvez l'être : mais il n'est pas dans mon naturel de m'affliger d'une manière fort sérieuse : je m'explique mal, mon cœur ne gouverne pas ma langue, vous me l'avez dit bien des fois, elle se meut d'après la plus légère de toutes les imaginations, sans, pour ainsi dire, que mon âme s'en mêle. Pendant que cette langue étourdie tient des propos qui n'ont pas le sens commun, eu égard aux circonstances dans lesquelles je me trouve, mon coeur va son train, et qui pourrait confronter mes discours avec mes sentiments, serait frappé du contraste. Cette remarque est de vous, ma chère, ainsi vous ne pourrez manquer de la trouver juste, non parce que vous l'avez faite, mais parce que vous n'en faites jamais qui ne soit bien fondée. C'est une règle qu'on peut regarder comme sûre ; cependant comme il est peu de règles qui n'aient des exceptions, je dirai pour vous remettre, par quelque endroit, au rang des êtres ordinaires, que vous déraisonnez toutes les fois que vous parlez des devoirs des femmes. Milord, Milord, je n'ai plus de répugnance à vous montrer la lettre de Mademoiselle Clarice, philosophe à vingt-quatre carats. Lisez seulement ce que je viens d'écrire moi-même c'est le contrepoison…. En vérité je ne suis qu'une étourdie, mon très honoré seigneur se moquera de mon exception, et prendra votre grave sermon pour bon et valable. Eh bien, ce sera tant pis pour lui : il s'attendait à mes impertinences, je l'en avais prévenu, s'il me croit capable de changer de peau il en sera la dupe.

Vous avez fort bien fait de secouer le scrupule qui voulait vous engager à user de réserve avec moi, par rapport à Monsieur votre père, je le connaissais, comme l'on dit, depuis a jusqu'à z. Il était dans les hautes classes lorsque mon époux commençait, et il se rappelle que déjà Derby promettait tout ce qu'il a tenu depuis. D'ailleurs ses mauvaises façons ont tellement éclaté, qu'il n'y a personne à vingt lieues à la ronde de la terre, qui ne regarde votre mère comme une martyre. Eh bien, venez me vanter la douceur dans une femme : s'il en eût rencontré une de mon caractère, je doute fort qu'il eût poussé si loin ses excès : j'aurais souffleté sa douce amie, et jeté ses bâtards par la fenêtre, au risque de tout ce qui aurait pu en arriver. Si le Ciel m'avait fait naître de pareils parents, ou s'il vous eût fait une tête comme la mienne, je vous crierais courez au secours de cette mère

persécutée : mais de l'humeur dont je la connais, ses leçons seraient pernicieuses pour vous, votre âme humble et souple n'a déjà que trop de dispositions à se laisser fouler toutes les fois que la persécution viendra de personnes que le devoir vous fera une loi de respecter. Je vous admire, mais gardez-vous de me donner occasion de vous admirer davantage : parlons sérieusement, ma chère, si vous pouviez raisonnablement espérer de soulager les ennuis de Madame votre mère, je vous dirais que c'est pour vous le devoir le plus sacré : vous auriez tort de vous en flatter, vous ne ferez qu'aggraver ses peines, en y ajoutant les vôtres, épargnez-lui cette nouvelle espèce de tourment qui serait peut-être le plus sensible de ceux qu'elle a éprouvés.

Vous me demandez des détails sur le pays où je vais être fixée, vous n'y serez pas, ma chère, ce sera un grand défaut à mes yeux. On dit pourtant qu'Edimbourg renferme d'aimables personnes : ce discours est supportable dans la bouche de ceux qui ne vous ont pas vue : mais quand on a vécu aussi longtemps que moi avec le chef-d'œuvre de l'univers, on ferait très-bien de faire comme quelques dévots Mahométans qui se crèvent les yeux au sortir de la Mecque, parce qu'ils ne trouvent plus rien digne de leurs regards. Attendez, il me vient une pensée charmante. Si les femmes d'ici s'en font accroire, et joignent la présomption à des qualités médiocres : si elles s'avisaient de critiquer ma sincérité, ma pétulance, j'ai un moyen sûr de me débarrasser tout d'un coup des trois quarts de leur espèce : je prierai Milord de partir en poste, de vous ramener par la même voiture, et puis crac, je vous plante au milieu de la plus brillante assemblée. Quelle pauvre figure nos divines feraient-elles devant vous ? Je ne puis m'empêcher d'en rire. Voilà le poignard que je mets en réserve pour me venger à coup sûr, si elles ont le malheur de me déplaire. Vous le saurez dans la lettre suivante, car c'est demain que je ferai mon entrée dans la capitale d'Ecosse. Les préparatifs que demande une telle cérémonie m'obligent d'abréger, et peut-être eût-il été à propos que je m'en fusse souvenue de meilleure heure pour vous épargner une aussi folle lettre : mais pour finir comme mon oncle le Chevalier : Il faut que le renard meure dans sa peau, je suis incapable de changer, surtout dans la parfaite amitié que je vous ai vouée.

Lettre de Clarice à Lady Hariote

Vous avez bien raison de me faire souvenir que vos discours ne sont pas l'expression de votre cœur, sans quoi j'eusse été vraiment scandalisée de la légèreté de votre lettre : enfin il faut se résoudre à vous aimer telle que vous êtes, et franchement la tâche n'a rien de pénible à qui vous connaît comme moi. Il s'est ouvert une grande scène d'événements nouveaux pour moi depuis ma lettre, et quand vous devriez me gronder, je ne puis vous taire que j'entrevois d'heureux dénouements Ce père si terrible est pour moi le père le plus tendre, et ma mère le regarde comme un miracle de l'amour paternel, le prodigieux changement qui s'est fait en lui : mais vous n'aimez pas les généralités, il vous faut du détail, et vous en aurez.

Ce fut le troisième jour après ma lettre écrite, que j'eus l'inestimable bonheur de me trouver entre les bras de mes parents, et à peine commençais-je à jouir du plaisir de leurs embrassements, que le Doyen nous fit prier de passer dans la grande salle où toute la famille était rassemblée. Vous le dirai-je ? Je ne pus m'empêcher de frémir lorsque l'on rompit les cachets du testament, après les avoir fait reconnaître aux témoins. J'avais reçu avec ravissement les caresses de mon père : n'avais-je point à craindre que la tendresse qu'il venait de me montrer ne fût altérée, si ma tante m'avait traitée trop avantageusement à son préjudice ? Dans cet instant je souhaitais du fond de mon cœur de dépendre toujours de celui auquel je dois la vie, et si j'eusse été la maîtresse de ce fatal testament, je crois que je l'aurais jeté au feu sans le lire. J'en ai demandé une copie au Doyen, et je vous l'envoie, c'est-à-dire, les articles qui me regardent.

J'institue pour mon héritière universelle, Clarice Derby ma nièce, voulant que du jour de ma mort, elle soit mise en possession de tous mes effets, bijoux, argent comptant, en un mot de tous mes meubles ; et pour mes immeubles, je crée Monsieur le Doyen de Colborn son tuteur, pour régir et gouverner les dits biens, dont l'entière disposition sera remise à ma dite nièce, le jour où elle aura vingt et un ans parfaits, à moins qu'elle n'épouse, auparavant cet âge, un homme qui soit comme elle catholique romain : dans lequel

temps, son tuteur la mettra en possession de tous mes titres, pour en disposer selon sa prudence, bien entendu qu'elle se réservera une somme de quatre-vingt mille livres sterling, dont elle ne pourra disposer pendant sa vie, et qui reviendront à ses enfants après sa mort. Que si elle mourait sans postérité, cette somme serait remise entre les mains de six personnes à son choix, pour être employée à fonder des écoles de travail pour les pauvres catholiques.

Je lui permets sur ses autres biens, de faire une pension de cinq cents livres sterling, à son père, et de disposer de la même somme en faveur de sa mère, laquelle pension sera révocable à son gré.

Je souhaiterais que ladite Clarice ma nièce, put passer sous les yeux de sa vertueuse mère, le temps qui s'écoulera jusqu'à son mariage : mais pour des raisons essentielles, j'exige qu'elle ne mette pas le pied dans la maison de son père, tant qu'il restera en Irlande : que s'il veut venir habiter le château où je finirai ma vie, je lui en abandonne l'usage tout le temps de la sienne, à condition qù'il n'y aura jamais aucune personne du sexe née en Irlande, révoquant la présente donation faite à ma niece, si elle restait vingt-quatre heures dans ce château, avec une personne de cette nation, ou dans quelqu'autre maison où il plut à son pere d'habiter. Et en cas de désobéissance de sa part à cette condition expresse, je donne tous mes biens aux pauvres, etc.

Viennent ensuite plusieurs legs, qui tous acquittés, me laissent une dot de cent quatre-vingt mille livres sterling.

Pendant que tous les spectateurs jetaient sur moi un œil d'envie, les miens étaient baissés avec une modestie qui assurément n'était point de commande : je tremblais de toutes mes forces, dans la crainte que mon père ne fît retomber sur moi la mauvaise humeur d'un acte dans lequel il était si maltraité. Ma mère m'a appris depuis, qu'il s'était mordu ses lèvres, à l'article où ma tante m'interdisait la permission de rester vingt-quatre heures dans sa maison, avec une femme Irlandaise. Il comprenait bien que dans cette défense générale, elle n'avait cherché qu'à ménager sa réputation, et qu'elle n'en avait qu'une seule en vue : peut-être fut-il touché de ce ménagement. Ce

qu'il y a de sûr, c'est qu'il me releva avec bonté, lorsqu'à ses pieds je bégayais l'assurance qu'il pourrait toujours disposer du revenu de mon bien, dont il serait plus maître que moi-même. On leva les scellés, et on me remit toutes les clefs. Le premier usage que j'en fis, fut de tirer d'une layette où étaient les bijoux de ma tante, une bague qui avait appartenu à son époux, et que je mis au doigt de mon père : de très belles boucles d'oreilles me parurent propres pour ma mère qui ne les garda qu'un moment, et me pria de les accepter de sa main. Le bon Doyen qui avait craint une scène aussi - bien que moi, voyait avec ravissement la tranquillité de mon père : sa joie augmenta lorsqu'après soupé mon père l'ayant tiré à l'écart, lui déclara qu'il était sérieusement déterminé à changer de vie : qu'il acceptait la maison de sa soeur, et qu'il voulait s'y fixer sans retourner en Irlande. Le Doyen bénit le Ciel d'un changement qu'il avait toujours souhaité sans oser s'en flatter, et l'ayant annoncé à ma mère, nous tombâmes de concert aux pieds de son époux sans pouvoir nous exprimer d'abord autrement que par nos larmes. Le premier usage que ma mère fit de sa voix, fut pour me dire qu'elle espérait que j'aurais égard à la violence que mon père se faisait, et que je pourvoirai noblement aux besoins des personnes qu'il avait laissées en Irlande. Vous sentez, ma chère, que je n'avais pas besoin d'être excitée à remplir ce devoir. Les enfants de la pauvre créature que mon père abandonne, sont aussi les siens, et cette femme, quelque coupable qu'elle soit, n'en est pas moins ce prochain que je dois aimer comme moi-même. Je priai donc mon père de régler la pension qu'il voulait lui faire, et comme il ne demandait pour sa maîtresse que cinquante livres sterling par année, je le priai de me permettre de doubler cette somme. Cette femme accoutumée à l'aisance, ne pourrait se restraindre tout à coup. Qui sait si la bonté que ma mère a eue de penser à elle, ne fera point naître le remords dans son âme ? Quant à un fils et une fille qui sont en âge de faire quelque chose, je priai mon père de les faire venir en Angleterre où je voulais les établir. Il parut charmé de ce qu'il appelait mon bon cœur, et dans le transport de joie dont il était saisi, il écrivit à Mistriss Cosby sa maîtresse, la bonté de ma mère, et ce qu'il appelait ma générosité. Il y joignit le peu de meubles qu'il avait laissé en Irlande, dont il lui fit une donation revêtue de toutes les formalités qui pouvaient la rendre valable.

Nous passâmes une soirée délicieuse, et la joie avait tellement élevé mes esprits, qu'il ne me fut pas possible de fermer l'œil de toute la nuit : elle me parut pourtant bien courte, car je la passai toute entière ou à remercier Dieu, ou à faire les projets d'un bonheur auquel je n'aurais jamais osé aspirer. En effet, ma chère Hariote, qui peut troubler la félicité de ma chère mère, et la mienne ? Pensez bien que c'est deux bonheurs au lieu d'un : et si votre heureuse amie peut se flatter encore d'être l'instrument dont Dieu daignera se servir pour ramener son père à la vertu, y aurait- il un seul bien capable d'exciter en moi un autre désir.

J'ai été fort tentée de vous cacher une circonstance dont vous abuserez, j'en suis sûre, car vous êtes défiante de votre caractère : c'est que le Doyen n'est pas aussi convaincu que moi de la durée du changement de mon père. Livrez-vous à la satisfaction que vous donne cette idée, m'a-t-il dit, je ne veux pas vous l'envier, il faut prendre ce bien qui se trouve sur votre chemin, et en jouir. J'y consens, pourvu que vous agissiez dans les choses essentielles, comme si vous prévoyiez quelque rechute de la part d'un homme qu'une longue habitude dans le mal a rendu faible. Je m'explique, a-t-il ajouté, vous avez de grosses sommes, dont vous pouvez disposer dès à présent : il est défendu de juger mal des intentions d'une personne, et surtout une fille doit bien se garder de mal penser de son père : cependant, comme le passé a été si notoirement mal, la prudence vous oblige à suspendre votre jugement sur le présent, aussi-bien que les effusions de votre cœur généreux et crédule. J'ajouterai que la charité même vous fait une loi de la circonspection que je vous recommande. Que Sir Derby soit véritablement résolu de changer de vie, ou qu'il feigne de le vouloir par des motifs d'intérêt, il est certain dans le premier cas, qu'il a besoin d'être fortifié par toutes sortes de motifs à persévérer dans ces bonnes résolutions. Tant qu'il sera forcé de vivre ici, il sera loin de l'occasion de son péché : ne lui fournissez pas les moyens de s'en rapprocher, en lui remettant un argent comptant qui pourrait lui devenir funeste. Que s'il feint des sentiments qu'il n'a pas, il soutiendra quelque temps cette feinte, pour gagner votre confiance et réussir à vous tromper, vous aurez toujours enlevé ce temps au crime, et qui sait si dans cet intervalle, il ne sera

pas touché des douceurs d'une vie honnête, du plaisir de se retrouver avec d'honnêtes gens, de jouir de leurs caresses, de leur estime ? Vous ne risquez donc rien à faire violence à votre coeur, et vous risqueriez beaucoup si vous en suiviez les mouvements.

Je ne puis me refuser à la vérité que vous m'offrez, répondis-je au Doyen : considérez pourtant combien il me sera dur d'user de réserve avec mon père. Croyez-vous qu'il ne me demandera pas ce que ma tante a laissé d'argent comptant, et ce que j'en ai fait ? Vous ne voudriez pas que je descendisse jusqu'au mensonge, et lorsqu'il saura ce que je possède, n'aura-t-il pas lieu de soupçonner mon cœur de manquer à son égard, si je jouissais du superflu, pendant qu'il serait réduit au strictement nécessaire ? D'ailleurs, Monsieur, mon père peut avoir contracté des dettes, ne dois-je pas regarder comme un devoir sacré, l'obligation de les anéantir, pour l'empêcher d'être injuste ?

Pauvre Clarice, m'a répondu le Doyen en souriant, vous êtes séduite par la charité, mais je dois y mettre des bornes. Remettez entre les mains de Madame votre mère, la plus grande partie de ce que vous avez d'argent, vous pouvez compter sur sa prudence : si votre père vous demande ce que vous avez, vous lui accuserez ce qui vous reste. S'il veut savoir si vous n'avez pas trouvé de plus grosses sommes, vous lui répondrez simplement que vous avez disposé du surplus, selon les intentions de votre tante, et vous pouvez le dire sans crainte de blesser la vérité, ajouta le Doyen : ses sentiments m'étaient connus, et vous pouvez être bien sûre d'exécuter ses volontés, en suivant mes conseils. Cependant, je veux bien ne pas m'en rapporter à moi absolument, consultez l'époux de votre amie, il connaît Sir Derby, et je m'en rapporterai à ce qu'il décidera.

C'est donc à Milord à décider de mon sort, ma chère Hariote, et je vous conjure par toute l'amitié que vous m'avez jurée d'être auprès de lui l'avocate de la tendresse filiale : s'il n'y avait de risque que pour moi, à enrichir mon père, avec quel plaisir ne m'exposerais-je pas à tout ce qui en pourrait arriver : mais cela pourrait lui nuire, imposons donc silence à mon cœur jusqu'à votre réponse et à celle de Milord. J'aurais dû lui demander cette réponse, et je n'y eusse pas manqué si

le moment du départ de ma lettre eût été moins prochain. Vous excusez cette omission, il faudra bien que vous en excusez d'autres. Avec les meilleures intentions du monde, je suis sûre d'avoir souvent besoin de l'indulgence de ma chère Hariote.

Nota. Suivant les conseils du Doyen, je vais remettre à ma mère un portefeuille qui contient douze mille livres sterling.

Je ne garde que quinze cents pièces qui doivent être suffisantes pour la dépense de l'année, en attendant mes revenus. J'ai mis à part les mille livres qui doivent payer les pensions de mon père et de ma mère, je veux les leur porter à leur réveil, dans ces deux belles bourses, que nous avons travaillées ensemble. Voyez-vous, ma chère, je ne vois rien de joli dans mes tiroirs, que je n'aie une forte pensée de le leur présenter : je voudrais qu'ils puissent voir mon cœur qui accompagnerait chacun de ces présents.

Réponse de Lady Hariote à Miss Clarice

Que Dieu bénisse notre bon Doyen et qu'Il lui donne le courage dont il a besoin pour être ; le modérateur des vertus, ma chère Clarice. Ce n'est pas là l'ouvrage dont les directeurs sont le plus ordinairement occupés : ce sont des défauts qu'ils ont à détruire, vous n'en avez pas un seul, et vous n'avez à vous préserver que de l'extrémité de vos vertus. Si on jugeait de vous, par votre lettre, on vous prendrait pour une de ces âmes molles qui font le bien par faiblesse, et je vous avouerai que c'est l'idée que Milord avait prise de vous. Il a fallu pour l'engager à réformer son jugement lui prouver par vingt faits, que la trempe de votre âme, la force et le courage et encore je n'oserais me flatter d'avoir seul à le convaincre car ces hommes croiraient se dégrader en convenant en présence de leurs humbles moitiés, qu'ils ont donné à gauche dans leurs jugements. Je dois pourtant rendre justice à Milord mon très-cher époux, ou il participe moins qu'un autre à la superbe de ceux de son espèce, ou il fait le mieux déguiser : il entend raison, et n'a pas la sotte manie de croire qu'elle ne peut sortir de notre bouche. Savez-vous bien que je me suis trouvée un peu désorientée avec lui : on m'a voulu soumettre au joug malgré mon désir de vivre dans l'indépendance : ne pouvant jouir du plaisir d'être libre, je m'étais promis de m'en dédommager, en faisant enrager mon époux, s'il ne se rendait le fidèle complaisant de mes caprices : je n'ai pas encore eu l'occasion de tâter de ce plaisir : en vérité, ma chère, je crois que j'aime cet homme, que cet amour me couvre les yeux sur ses défauts : car enfin, il doit tenir quelque chose de son sexe, et jusqu'à présent je ne lui ai découvert avec eux aucune analogie, je dirai plus, c'est que je me suis vue en danger de céder au faible qu'il m'inspire malgré moi, lorsque j'ai eu lieu de connaître avec quelle vivacité il s'intéresse à votre sort. C'est une trahison que je n'avais pas prévue, et s'il continue sur ce ton, ma reconnaissance deviendra de l'amour. Vous jugerez qu'il se rend digne de ce sentiment, quand vous aurez vu sa lettre à laquelle je dis amen : car cette étrange créature a, je crois, le secret de lire dans mon cœur, pour vous mander précisément ce que je pense, ce que je sens. C'est donc ma décision que vous aurez en lisant la sienne, ainsi je coupe court pour en venir au détail que vous m'avez demandé.

J'ai été promenée, traînée, présentée, examinée, peut-être critiquée par tout ce qui porte un nom à Edimbourg, d'abord en gros, dans l'assemblée que je vous avais annoncée) et puis dans chaque maison en particulier. Je m'étais persuadée qu'on me ferait grâce de ces premières visites, et qu'une carte laissée à la porte de chaque maison ferait mon affaire : point du tout, il a fallu monter deux cents degrés, faire dix milles révérences, autant de ces compliments qui ne signifient rien du tout : j'en suis excédée. Ce qu'il y a de singulier en cela, c'est que c'est par délicatesse de conscience, qu'on m'a fait essuyer ces corvées. La plupart de ces Dames sont Presbytériennes, c'est-à-dire, qu'elles avalent le Chameau, et passent la boisson crainte qu'un moucheron imperceptible n'y reste. On ne peut en conscience se faire céler quand on est chez soi ; c'est un mensonge. On ne peut leur persuader que mentir, c'est tromper : qu'on ne trompe point en refusant de recevoir une visite de cérémonie, parce qu'on est convenu que dire *Madame n'y est pas*, c'est énoncer, *Madame qui sait vivre ne veut pas vous donner la peine de monter*. Vous prendrez le parti de ces rigoristes, j'en suis sûre : ce qui me console, c'est que au moment où je recevrai vos raisons pour justifier la conduite de ces femmes, mes jambes seront remises de l'horrible fatigue que je sens à présent, et qui ne me permettrait pas de rien entendre pour justifier ces fausses femelles, je dis ces fausses, et je ne m'en dédirai pas ; elles ont menti plus de cent fois dans le demi quart d'heure que j'ai passé chez chacune d'elles. Que font autre que des mensonges, ces grands compliments dont elles m'ont accablée ? Comment ont-elles eu le front de me dire qu'elles étaient pleines d'estime pour moi : quelques-unes même n'ont pas rougi d'aller jusqu'au mot d'amitié.

Me connaissent-elles pour m'estimer et m'aimer ? Il faudrait être bien indiscrète pour hasarder de tels sentiments vis-à-vis d'une certaine physionomie qui plaît sans savoir pourquoi. Voilà donc mes scrupuleuses, atteintes et convaincues d'avaler le Chameau, d'avoir menti. Je suis curieuse de voir comment vous vous y prendrez pour les justifier, et je croirais que vous n'oseriez l'entreprendre, si je ne savais par expérience combien vous excellez dans le talent d'excuser le prochain. Ne me demandez point comment je trouve toutes les femmes de ce pays. J'étais de mauvaise humeur, et vous savez que je

vois trouble dans ces occasions : il en est pourtant une que j'ai distinguée, et ce qu'il y 'a de bouffon, c'est que je ne puis vous la nommer, je n'ai point eu l'esprit de camper un nom à chaque visage, et il me faut une année complète avant de démêler les salades que je ferai à ce sujet. Attendez-vous à me les voir désigner par la brune, la blonde, la grande, la petite, etc.

Je suis apte, comme vous le savez, à saisir les ridicules, cela sera une enseigne pour chaque personne, et ce qu'il y aura d'admirable, c'est que votre délicatesse ne pourra être blessée, puisque vous ignorez le nom des masques. Attendez pourtant, je veux que vous connaissiez deux des personnages : rassurez-vous, je n'ai que du bien à vous en dire, l'une est la Duchesse de Roxbury, je connaissais ce nom depuis longtemps. Oh qu'elle serait de votre goût, si j'en crois la voix publique ! Celle-là est plus que la mère de ses enfants, elle est communément leur gouvernante, par occasion leur garde, et cette occasion se trouve toutes les fois qu'ils ont la plus légère incommodité : elle s'est fait l'homme d'affaire de son fils, depuis la mort du Duc, je la trouvai vis à-vis d'un bureau où il y avait vingt lettres à lire et à répondre : elle m'avoua qu'elle avait cet amusement deux fois chaque semaine. On assure que par le bon ordre qu'elle a mis dans ses affaires, elle a doublé le bien de son fils. Elle me présenta sa famille, qui consiste en deux fils et deux filles.

Je manquai crier au miracle. Les deux jeunes Lords étaient au collège et pourtant, ôtaient leur chapeau et saluaient de bonne grâce, ils n'interrompaient point, répondaient à propos, en un mot, avaient l'air d'enfants de qualité. Les deux filles sont très jolies, et l'aînée me demanda de la meilleure foi du monde, s'il n'était pas vrai que sa sœur fût plus jolie qu'elle. Vous êtes fort aimables toutes les deux, lui répondis-je ; mais pourquoi me faites-vous cette question ?

Pour savoir si vous êtes du même goût que moi, me dit-elle : tout le monde me dit que je suis plus belle que ma sœur et moi j'aime mieux son visage que le mien, regardez ses yeux, Madame, n'est-il pas vrai qu'ils sont bien beaux : et vous bien modeste, ma chère, lui dis-je, en l'embrassant. Si cette fille ne change point en grandissant, il faudra la noter sur mes tablettes, comme une des choses rares que j'ai

vues. La seconde personne qui me plaît ici, est Milady. Oh j'ai beau chercher son nom, c'est la fille cadette de Milord Brook, ou Warick : elle se nomme Charlotte, voilà tout ce que je puis vous en dire. Cette jeune Dame est extrêmement timide, mais elle a quelque chose dans la physionomie qui me plaît.

Avouez, ma Clarice, que voilà la plus singulière lettre qui soit jamais sortie de ma plume, une critique générale, des éloges détaillés ! Oh je marche à grands pas vers la réforme, n'en doutez pas : nous verrons si ce commencement prospérera.

Revenons à vos affaires. Je suis charmée du rayon de bonheur qui luit sur vous : je souhaite qu'il se soutienne, jouissez-en à bon compte, sans vous embarrasser de sa durée : il sera fiable si vous voulez suivre les conseils de tous ceux qui vous aiment, mettez-moi à leur tête, vous ne risquerez point d'être injuste.

Lettre de Milord V** à Miss Clarice

Je dois beaucoup au Doyen de Colborn pour la bonne opinion qu'il a de ma probité : je lui dois encore davantage, pour l'honneur de la correspondance qu'il me procure avec une personne de votre mérite.

J'en dirais davantage, mais ma chère Hariote me dit d'un air décisif, point de louanges, Milord, Clarice n'aime point ce ton-là. Le vôtre, Mademoiselle, est le ton de toutes celles qui en méritent, je le prendrai pour ne pas vous déplaire, et vous devez me savoir gré de la violence que je me fais pour être bref sur un article où j'avais la plus belle occasion de m'étendre : je passerai tout d'un coup à vous dire mon sentiment sur votre situation.

Il me convient de ménager votre délicatesse, votre intérêt ne peut pourtant me permettre d'être aussi réservé que vous le souhaiteriez. Vous le savez, je ne suis pas de ceux qui croient que le temps des miracles est parti, le bras de Dieu n'est point raccourci, il peut les multiplier à son gré, et la parfaite estime, le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, Mademoiselle, me fait souhaiter qu'il daigne en faire un en votre faveur. Il serait inutile, et peu séant que j'entrasse dans les détails qui pourraient prouver la nécessité d'un miracle, pour rendre la personne à laquelle vous vous intéressez, telle qu'il le faudrait pour vous rendre heureuse : qu'il me soit permis seulement d'ajouter que la résurrection d'un mort me paraîtrait moins surprenante : je ne puis donc qu'applaudir aux sages précautions que Monsieur le Doyen vous conseille de prendre, et si après l'avis d'un homme si prudent, le mien peut paraître de quelque poids, gardez-vous, quoi qu'il arrive, de vous ôter les moyens de vivre indépendante, s'il arrivait qu'on voulût vous imposer un joug trop pesant. Ce n'est point, sur une connaissance générale du caractère d'une certaine personne, que je fonde ce conseil que je prends la liberté de vous donner : il est appuyé sur des certitudes qui ne peuvent admettre aucun doute. Votre charmante amie me fait ici des rivaux de tous ceux qui l'ont vue, je ne crois pas que ma qualité d'époux soit une raison de faire les honneurs d'elle -même, surtout auprès d'une personne qui pense aussi bien que vous.

Qu'il me soit permis de vous dire que chaque jour ajoute de nouveaux charmes à ceux que vous lui connaissez. Quel serait mon bonheur, si je pouvais espérer de joindre au bien si rare d'une épouse telle qu'on peut la souhaiter, celui d'une amie si digne des sentiments que vous m'avez inspirés au moment où j'ai eu le bonheur de vous connaître.

(*Lady Hariote continue.*)

Vous l'entendez, ma chère Clarice, je suis la femme rare, la femme par excellence, et n'allez pas vous faire compliment de cet éloge, en vous persuadant que mon exactitude à mettre en pratique vos graves leçons, me l'ait attiré : non, ma très chere, je suis plus pétulante, plus vive, plus étourdie, plus capricieuse, plus taut ce que vous voudrez, que jamais, et malgré toutes ces gentillesses que vous osez nommer des défauts, Milord qui passe pour un homme dont le discermement est admirable, Milord, mon chef, mon juge, me trouve parfaite. Je vous défie d'avoir rien à objecter à cela. Etes-vous confondue, je vais vous relever, Milord n'est qu'un hypocrite, sur mon honneur, il est plus homme à ce moment que tous les hommes ensemble : c'est ruse pour me piquer d'honneur, et m'engager à réaliser ce qu'il a la bonté de supposer : je devais dire malice, mais après tout, le tour n'est pas maladroit, et je le lui pardonne en faveur de l'invention.

Qu'il serait aisé aux hommes de nous subjuguer, ma chère !

Quand j'y réfléchis, peu s'en faut que je ne méprise autant notre sexe que le leur. Il faut parler avec franchise, je sens que je ne mérite point du tout l'éloge qu'un époux, trop indulgent vous a fait de sa trop imparfaite épouse. Soit que l'amour qu'il a pour moi lui fasse illusion, soit qu'il n'ait voulu que m'engager à devenir ce qu'il suppose que je suis, il est certain que je dois lui savoir gré de ses motifs, et je vous assure que mon cœur a payé cette dette sur le champ. Je vous avouerai même que tous mes sentiments me paraissent peu de chose, et que je suis déterminée à ne rien omettre pour le payer de quoi… s'il vous plaît ? d'une louange donnée à propos. Que nous avons d'amour propre, que les hommes sont coupables de conduire avec une verge

de fer, d'accabler sous un joug insupportable, des créatures si aisées à gouverner ! Je me suis mariée sans amour, parce que mon oncle le souhaitait : parce que forcé de passer aux Indes, je n'étais pas d'humeur à l'y suivre, et que dans son absence j'avais besoin d'un protecteur. Ce bon oncle m'a juré que Milord était le plus honnête-homme du monde : qu'il le connaissait de longue-main : je n'avais ni goût, ni dégoût pour lui, et si on eût rendu le même témoignage à dix autres, j'aurais laissé le choix à mon oncle. Qui m'eût dit, le jour de notre mariage, tu l'aimeras, j'aurais répondu avec confiance, non : je l'estimerai.

On m'a dit qu'il faudrait le respecter, lui obéir : ces deux devoirs me paraissent incompatibles avec l'amour qui est toujours blessé de la moindre inégalité. Je ne fais si la sagacité de Milord l'a mis au fait de mes dispositions, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'est comporté comme s'il les avait connues. Il a réussi à me cacher le maître, le chef : je n'ai vu que l'amant : et cette fourmilion que je lui aurais disputée pied à pied s'il l'avait exigée, ne m'a rien coûté parce qu'elle était volontaire : il me semblait que c'était un présent que je lui faisais, et on est flatté de pouvoir donner : c'est le plus noble de tous les rôles, et qui porte avec lui une satisfaction qui ne peut recevoir d'augmentation que par le plaisir que cause le don à celui qui le reçoit.

Miséricorde ! Je disserte depuis une demi-heure. C'est bien son écriture, dira ma Clarice, en lisant cette page : mais assurément c'est un thème qu'elle a copié : sa tête n'est point faite pour enfanter un discours raisonnable. Vous en penserez ce qu'il vous plaira, toujours sera-t-il vrai qu'on ne m'a point aidée : cependant, comme il faut être sincère avec les amis, je dois convenir que mon esprit n'a aucune part à cette lettre que mon cœur a dictée, et ce cœur est assez en usage de sentir comme il faut, surtout quand il est question d'aimer Clarice.

Lettre de Clarice à Lady Hariote

Ma situation, ma chère, n'est point de celles sur la durée desquelles on puisse raisonnablement compter. Un bonheur sans nuage n'est point le partage des pauvres mortels, et le mien serait parfait, si cette réflexion n'amortissait le penchant que j'aurais à le croire stable. Je mets au rang des félicités dont je suis en possession depuis quelque temps, le changement des idées de ma chère Hariote, non qu'il m'ait autant surpris qu'elle pourrait se l'imaginer. Je connaissais ton cœur, et je savais qu'il réussirait à subjuguer ton esprit : mais franchement je ne croyais pas cette conversion si prochaine. Après Dieu, vous devez le tour avantageux que prennent vos idées à la complaisance de Milord ; c'est un bienfait qui mériterait dix cœurs si vous les aviez, le vôtre n'est pas fait pour être ingrat, le mien ne peut suffire à tous mes sentiments, non plus qu'à ma reconnaissance pour l'auteur de ma félicité. J'avais cru être heureuse jusqu'au jour où j'ai perdu ma respectable tante ; à l'abri de ses ailes, les vents de l'adversité n'avaient pu pénétrer juiqu'à moi. A présent que j'examine ma situation et que je la compare à celle dans laquelle je suis aujourd'hui, je la trouve d'une ennuyeuse insipidité.

Il me manquait quelque chose, et c'était l'adversité, une pointe d'amertume ; elle est, ce me semble, l'assaisonnement du bonheur, et celui qui n'a jamais rien souffert, ne peut, selon moi, se vanter d'être heureux.

Vous trouverez peut-être cette façon de penser étrange, je la sens pourtant, et si je n'avais pas peur d'être querellée, je vous dirais que j'espère que vous le sentirez un jour. A quoi bon philosopher sur une telle matière, me direz-vous ? Il faut avoir bien du temps de reste pour l'employer d'une manière si peu utile. Je ne sais si votre critique sera juste : on entend tout le monde se plaindre des événements fâcheux dont la vie de l'homme est comme semée, et on ne veut pas réfléchir que ces peines passagères sont le sel des jours sereins. Nous avons toujours joui vous et moi d'une parfaite santé, nous sentons faiblement cet avantage, tandis que le pauvre Jacques notre jardinier est dans des transports de joie qui approchent de la folie, toutes les

fois qu'il se sert librement de les jambes qu'il était en danger de perdre. Il se promène avec ravissement, seulement pour se constater à lui-même qu'il peut se promener ; il va revoir les béquilles dix fois par jour, il arrête tous ceux qu'il a vus une seule fois pour leur montrer qu'il marche droit, ou leur compter combien il espérait peu de jouir jamais de cet avantage. Comptez, si vous le pouvez, les plaisirs dont ce pauvre homme est possesseur, ils sont nés de ses douleurs et de ses craintes. N'accusons donc plus insolemment la sagesse divine qui fait tirer le bien du mal, et abandonnons-nous à sa conduite. Je ressemble à Jacques. Ce qui fait le piquant du bonheur que j'éprouve, était le peu d'espoir que j'avais d'en jouir jamais. Il fallait un miracle, à ce que dit Milord, eh bien ! ce miracle, Dieu l'a fait : ma vertueuse mère pleure de joie et de reconnaissance à chaque instant. Ce n'est point la tendresse filiale qui me met un bandeau sur les yeux, je vois jusqu'où a été la dépravation de mon père : il manquait de mœurs, rien ne pouvait compenser ce défaut : du reste on ne peut rien désirer de plus dans un homme, du côté de l'esprit et de la figure : vous l'aimeriez, ma chère, j'en suis fure.

Jugez du degré de mes sentiments pour lui, à présent qu'il fait son étude du bonheur de son épouse et du mien.

Quant à ma mere, on peut dire sans exagération qu'elle est le phénix des personnes de son sexe. Vous avez quelque fois applaudi à l'arrangement de mes traits ; croirez vous que, malgré l'avantage de la jeune fille, ils ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux de ma mère. Pour son âme, je suis réduite à l'admirer : tout ce que je pourrais vous en dire, la déprimerait sans la peindre. De quelle vertu n'a-t-elle pas eu besoin, depuis vingt ans, pour supporter les mépris de mon père et à qui la sacrifiait-il ?

On dit que Mistriss Cosby a peu de beauté, et que c'est une personne extrêmement bornée. De tels excès me donnent une idée assez distincte du péché ; quelle doit être la malignité de son venin, puisqu'il conduit une créature raisonnable à une telle dépravation.

Le Doyen a triomphé par la lettre de Milord. Il n'était pas juste que mon petit jugement l'emportât sur celui de deux personnes qui

me sont si fort supérieures en tout genre : cependant j'ai obtenu deux mille livres sterling que je destine à payer les dettes que mon père a contrastées en Irlande. Cela appartient à la justice, ma chère. De quel droit aurais - je affilié l'orphelin et la veuve, aux dépens de plusieurs marchands et artisans qui souffrent peut-être actuellement, faute du paiement de leurs marchandises et du prix de leurs travaux ?

Les enfants de mon père sont arrivés : ils sont d'une figure revenante, et m'ont paru fort reconnaissant de la bonté que j'ai de les placer, car mon père leur a déclaré que c'était moi qui faisait cette dépense. Je garde la fille auprès de moi, en attendant l'occasion de la faire passer en France.

Quelques années dans un Couvent lui sont nécessaires pour s'instruire et corriger les défauts qu'elle a contractés dans son éducation. J'avais prié ma mère de s'en charger, la réflexion m'a fait changer de sentiments : son père l'a toujours gâtée, et souffrirait peut-être impatiemment de la voir contrariée sous ses yeux. Le garçon part aujourd'hui pour Londres, il a du goût pour le commerce, et je le fais entrer chez un négociant, qui à de grandes lumières joint une solide piété. Mon frère à grand besoin d'être instruit de ses devoirs à cet égard, et lui et soeur ne savent pas les premiers éléments du catéchisme.

Nous vivons au Château à peu près comme nous faisons du vivant de ma tante : même société, je la soupçonne un peu trop grave pour mon père. Il me dit souvent que nous serions mieux à ma maison de Olds Winford, qui n'est qu'à vingt-deux milles de Londres. Savez-vous ce qui a déterminé ma mère à m'insinuer que je lui ferais plaisir de le satisfaire à cet égard ? C'est le voisinage de la Duchesse de Roxbury, et celui d'une autre Dame de ses amies, qui demeure au château. Peut-être si nous sommes si proche de Londres, faudra-t il y passer deux ou trois mois chaque année ; ma mère décidera ce qu'elle trouvera le mieux : avec un tel guide, je ne risque pas de m'égarer, et je serais indigne des faveurs que le Ciel verse sur moi avec tant d'abondance, si j'aspirais à vivre dans l'indépendance que ma tante ne m'avait ménagée que parce qu'elle ne pouvait prévoir l'heureux dénouement de tout ceci.

Je vous prie de joindre à ma lettre pour Milord de nouvelles actions de grâces, pour la bonté qu'il a eu de m'écrire.

Nota. Cette lettre ne s'est point trouvée dans celles qu'on m'a remises.

Réponse de Lady Hariote à Miss Clarice

Dieu bénisse la Philosophie, les Philosophes, et me garde de le devenir jamais. La belle imagination de regarder comme un bien d'avoir les jambes fracassées, parce qu'on en goûte mieux ensuite le plaisir de se promener ! Gardez-vous, ma pauvre Clarice, de me souhaiter jamais un pareil bonheur, c'est bien assez de ne pas se noyer quand on passe l'eau : jouissons tranquillement du présent, sans chercher les causes du plaisir dont nous sommes possesseurs. Je ne crains point cette insipidité que vous voulez me faire appréhender dans un bonheur trop continu. Grâce au grain de folie que j'ai par-dessus vous, de nouveaux désirs prennent si vite chez moi la place de ceux qui sont satisfaits, que je n'ai guère le temps de m'assoupir.

Nous sommes tous possédés du Démon des voyages, si l'on en excepte Milord qui ne se détermine à faire celui de Paris qu'à raison des affaires importantes qu'il doit y conclure ; cependant, comme il continue à être le plus poli des maris, il m'assure que s'il avait pu soupçonner le désir que j'avais de faire ce voyage, il l'aurait préféré à celui d'Écosse, où sa présence était pourtant nécessaire. Il va terminer en huit jours ce qu'il n'aurait pas fini en six mois, et le tout pour avancer le plaisir de son Hariote. Oh, cet époux-là n'est point fait comme les autres : et si aimer son mari est une faiblesse, en vérité la mienne sera pardonnable.

Je ne sais pourquoi je mets cet amour au futur, il ne faut pas qu'une mauvaise honte m'engage à tromper ma Clarice, cet amour est tout venu.

Je vous jure que c'est une chose amusante d'aimer son mari, je ne l'eusse jamais soupçonné. Ah ! vraiment c'est bien cela qui empêche de s'endormir.

Milord est forcé de dîner en ville, Hariote qui avait fort bon appétit n'a plus d'impatience pour le dîner ; est-elle à table, malheur aux cuisiniers, aux laquais : ceci est trop doux, l'autre plat est trop salé, la viande est dure, la salade trop longue, le dessert mal choisi, les laquais ne devinent pas quand on a soif ; frappe-t-on une douzaine ou

deux de coups à la porte, de ce ton qui annonce une personne de conséquence, (a) Milady jette sa serviette, renverse tout ce qui se trouve à son passage, et en deux enjambées, traverse la salle à manger, pour voir par la fenêtre si ce n'est point son cher et léal, qui a trouvé quelque prétexte pour quitter quelques minutes plutôt un dîner où il y avait bonne compagnie, mais qui lui paraissait ennuyeuse, parce qu'il n'y voyait point l'objet de ses affections.

Est-ce lui, le visage s'épanouit, on ouvre la porte, l'appétit revient, on dîne sur nouveaux frais : s'est-on trompé, on revient tristement à sa place, on fait desservir, le visage s'allonge, les vapeurs arrivent, on prend la résolution de bouder Milord : on la tient deux minutes, et puis sa présence

(a) A Londres l'habilté d'un laquais consiste surtout à frapper à la porte de manière à se faire entendre de toute la rue ; il y en a pour une minute au moins, et l'on augmente à proportion de la qualité de celui qui attend, aussi plusieurs personnes brident leur marteau, pour éviter ce carrillon.

fait tout oublier. Je ne finirais pas si je voulais vous détailler la diversité qu'un peu d'amour met dans la vie ; peut-être aussi est-ce la nouveauté de ces mouvements qui m'amuse, et qu'un peu d'habitude émoussera les plaisirs qu'ils me procurent : en ce cas, une femme d'esprit comme moi ne peut manquer de ressource : je prierai Milord de me donner un peu de jalousie, et s'il n'a pas cette complaisance pour moi, je prendrai la peine de le rendre jaloux Concevez-vous quelle variété cela mettra dans notre vie ? oh ! je le répète, je ne crains pas le sommeil.

Comme il ne serait pas possible que je reçoive ici votre réponse, je vous prie de l'adresser à … où nous nous embarquerons.

Un mot encore, malgré ma folie, je sais goûter ce qui est bon et estimable, ainsi j'applaudis à l'acte de justice que vous avez fait en payant les dettes de Monsieur votre père ; c'est dans ces occasions, ma chère, qu'on sent le plaisir d'être riche.

Lettre de Clarice à Lady Hariote.

C’est de Londres que je vous écris, ma chère, nous y sommes arrivés depuis deux jours. Ma maison de Winford avait besoin de quelques réparations, et mon père à choisi ce temps pour me proposer de voir la Capitale du Royaume. J'y ai consenti d'autant plus volontiers qu'il n'y a personne dans cette saison, ainsi je serai débarrassée de faire des visites, et d'en recevoir. Je profite de cette occasion pour satisfaire à un des besoins de mon cœur : il suffirait du mince équipage de mon père et de ma mère, le deuil couvrait tout, il touche à sa fin, et je me fais une vraie fête de leur faire goûter les douceurs de l'aisance pour lesquelles ils sont nés, et dont ils ne jouissent plus depuis longtemps. Ma mère manque de tout, et je ne prétends pas employer moins de mille livres sterling, pour la remettre en habits et en linge. J'aurais eu besoin de vos conseils en cette occasion : je ne me pique pas d'être connaisseuse, heureusement une de mes femmes a du goût, et entend l'économie, c'est elle que je charge de tous ces détails…….. On m'interrompt pour une lettre pressée……

Juste Ciel ! on m'annonce la mort de notre cher Doyen, et quelle mort, et dans quelle circonstance ! Mais, je suis dans une agitation qui ne me permet pas de finir cette lettre, il faut la suspendre malgré moi.

J'ai été si troublée depuis deux jours, que je n'ai pas eu le courage de vous annoncer les nouveaux malheurs dont je suis menacée, et dont la mort de mon protecteur et de mon ami est le présage. A présent même j'éprouve qu'une crainte qui n'a pas un objet fixe, est mille fois plus pénible qu'un malheur certain. Vous jugerez de mon état par la lettre que m'écrit le bon homme Ryding, ce fermier que ma tante avait associé au Doyen pour être mon tuteur.

Lettre de M. Ryding à Miss Clarice

Votre attachement pour Monsieur le Doyen de Colborn, vous fera sentir bien vivement le malheur qui vient de lui arriver. Il a été trouvé en apoplexie dans son cabinet, et malgré les plus prompts secours que je lui ai fait administrer, il est mort au bout de quelques heures, sans avoir recouvré l'usage de la parole.

Après avoir témoigné par signe sa résignation aux volontés du Seigneur, il m'a paru occupé de quelque chose qui l'inquiétait étrangement. Comme il me montrait incessamment, du doigt, le bureau auprès duquel il était lorsque son accident l'a surpris, j'y ai été, accompagné de l'Ecclésiatique qui l'assistait, et j'y ai trouvé une lettre commencée qu'il m'a fait signe de mettre dans ma poche. Je lui ai nommé nombre de gens de ma connaissance, pour savoir à qui cet écrit imparfait devait être remis : lorsque j'ai prononcé votre nom, un geste vif m'a appris que c'était à vous, et je vous l'envoie sans savoir ce qu'il contient. N'ayez aucune inquiétude, ma chère Demoiselle, au sujet de vos affaires, le premier soin du Doyen, après vous avoir quittée, avait été de les mettre en règle. J'ai actuellement entre les mains, quatre mille livres sterling, pour la demi-année de votre revenu, et j'attendrai vos ordres pour l'emploi ou l'envoi de cette somme.

Les domestiques du Doyen attribuent son accident à la visite d'un étranger avec lequel il eut un long entretien la veille. Il parut fort troublé le reste du jour, et refusa de déjeuner le lendemain. Vous êtes trop bonne chrétienne, Mademoiselle, pour ne pas prendre cette croix, de la main de Dieu. Nous perdons sans doute beaucoup, à la mort d'un tel ami : mais, notre Père qui est au Ciel fait, mieux que nous, ce qui nous convient, et j'espère qu'il vous consolera mieux que ne pourrait le faire un pauvre ignorant tel que je le suis.

Lettre commencée du Doyen de Colborn,

à Miss Clarice

Que ne m'en coûte-t-il pas, ma chère enfant, pour troubler, par de justes craintes, la douce paix dont vous vous croyez, en possession pour toujours : mais, Mon Dieu que je sens ma tête chargée ! Ce voyage de Londres cache des desseins : la plume me tombe des mains. Que Madame votre mère veille exactement sur les démarches…. Le reste de cette lettre, ma chère Hariote, est écrit sans aucune suite, et le caractère en est indéchiffrable. Ah, je n'en doute point, son amitié pour moi lui a porté le coup mortel. Mais que peut-il avoir appris, capable de lui causer une telle révolution ? La conduite de mon père ne se dément point à l'égard de ma mère ; son amitié pour moi semble augmenter chaque jour. N'importe, je vais presser les ouvriers pour que ma maison soit bientôt en état de nous recevoir. C'est sur le voyage de Londres que les craintes de notre digne ami paraissent fondées, il faut en partir au plutôt.

Je ne suis pas tellement occupée de la crainte des maux qui me menacent, que je ne ressente vivement la perte de celui qui guidait mes pas depuis mon enfance, et dont les sages conseils ont fait naître dans mon âme le goût de la vertu : mais, pourquoi le pleurer ? Faut-il que je sois plus touchée de mes intérêts que de son bonheur ? Ses jours sont pleins, Dieu qu'il a servi tant d'années a voulu lui épargner les maux qu'il aurait soufferts si… Mon esprit cherche en vain sur quel objet doivent tomber mes craintes ; ma mère n'a pas à cet égard plus de pénétration que moi : elle essaie même de me rassurer ou de m'inspirer une tranquillité dont elle ne jouit pas elle-même.

Les circonstances de la mort de notre cher Doyen viennent de nous être répétées par son valet qui l'avait accompagné au Château dans son dernier voyage. Si nous en croyons le témoignage de ce garçon, cette lettre qui nous a si fort inquiétées n'a été produite que par le dérangement de l'esprit de notre digne ami ; la machine avait commencé à se détraquer dès la veille de sa mort, et ce valet lui conseilla d'appeler le médecin : il dit que cet homme qu'on a pris pour un étranger est un pauvre catholique qui venait tous les ans pour se

confesser au Doyen, et comme il se sentait déjà de son indisposition, le Doyen ne put lui parler en particulier, et le pria de remettre au lendemain. Il avait eu de violentes vapeurs depuis son retour chez lui : ainsi l'esprit plein de crainte sur la persévérance de mon père dans le bien, il n'est pas étonnant que ces idées l'aient affecté, lorsque sa tête a commencé à l'être. Mon père a paru fort touché de la mort de notre pauvre ami, et a prévenu mes intentions, en me priant de garder son Domestique qui est actuellement notre sommelier. Ordinairement les bons maîtres font les bons valets, et celui-ci ayant passé quatre années avec notre Doyen, me paraît un homme auquel on ne risque rien de donner une place de confiance.

N. On prie le lecteur de remarquer que Lady Hariote n'avait pas reçu la lettre de Clarice, lorsqu'elle écrivit celle qui suit.

Lettre de Lady Hariote à Clarice

Croiriez-vous, ma chère Clarice, que depuis douze jours, Milord s'efforce de me persuader que mon incomparable amie n'est pas toute parfaite et qu'on peut l'accuser d'un peu de négligence ? Il ne le pense pas au moins, j'en suis sûre : mais il a cru devoir mettre cette idée dans ma tête, à la place des inquiétudes que votre silence m'a causées. J'étais encore dans ma chaise que je criais à l'hôtesse n'y a-t-il point de lettre pour Lady V. ou Lady Hariote : car je pensais que l'habitude vous eût peut-être fait prendre cette dernière adresse.

Nous n'avons point de lettre pour personne, me répond cette femme. Envoyez donc vîte à la porte, et en attendant le retour d'un domestique et du valet de chambre de Milord, qui couraient de façon à s'essouffler, à cette pose, je me tiens assise à la porte de l'auberge, en frappant alternativement des deux pieds, et disant à chaque minute, mais le bureau de la poste est donc bien loin ! En vérité ces gens sont d'une lenteur insupportable.

Ils reviennent enfin, point de lettre, et ma tête aussitôt est en campagne pour imaginer l'accident qui a pu retarder votre réponse. Comptez, ma chère, qu'il n'y en a pas un seul qui ne m'ait passé par l'esprit. Elle est morte, malade, son père l'a maltraitée, elle devait faire un voyage, peut-être le carrolle a-t-il versé. Milord a été plus d'une heure avant de pouvoir obtenir de mon imagination un moment d'audience : enfin il est venu à bout de me faire comprendre que vous m'aviez annoncé un déplacement ; qu'il était vraisemblable que dans l'embarras que causent les préparatifs d'un voyage, vous eussiez différé d'un jour, à m'écrire, et que le retard d'un seul jour suffisait pour empêcher votre lettre d'arriver à temps : il a poussé la complaisance jusqu'à me montrer sur le livre des postes, la marche du courrier, et je vois qu'effectivement vous n'avez eu que quelques heures pour lire ma lettre et m'écrire, vous aurez manqué la poste qui n'arrivera que dans deux jours. Quelque pressées que soient nos affaires, mon époux m'a offert d'attendre ici ces deux jours. En vérité cet homme eu : adorable : mais je n'ai pas voulu abuser de sa complaisance, et je pars, la tête dans un sac, sans voir où vous êtes, et

sans pouvoir donner carrière à mon imagination, comme j'ai coutume de le faire, sur tout ce qui peut vous arriver d'une lettre à l'autre. Si j'étais assez grande Dame, j'aurais des exprès à mes gages, et il ne se passerait pas un jour, un seul jour, que je n'eusse des nouvelles de ma Clarice, et qu'elle n'eût des miennes. Si je savais où vous campez actuellement, je ferais partir cet informe chiffon ; il faut me tranquilliser en attendant votre lettre, j'espère la recevoir à Calais, et j'acheverai celle-ci en arrivant. Milord me fait comprendre que le courrier qui apportera cette lettre si désirée, n'aura pas probablement des ailes : que conséquemment il faudra qu'il attende le retour du paquebot dans lequel nous partons, et qu'ainsi ce ne fera qu'à Paris que nous la recevrons. En vérité, Milord, je ne puis attendre si longtemps, il faudrait…. oh, que Clarice est négligente ! Voilà mon éternel refrain. Il faut avoir une grande envie de s'entretenir avec son amie, pour vous écrire dans l'état où je suis. Ecoutez notre tragicomique entrée à Calais.

Vous dire qu'en entrant dans le vaisseau, l'odeur du goudron m'a donné au cœur et m'a tourné la tête ; que j'ai souffert pendant cinq heures, tout ce que l'on souffre en prenant un violent émétique, ce serait vous faire l'histoire de tous les voyageurs qui évitent rarement de payer le tribut à la mer. Ce n'est que des infortunes qui me sont particulières, que je veux vous entretenir.

Nous nous sommes embarqués par le plus beau temps du monde, et pour parler poétiquement, Eole qui tenait les vents enfermés, avait laissé échapper quelques zéphyrs, qui de leurs haleines frisaient la surface de la mer. Tout-à-coup ce secours nous manqua, et le plus grand calme nous rendit immobiles, au beau milieu du passage.Une personne moins impatiente que votre amie, se serait tranquillisée comme le reste des passagers, il ne fallait qu'attendre une heure, le vent se lève avec la marée, et nous aurait fait entrer dans le port : je souffrais beaucoup, cette heure me parut un siècle, et je prêtai l'oreille aux conducteurs d'une barque qui était venue au devant de notre vaisseau. Milord qui n'a pas la force de me contredire, consentit à y descendre avec moi, et notre exemple entraîna quelques passagers. Il y avait trois lieues jusqu'à terre, nous avions quatre forts rameurs,

et ils nous promirent d'arriver de jour. (Une de mes raisons pour quitter le vaisseau, étant la crainte d'y passer la nuit, ou d'arriver à porte fermée ; car on m'effrayait de la nécssité de passer la nuit dans une cabane, portant le nom d'auberge, qu'on trouve pour toute ressource, dans le fauxbourg.) A peine eûmes-nous fait une demi-lieue, qu'un nuage bien noir nous annonca une pluie qui ne tarda pas à tomber avec tant d'abondance, qu'en un instant nous fûmes trempés jusquaux os. Comme cette pluie avait abattu le vent, qui aurait pu nous mettre en danger, je me consolais d'être mouillée : ce calme ne fut pas long, et le pilote de notre esquif nous annonça un ouragan qui, lui laisserait à peine le temps de nous mettre à terre. Il y tourna sa voile et je crois que s'il eût tardé un demi quart d'heure, nous n'eussions pu échapper au naufrage, tant l'orage fut violent. Vous savez combien le tonnerre me cause de terreur, imaginez-vous, ma chère, qu'un coup n'attendait pas l'autre, et quel tonnerre ! non, je n'en ai jamais entendu un si terrible. Il nous restait une grande lieue à faire dans les sables : je ne voulais pas me mettre en chemin pendant l'orage : d'ailleurs, ce sable était si mouillé que j'y enfonçais à chaque pas. Si j'eusse été aussi leste et aussi légère que ma Clarice, nos rameurs m'eussent portée alternativement, ils me l'offraient : mais de la taille dont je suis, il y avait de l'impossibilité à le tenter. Je m'obstinai donc à rester sur le rivage en attendant une voiture ; mais on me fit remarquer que la marée qui commençait à monter, amenait la mer sur nos talons, et qu'il fallait choisir d'avancer ou d'être noyée : vous devinez ce que je choisis : j'avançai, tantôt à pied, tantôt portée, tantôt traînée. Pendant que je m'étais amusée à disputer, Milord avait pris le parti le plus sage, c'était de faire partir un des rameurs, avec ordre de m'amener telle voiture qui lui tomberait sous la main, chaise, cheval, âne, civière, brouette, charrette, rien ne fut excepté. Un de nos domestiques accompagna cet homme et ce fut un bonheur, comme vous l'allez voir. Quoique ces gens marchaient comme s'ils eussent eu des ailes aux talons, j'eus le temps de faire une demi-lieue à pied, et d'arriver à une espèce de pont où la marée ne pouvait nous insulter. J'étais résolue de m'y établir, en attendant la voiture, lorsqu'elle parut. Je vis d'abord une chaise à porteurs, et j'allais m'y élancer, lorsque le domestique ayant dit un mot à l'oreille de Milor, il me pria de n'y point entrer, et de permettre qu'on m'arrangeât sur une civière. Je ne sais,

ma chère, si vous avez l'idée de cette machine dont on se sert communément pour porter le fumier. Ce sont des lattes jointes par quatre morceaux de bois, faits en forme de cadre, et deux bâtons semblables à ceux de nos chaises à porteurs, quoique beaucoup plus courts, servent à la soutenir en l'air. Ce fut sur cette noble voiture que je fis le reste du chemin. Milord marchait devant accompagné de mes femmes et des passagers que j'avais par mon impatience engagés dans ce mauvais pas ; nos valets fermaient la marche. Devineriez-vous à quoi votre folle amie s'amusa le reste du chemin ? à rire jusqu'à perdre la respiration, et je doute que votre grave personne eût pu s'en empêcher en voyant le comique de cette marche. Figurez-vous mes femmes crottées jusqu'à la ceinture et dégouttant l'eau de tous les côtés, les cheveux de Milord droits comme des cierges, les perruques dans le même état et moi surtout trempée jusqu'à la chemise, et secouée comme on ne la jamais été. Heureusement il faisait nuit quand nous arrivâmes ; car assurément nous aurions ameuté la populace. On avait eu la complaisance d'attendre à fermer les portes, ainsi nous couchâmes dans la ville, où l'on me bassina un fort mauvais lit. Il ne fut pas possible de m'y faire rester ; au bout d'un quart d'heure je me trouvai fraîche, reposée, et je voulus souper debout. Voilà ma lamentable histoire, et ce qu'il y eut de plus désespérant, c'est que le paquebot arriva dans le port aussitôt que nous, en sorte que nous eussions évité toutes ces peines en y restant. J'étais fort intriguée du choix de Milord, par rapport à la voiture ; il m'en apprit la raison. La chaise qu'on m'avait amenée, est celle qui sert à porter les malades à l'hôpital, et elle avait servi ce même jour à voiturer une femme qui avait la fièvre maligne.

Avouez, ma chère, que Milord avait une belle occasion de me régaler d'un bon sermon : car c'était malgré lui que je l'avais entraîné dans cette malencontreuse chaloupe ; je m'y attendais et franchement j'en aurais subi l'humiliation en silence, tant j'étais capote, il m'en a fait grâce, et j'ai fait sa charge. J'y ai ajouté le vœu de lui obéir aveuglément, (en voyage, s'entend) je n'ai pas encore le courage d'étendre ce vœu plus loin. Cet homme réussira à me rendre raisonnable, quelque peu d'apparence qu'il y ait à un tel miracle. Après tout, qu'aurait-il gagné à me reprocher mon imprudence ? Je la sentais aussi bien que lui :

toutes ces lamentations n'auraient pas séché une seule goutte de l'eau qui nous avait inondés, elles m'auraient mise en fureur ; car il est dur et insupportable de s'entendre quereller, quand on a tort : il est plus aisé, ce me semble, d'avoir de la douceur quand on est repris mal-à-propos, parce qu'alors on sent qu'on a le beau rôle. Milord veut absolument séjourner un jour à Calais, pour laisser reposer son monde ; cet acte d'humanité me plait, mes femmes sont sur les dents, et nous avons dormi jusqu'à onze heures du matin : peut-être eussions-nous poussé plus loin cette débauche de sommeil, sans la nécessité d'entendre la Messe. C'est à celle des officiers que nous avons été, et votre amie y a versé des larmes de joie. Toutes les parties du sacrifice s'annoncent au bruit du tambour : à l'élévation, on présente les armes, on joue des fanfares ! Ah je suis bien du goût d'Elisabeth, on dit qu'elle aimait les cérémonies, certainement elles sont utiles à des êtres composés de corps et d'âmes ; elles élèvent l'âme à Dieu et ferment la porte aux distractions en rappelant les idées de sa majesté. J'en ai pourtant eu, c'était de vifs regrets sur le malheur de mes pauvres compatriotes, des désirs consumants, de les voir réunis avec nous dans une même foi. Hélas ! il en est de ce don inestimable, comme de la santé. Vous me disiez dans une de vos lettres, qu'une personne qui en a toujours joui, n'en sent pas la valeur, de même les François qui ont la foi, par le bénéfice de leur naissance en connaissent peu le prix. Pour moi j'ai senti en ce moment un si grand plaisir d'être catholique, que j'ai pris la ferme résolution de ne passer aucun jour de ma vie, sans remercier Dieu de m'avoir donné la grâce de l'être.

Nous partons demain en poste, j'espère que le jour que nous avons passé ici, donnera le temps au courrier de nous devancer.

Lettre de Lady Hariote à Miss Clarice

Mes tristes pressentiments sont donc vérifiés ; ils m'annonçaient la mort de notre digne ami, et les suites inquiétantes qu'elle devait avoir pour ma chère Clarice. J'aurais voulu me livrer à l'idée que son domestique s'est efforcé de vous donner, Milord ne m'en laisse pas la liberté. Ou il a d'étranges lumières sur votre père, ou il est furieusement prévenu contre lui. Tout ce qui vient de sa part lui est suspect, et il est au désespoir que vous ayez retenu ce garçon à votre service. Quand je lui en demande la raison, il me répond simplement que c'est parce que Sir Derby l'a voulu : ce n'est là que la dernière partie de ses motifs, il en a de plus forts, ma chère, et il me prie d'insister à ce que vous chassiez cet homme à la première occasion que vous en aurez, ou du moins, à ce que vous soyez sur vos gardes, par rapport à lui. Il approuve fort que vous vous retiriez sur vos terres, et puis il est des moments où il dit qu'il vous croirait mieux à Londres. Enfin, sa dernière résolution est de hâter la conclusion de ses affaires, de partir aussitôt pour l'Angleterre, et de se loger dans le même endroit que vous. Je ne vous dirai point quel transport de reconnaissance son zèle pour vos intérêts a excité dans mort âme : vous connaissez mon cœur à juger de ce qu'il a dû sentir en pareil cas. Il vous prie de l'instruire exactement de tout ce qui se passera chez vous, et il réglera ses démarches sur vos lettres. Comme ces précautions semblaient présager pour vous des embarras prochains, il m'a rassurée à cet égard ; trois ans doivent s'écouler avant que vous en ayiez vingt et un : votre père perdrait tout, si vous mouriez avant ce temps ainsi il n'épargnera rien pour se marquer, jusqu'à ce moment et vous laissera tranquille. Soyez pourtant exacte, ma chère, à nous donner de vos nouvelles : vous concevez quelles seraient mes terreurs s'il se passait un ordinaire sans que j'en recusse. Si vous étiez trop pressée, mettez seulement dans un papier : Il n'y a rien de nouveau.

Lettre de Clarice à Milady Hariote

Eh mon Dieu ! que vous avez en d'embarras et de fatigues ! Que sais-je ce que je vous aurais dit à ce sujet, si vous ne m'aviez pas fait adroitement l'éloge de la discrétion de Milord, pour m'engager sans doute à l'imiter ; je ne dirai donc pas un mot du passé, et je me contente de vous exhorter à ne violer jamais le vœu d'obéissance que vous avez fait à votre époux. J'espère que votre déférence pour ses conseils ne sera pas bornée à vos voyages ; il me semble qu'il mériterait par sa conduite que ce vœu s'étendit à tout, quand il ne serait pas un devoir. Je quitte bien vite cet article, mon Hariote ne veut être prêchée que par son propre cœur, et il me semble qu'il s'en acquitte assez bien pour s'en reposer sur lui.

Nous sommes établis à OldsWinford : mais votre Duchesse est encore en Écosse, et franchement elle y reste trop longtemps, au gré de mon impatience, je devais dire notre, car ma mère brûle du désir de la connaître. Nous sommes à plus d'un mille de toute société, ce qui ne nous empêche pas d'avoir souvent compagnie : la proximité de la ville et du château nous en attire assez pour éviter l'ennui d'une solitude absolue.

Mon père se comporte de manière à détruire entièrement les soupçons de Milord, et je ne conçois pas comment un homme accoutumé à une vie dissipée, peut être réduit à l'uniformité de nos occupations, il ne les varie que par des parties de chasse qui sont même assez rares, et par des voyages de vingt-quatre heures, à Winford. Il nous a pourtant dit que, si sa fortune avait été moins bornée, il eut fait quelque séjour à Londres. Mettez- vous à ma place, ma chère Hariote : je jouis de huit mille livres sterling de rente ; pouvais-je entendre un tel discours sortir de la bouche d'un père sans lui dire sur le champ, qu'il m'offensait, s'il ne se croyait pas en droit de disposer de la plus grande partie de mon revenu. Il m'a serrée dans ses bras, pour toute réponse, et j'ai senti mon visage baigné de ses larmes. Avec quelle abondance les miennes n'ont elles pas coulé : non, de ma vie je n'ai éprouvé un sentiment de plaisir si vif et je me regarderais comme un monstre, si écoutant d'injurieux soupçons je ne

m'efforçais pas de réhabiliter l'auteur de ma naissance, dans l'esprit de l'homme que j'estime le plus. Je connais tout le prix des motifs de Milord dans la défiance qu'il a voulu m'inspirer, une jeunesse déréglée peut l'avoir rendu légitime ; mais l'âge mûr, de grandes infortunes, la grâce que je devais nommer la première ne peut-elle pas changer le cœur ?

Que savons - nous si les prières de ma sainte tante, celles de ma respectable mère : (car je ne compte pas les miennes pour beaucoup). Que savons-nous, dis-je, si tant de prières n'ont point touché le Père des miséricordes, en faveur du mien. On peut se contrefaire pendant quelques jours, quelques semaines ; mais voici le sixième mois que je vis avec Sir Derby, il n'est pas probable qu'il ait su se contraindre assez, pour m'échapper entièrement. Ma mère commence à concevoir quelque espérance, et si elle a blâmé l'offre que j'ai faite à mon père, c'est, à ce qu'elle m'a dit, qu'elle craint que les mauvaises compagnies ne renversent les bonnes résolutions de son époux. Il convient qu'il a passé tout le temps de sa jeunesse d'une manière déplorable, il en gémit, il avoue même qu'il lui en coûte quelque chose pour se réduire à l'uniformité de notre vie et cet aveu est, ce semble, une preuve de sa sincérité. J'en ai pris droit de faire une chose dont je ne me serais pas cru capable, et qui m'a réussi à souhait. Après avoir employé une heure entière à demander le secours de Dieu, j'ai suivi mon père dans le Jardin, (c'était le soir du jour où je lui avais offert mon revenue) il s'est enfoncé dans une allée et assis sur un banc, il paraissait rêver profondément, en sorte que j'étais à ses pieds avant qu'il m'eût apperçue : j'embrassais ses genoux avec ardeur, et mes larmes me laissaient à peine la liberté de lui faire entendre ma voix. Oh mon père ! mon cher père, me suis-je écriée » pardonnez à votre audacieuse fille, la liberté qu'elle va prendre : permettez-lui de vous ouvrir son cœur, il est surchargé d'un poids qui l'opprime et le tue, déchiré par des devoirs contraires qui lui font également chers.

Mon père avait passé ses bras autour de moi, et s'efforçait de me relever : non, lui dis-je, il faut que ma posture, d'accord avec les sentiments du plus profond respect, expie la liberté de ma langue : mon père me permet-il… Tout t'est permis, chère fille de mon cœur,

m'a-t-il dit ; je te regarde moins comme mon enfant, que comme une tendre amie qui doit faire le bonheur de mes dernières années, et dans le sein de laquelle je répandrai toujours mon cœur avec confiance ; ne crains pas de m'ouvrir le tien, et sois persuadée que ton bonheur est le plus cher objet de mes désirs. Encouragée par ces marques de bonté, j'osai lui dire que le respect que je devais à la mémoire de ma tante y me forçait malgré moi à une réserve qui faisait mon tourment. Ah ! lui dis-je avec un transport qui, je crois, lui peignait au vrai les sentiments de mon âme : si la fortune dont je jouis, était le fruit de mes travaux et de mon industrie, avec quel plaisir viendrais-je la mettre à vos pieds, et recevoir de vous, comme une faveur, les choses qui me seraient nécessaires ! Ma dépendance de vous ferait mon bonheur, et je ne puis sans confusion, me rappeler qu'à mon âge je suis tirée de l'ordre commun, par la volonté d'une tante à laquelle je dois obéir, puisque vous lui aviez remis toute l'autorité que vous aviez sur moi. Cette tante était vertueuse, pourquoi m'a-t-elle privée du bonheur et du mérite de l'obéissance, dont elle connaissait si bien le prix ? Laissez- moi la liberté d'achever, ajoutai-je, en voyant mon père prêt à m'interrompre. En réfléchissant sur tout ce qui s'est passé depuis six mois que j'ai le bonheur de vivre sous vos yeux, je crois avoir trouvé la clef de sa conduite. Elle connaissait sans doute votre cœur, mon très cher père : elle savait qu'il était capable des plus grandes vertus, et que les écarts donc vous gémissez actuellement, étaient les vices de ceux avec lesquels de fatales circonstances vous avaient lié. Elle savait combien il en coûte pour renoncer à de telles liaisons qu'une longue habitude a rendu comme nécessaires, et c'était pour vous mettre dans l'heureuse nécessité de vous faire cette violence, qu'elle a remis vos intérêts entre mes mains. C'est un dépôt dont je dois rendre compte, voilà ce qui cause mon tourment. Si je suis les mouvements de ma tendresse qui me portent à vous abandonner sans réserve et ma personne et ma fortune, je ne satisfais point aux intentions de ma bienfaitrice, par cela seul, je perds le droit que j'avais à ses bienfaits, ils ne m'appartiennent plus, c'est un vol, puisqu'ils ne sont à moi qu'à des conditions que je viole ; et quels malheurs peuvent être la fuite de mon infidélité ? Pourrais-je me consoler, si une tendresse mal réglée pouvoir de nouveau précipiter mon père Je n'ai pas le courage d'achever mais vous m'entendez, j'en

suis sure, épargnez votre fille, et donnez-lui le moyen d'accomplir ses devoirs. Je m'étais fait une telle violence pour m'expliquer si librement, que j'étais prête à tomber en faiblesse ; mon père s'efforça de me relever, et me l'ordonna, il prit mon flacon pour me faire respirer des sels, et refusa de me répondre jusqu'à ce qu'il me vit entièrement remise, et comme j'en revenais toujours à lui demander pardon de ma hardiesse : vous ne m'avez point offensé, me dit-il, ma chère fille, plût au Ciel qu'on eût toujours employé avec moi, la douceur et la raison : je n'aurais point à rougir en votre présence, et vous n'auriez pas un juste sujet d'appréhender de suivre les mouvements de votre tendresse à mon égard. On ne connaissait pas mon caractère ; on crut pouvoir le réduire par une sévérité outrée. Accoutumé à l'excessive indulgence des seuls parents auxquels je devais du respect, je regardai l'autorité que ma soeur voulait usurper sur moi, comme une tyrannie : ses bonnes intentions qui m'étaient connues, ne purent justifier le ton qu'elle avait mis dans ses remontrances ; j'étais déterminé à quitter ma maîtresse : la beauté, la vertu de votre mère m'avaient engagé à faire ce sacrifice : la hauteur avec laquelle ma fœur l'exigea, serra des nœuds que j'allais briser, je crus qu'il serait honteux de céder à ses menaces ; voilà la source funeste de tous mes égarements : ma maîtresse aimait la dépense, elle m'engagea à en faire de telles a que je fus forcé d'engager mon bien, et bientôt après de le vendre. La dureté de ma sœur qui me laissa souffrir des extrémités que je ne puis me rappeler sans frémir, sa dureté, di-je, acheva de me jeter dans le désespoir. Elle était exacte à remplir les devoirs que la Religion prescrit, j'en conclus que la dévotion n'était propre qu'à endurcir le cœur, et cette idée me confirma toutes celles qu'on m'avait insinuées dans ma jeunesse, contre la Religion. Mon épouse devint l'objet de mon aversion, parce que j'attribuai à ses plaintes la hauteur et la dureté de ma sœur. Ces dispositions ont subsisté jusqu'au moment qui vous offrit à ma vue : j'étais, ce me semble, déterminé à vous confondre avec les objets de ma haine : mon cœur se refusa à cet odieux projet, je crus démêler en vous des sentiments très opposés à ceux qui avaient produit mon éloignement des personnes qui devaient m'être chères : la bonne grâce avec laquelle vous me laissâtes le maître de tout ce qui vous avait été donné à mon préjudice, effaça l'impression du dégoût qu'on a

naturellement pour les ravisseurs de son bien : je crus que j'en serais toujours le maître, tant qu'il resterait à la disposition d'une fille si bien née : votre conduite n'a pas démenti l'idée que je m'étais faite de votre tendresse à mon égard. Vous avez payé mes dettes, pourvu à mes besoins avec plus d'abondance que je ne l'eusse fait moi-même ; mais ma chère enfant, il est dur à mon âge de vivre dans la dépendance : la mienne est supportable, tant qu'elle ne sera qu'à votre égard : votre respect, votre tendresse, en ôtent ce qu'il y a de plus pénible. Cependant je ne puis être tranquille : vous êtes dans un âge où l'on doit penser à un établissement, et je ne puis supporter l'idée de dépendre d'un gendre. Qui sait si votre générosité à mon égard ne blesserait point un époux qui penserait moins noblement que vous ? Qui sait si vous ne seriez point forcée d'abandonner les intérêts d'un père, ou d'aliéner le cœur d'un époux ? Et pourrais-je, dans ces deux cas, ne me pas regarder comme le plus malheureux de tous les hommes ? Je sais qu'avec la pensîon que votre tante vous a permis de nous faire, nous pouvons vivre avec une forte d'aisance : mais je le dirai avec confiance à mon amie, il est un superflu que l'habitude a changé en nécessaire, et je ne me sens pas le courage d'y renoncer sans peine. Je hais la campagne, j'y serais bientôt consumé d'ennui si j'envisageais la nécessité d'y demeurer toujours : quelques mois passés à Londres seraient une diversion qui prolongerait ma vie, c'est à ma chère enfant à en fixer la durée par des arrangements qui me feront un état fixe, et un peu plus agréable que celui dont je suis menacé.

Vous réglerez vous-même ce que vous croirez nécessaire à votre bonheur, dis-je à mon père, en baisant respectueusement sa main qu'il m'avait présentée. Je n'ai point de goût présentement pour le mariage, et si on pouvait répondre de ses résolutions, j'oserais vous promettre que je borne mon bonheur à vivre avec vous et avec ma chère mère, au moins quatre à cinq années : cependant comme rien n'est plus incertain que la volonté de l'homme, je suis prête à me lier de la manière la plus indissoluble à doubler vos mille livres sterling, avant de prendre aucun engagement. Cette somme. vous paraît-elle suffisante ? Oui, ma chère fille, me dit mon père en m'embrassant, d'autant plus que vous avez eu la générosité de vous charger d'établir

mes deux enfants, qui sont ce que vous avez de plus proche, malgré le défaut de leur naissance. Mais je doute que vous puissiez exécuter ce que votre bon cœur projette. Vous ne pouvez disposer de vos biens fonds, qui sont substitués à vos enfants, ou aux pauvres. Je ne crois pas que votre tante ait laissé beaucoup d'argent comptant, vous vous êtes épuisée pour payer mes dettes, en sorte que je resterais dans une situation assez triste, si j'avais le malheur de vous perdre. Tranquillisez-vous à cet égard, lui dis-je, je puis mettre chaque année une somme considérable à part. Que si je meurs avant ce temps mes bijoux seront plus que suffisants pour satisfaire au devoir que je viens de contracter aujourd'hui, indépendamment de celui qui m'est imposé par la nature. Les mille livres sterling dont vous jouissez aujourd'hui sont la pension que je fais aux auteurs de ma naissance. Celle dont les intérêts commenceront à courir dès ce jour, est un présent que je fais à un ami. Vous m'avez honorée du titre de votre amie, il est juste que je remplisse les idées que je me suis faites sur les obligations que l'amitié impose. Mais, mon père, ajoutai-je en souriant, (car la manière ouverte dont mon père m'avait parlé, avait dilaté mon âme, et fait disparaître toute défiance) me permettrez-vous d'user quelque fois des privilèges d'une amie. Je t'entends, me dit mon père en m'embrassant, tu veux te réserver le droit de me prêcher de temps en temps : écoute, je ssuis un vieux pécheur, je pourrai bien quelquefois donner matière à tes sermons : je ne te promets pas d'en profiter toujours mais bien de ne jamais m'en fâcher.

Nous continuâmes à nous entretenir d'une manière toute cordiale, jusqu'à la nuit 3 et en revenant au château, je priai mon père de me permettre de réjouir le cœur de ma mère, par le récit de notre conversation. Il rêva quelques instants, puis il me dit, peut-être serait-il mieux de ne pas lui en parler ; votre mère est défiante, elle cherche toujours de la finesse dans la conduite la plus simple : toutefois je ne veux pas vous priver de cette satisfaction, et je vous laisse la maîtresse de faire à cet égard ce que vous voudrez. Je suis entrée dans tout ce détail, ma chère, pour vous justifier le parti que j'ai pris : je suis très sûre que c'est celui que vous auriez suivi si vous eussiez été à ma place. Il ne m'appartient point de juger des intentions d'un seul homme, fût-il le dernier de tous : combien moins dois-je prendre la

liberté de soupçonner mon père de fausseté. Je suppose (ce qu'en vérité je ne crois pas) je suppose, dis-je, que mon père abuse de ma crédulité pour m'arracher un superflu dont il voudrait abuser, j'aurai du moins la consolation de ne m'être rendu qu'à des apparences extrêmement plausibles. Je sais que ma tante était la douceur même, et je suis sûre que mon père s'en mépris quand il dit qu'il fut rebuté du ton de hauteur qu'elle prit avec lui ; mais pesez toutes les circonstances. Sir Derby a été élevé avec une condescendance absolue pour toutes ses volontés ; on adorait ses caprices, on applaudissait à tout ce qu'il disait. Peut-être la première parole d'improbation qu'il ait jamais entendue, est-elle sortie de la bouche de sa sœur ; supposez-la assaisonnée de toute la douceur possible, elle a dû paraître étrange à un homme qui n'avait jamais été contredit. Quel effet aura produit cette repréhension, pour peu que le zèle de son salut, ou l'indignation de ses procédés y ait mis de vivacité ? En un mot, voici ma conclusion, on a jusqu'à présent tenté inutilement de rappeler mon père au bien par le délaissement, le mépris et l'abandon ; il faut essayer si l'amitié, la douceur, les sentiments de la nature et l'aisance, ne produiront pas un effet plus avantageux. En le supposant le plus méchant de tous les hommes, je le répète, je n'en serais pas plus autorisée à désespérer de sa conversion, pas plus dispensée de ne rien épargner pour cette conversion. Pourrais-je regretter la somme que j'emploie dans cette intention, moi qui donnerais de bon cœur, et avec joie, la dernière goutte de mon sang, pour lui procurer ce bien que je regarde comme le seul bien, et auprès duquel toutes les Couronnes sont moins qu'un atome.

Il me semble que ma mère ne partage pas bien parfaitement mon espoir, il lui reste des doutes qu'elle s'efforce en vain de me dissimuler : elle approuva pourtant la conduite que j'ai tenue, et j'attends la même indulgence de Milord. Que s'il y trouvait quelque imprudence, je lui demande comme une faveur de ne la point relever, cela serait inutile, ce qui est fait ne peut se rétracter.

A présent que je suis dans une situation tranquille, je me trouve une vraie curiosité de connaître par un récit détaillé, les mœurs du peuple chez lequel vous allez passer quelque temps. Vous savez que

j'ai toujours aimé les Français ; marquez-moi s'il n'y a point d'exagération dans les défauts qu'on leur attribue, quelles vertus compensent ces défauts, s'ils existent. Ne craignez point d'être prolixe, votre gazette sera le plus grand délassement que nous puissions trouver dans notre solitude. Quant à Jacques, le valet du feu Doyen, il faudra qu'il marche bien droit, s'il veut rester à mon service : je veux au moins dans cette occasion soumettre mes lumières à celles de Milord.

Réponse de Lady Hariote à Clarice

Que Dieu bénisse une conduire justifiée ou du moins excusée par des motifs si nobles et si chrétiens, c'est la seule réponse que je ferai à votre dernière lettre. Milord espère que ton silence à cet égard vous encouragera à continuer de l'informer de votre situation ; c'est à ce seul détail qu'il forme ses demandes, et comme il est essentiel à ma tranquillité, j'espère que vous continuerez à être exacte et sincère avec nous.

Vous dire que les Dames Françaises portent un masque, c'est-à-dire, que le rouge défigure les plus beaux visages ; vous assurer que les hommes tiennent de la nature des papillons, qu'ils sont plus frivoles que nos coquettes d'Angleterre : ce serait rebattre ce que mille autres avant moi ont écrit. Ajouter que parmi ces hommes frivoles et ces femmes barbouillées, on découvre des traits de lumière et de bon sens qui feraient honneur à nos philosophes, c'est ajouter quelque chose au portrait qu'on en fait allez communément. Finir par vous assurer que la sagesse et la vertu se plient à ces travers ; qu'il y a nombre de gens qui par principes s'asservissent à l'étiquette des frivolistes, c'est ce que vous aurez peine à comprendre : je dirai même que c'est au milieu de ces papillons qu'on trouve les gens du premier mérite, pourvu qu'on les y cherche à certaines heures. Ceci a besoin d'explication.

Il y a dans Paris différentes côteries où l'on est assorti. Dans telle maison on joue : dans cette autre on fait de l'esprit : là on juge de celui des autres, et l'on n'est point rebuté de porter des arrêts qui sont toujours sifflés du public. Ici on parle de religion, et l'on déchire charitablement ceux qui ne pensent pas comme la société à laquelle on est agrégé. Dans quelques autres maisons, on parle moins de la piété, et l'on s'excite à la pratiquer chaque jour davantage ; en un mot, chacun s'assortit, et le plus souvent s'affiche. Les vrais sages évitent cette affectation, ils se prêtent aux sociétés de leur état, vivent pour eux les trois quarts de la journée, et en abandonnent le reste aux autres, dont ils supportent les extravagances avec une patience qu'ils regardent comme un devoir. Ce sont des philosophes sans manteau,

sans bâton et sans barbe. Croiriez-vous, ma chère, que j'en ai démêlé quelques-uns par instinct ? Vous m'avez familiarisée avec cette sagesse douce et complaisante, qui se prête à la folie, et ne se refuse qu'à la malignité et au crime. J'appellerais volontiers cette sorte de philosophie spontanée ; elle échauffe l'assemblée la plus stérile en choses, et produit quelquefois une flamme si vive, qu'elle éclaire ceux qu'elle environne, et les ramène au ton de la raison. Voilà la seule remarque que je sois en état de vous communiquer ; je n'ai encore été dans aucun lieu public, et excepté quelques amis que Milord a faits dans les voyages, je n'ai vu personne. Une incommodité qu'on attribue à l'état de femme me retient à la maison assez languissante. On a cherché à m'amuser, en me procurant des brochures, des chansonnettes : je n'ai pas assez d'esprit, apparemment, pour comprendre le beau des premières, et j'ai trop de mœurs pour apprendre les secondes.

Quittons le ton modeste, et parlons naturellement. Savez-vous, ma chère, qu'il y a ici des auteurs qui semblent avoir pris à tâche d'essayer jusqu'où peut aller la sottise du public ?

Des Contes de Fées, qui n'ont d'autre mérite que d'être obscènes, des Anecdotes scandaleuses : voilà de quoi traitent tous ces livres du jour. En vérité, je regarde comme un miracle, qu'une Françoise du bel-air puisse conserver la sagesse. Recevoir de pareils livres de la main d'un agréable, qui sait que vous les avez lus lorsque vous les lui rendez, n'est-ce pas convenir avec lui que votre cœur est gâté : qu'il se vautre avec plaisir, dans la fange et l'ordure ; que vous écouterez volontiers des propos libres avec lesquels de telles lectures vous ont familiarisée. Je sais par oui-dire que de semblables livres trouvent des lectrices en Angleterre : mais celles qui ont un goût si dépravé en rougissent, et ne le satisfont que dans les ténèbres. Vous savez qu'une femme qui s'émanciperait à dire des équivoques serait regardée comme une créature perdue, et qu'une fille qui aurait eu assez peu de pudeur pour chanter une chanson libre, ne trouverait pas à se marier. Je le disais, l'autre jour, à un de ces philosophes sans manteau, qui avait entendu parler de quelques filles, qu'une faute publique n'avait point empêchées de trouver de bon partis : il trouvait

que cette indulgence anglaise était contradictoire avec le mépris qu'on a pour les femmes libres et je crois lui avoir prouvé que ces conduites différentes n'étaient point incompatibles.

Une première et unique faute dans une jeune personne, n'est pas toujours la preuve d'une âme vicieuse ; très souvent elle a pour principe une âme trop confiante, parce qu'elle se trouve incapable de tromper. Une violente inclination, l'imprudence à se livrer à des occasions dangereuses, peuvent l'avoir occasionnée, et il n'est point rare de voir une pauvre victime de sa propre crédulité rentrer pour jamais dans le chemin de la vertu donc elle gémit de s'être écartée. Mais l'habitude des équivoques, des chansons libres désigne un fond corrompu : c'est de fang-froid qu'on les prononce, et il ne peut arriver qu'une personne qui a contracté une telle habitude ait conservé l'ombre de la pudeur. Or qu'est-ce qu'une femme sans pudeur ?

Et quel est l'homme assez hardi pour oser espérer de lui faire recouvrer une qualité qui est le plus grand ornement des personnes de son sexe ? J'ai oui dire que les hommes les plus perdus aiment un reste de pudeur dans celles qui n'ont pas de sagesse, comment pourraient-ils s'en passer avec celle qu'ils destinent à être la mère de leurs enfants ?

Avouez, ma chère, que je vous aurai fait lire une bien sotte lettre avec mes remarques générales et rebattues. N'en devinez-vous pas la raison ? Ne sentez-vous pas que vous m'avez donné des entraves ? Ecrivez-moi ceci, ne m'écrivez point cela.

Jusqu'à ce que vous ayez levé cette défense, attendez-vous à des lettres à la glace. Je vous laisserai la liberté de faire tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'ôtiez pas celle d'y trouver à redire. Ces dernières lignes sont de trop : j'ai profité de l'absence de Milord pour les écrire.

Lettre de Clarice à Lady Hariote

Vous êtes une étrange créature, ma chère Hariote, et où avez-vous pris que je vous aie ôté la liberté de me parler librement. Sur un seul article, j'ai demandé grâce à Milord, parce que tout ce qu'il aurait pu me dire n'aurait rien raccommodé. En tout le reste, j'ai suivi ses conseils, ou plutôt je suis déterminée à les suivre.

Ne vous gênez pas, je vous prie, laissez couler votre plume, quand vous m'écrirez : tout ce qui me viendra de votre part n'aura-t-il pas l'amitié pour principe ? Quand vous me diriez des injures, je les pardonnerais à une si belle cause. Vous m'avez avoué vous même, qu'il pouvait y avoir de la prévention chez Milord contre mon père, n'était-il pas de mon devoir de chercher à le désabuser ? Et eussiez-vous exigé que d'après une prévention, j'eusse été cruelle et barbare envers mon père ?

Nous avions cru mal-à-propos que les biens de ma tante étaient substitués : celui que j'avais chargé de copier l'article du testamcnt que je vous ai envoyé, l'avait sans doute mal copié et le Notaire l'avait tout aussi mal lu.

On a omis dans la copie et dans la lecture deux mots essentiels : *A moins qu'elle n'en dispose autrement.* Ainsi je reste la maîtresse de disposer de mes fonds : j'ai envoyé chercher, il y a quelques jours, une copie collationnée du testament de ma tante, et cette liberté qui m'est laissée m'a empêché de vendre ou d'engager mes bijoux, pour faire à mon père la rente que je lui ai promise et je dois lui rendre cette justice, qu'il s'était opposé à ce que je les envoyasse à Londres ; il me croyait sans doute plus attachée que je ne suis à toutes ces bagatelles.

Notre solitude va être égayée par l'arrivée d'un jeune Seigneur Italien, que mon père a vu naître et dont il est le parrain. Le Marquis de Montal lui a écrit pour lui recommander ce fils unique, dont le gouverneur est mort en Flandres, et il charge mon père de lui en trouver un tel que celui qu'il a perdu qui était le phénix de ceux de ton espèce.

Notre étranger m'a forcée d'interrompre ma lettre, et les ordres qu'il fallut donner pour loger son train m'ont occupée assez, pour m'obliger à la remettre au matin. Il faut que cet homme ait de grands biais pour traîner avec lui six personnes : car il a trois laquais, un valet de chambre et un aumônier qui remplace le gouverneur. Ma maison que, par habitude, j'appelle mal-à-propos le château est fort petite, et j'ai eu bien de la peine à placer tant de gens.

Le Signor de Montalve a vingt-trois ans ; mais un certain air grave qu'ont assez ordinairement les Italiens et lui en ferait croire près de trente. Ses traits sont parfaits et sa taille unique, en un mot, c'est le plus bel homme que j'aie vu de ma vie, n'allez pas tirer de mauvaises conséquences de ces remarques. Un bel homme, une belle statue, ont toujours eu le droit d'amuser mes yeux, sans que mon cœur ait été plus affecté jusqu'à ce jour de l'un que de l'autre : je ne répondrais pas qu'il fût toujours ainsi, apparemment que le moment viendra où je serai touchée : mais le moment n'est point encore venu, et pour vous épargner des jugements téméraires et des recherches inutiles, je vous promets de vous avertir de bonne fois dès l'instant où mon cœur aura la plus légère égratignure. Après ce petit préambule qui m'a paru nécessaire, je continuerai mes remarques sur le jeune Marquis.

Il a l'air gauche, et porte ses habits de mauvaise grâce. Il porte perruque, à son âge ; j'ai pourtant oui dire que les jeunes gens gardaient leurs cheveux, peut-être quelque maladie l'aura-t-elle obligé de les couper : car il cherche à en imposer à cet égard, par un toupet qu'on s'efforce vainement de confondre avec ces cheveux d'emprunt : ce toupet indocile, malgré la pommade dont il est chargé, retombe toujours sur son front. Et depuis quand Clarice, direz-vous, en lisant ceci, fait-elle tant d'attention à la figure d'un homme, sans dire un mot de son esprit ? J'en ai une excellente raison, ma chère, c'est que cette belle idole ne parle que par révérence ; oh ! pour cela il en est prodigue, et en met une demi-douzaine à la place de chaque mot qu'il devrait dire. On dit que c'est timidité, et qu'il a beaucoup d'esprit, il faut avoir la foi pour le croire, les hommes à cet âge ne sont pas si timides. Il est pourtant vrai que ces yeux sont spirituels.

Depuis ma dernière lettre, mon père a fait un petit voyage à Londres, où il n'a resté que quatre jours : il en est revenu plus gai, plus complaisant, plus aimable. Pendant son absence, nos jours ont coulé comme des instants ; ma mère a beaucoup d'esprit, et il est très cultivé ; ajoutez à cela une grande douceur et une piété solide.

Avouez qu'il fallait être bien aveugle pour lui préférer une Misstriss Cosby ; car on dit que cette femme est dans le rang le plus médiocre pour le corps et l'esprit : c'est de la bouche de mon père que j'ai entendu sortir cet éloge, et vous jugez que je l'ai écouté avec un grand plaisir. Il ajoute que ses enfants étaient le plus fort lien qui l'attachait à elle, et réellement ils font aimables : on se loue de leur conduite, dans les maisons où je les ai placés.

J'ai voulu engager ma mère à me détailler ce qu'elle a souffert de cette créature : sa scrupuleuse charité ne lui à pas permis de me satisfaire ; elle prie pour elle tous les jours, et dit qu'elle y est obligée, parce qu'elle doit aux malheurs qui l'ont accablée à son occasion, le goût qu'elle a pris pour la vertu. Oh ! sur ce chapitre elle ne se fait pas presser pour parler.

Je vivais, dit-elle, dans une grande insensibilité pour Dieu, et dans une monstrueuse indifférence pour mon salut, mes mœurs étaient pures à la vérité, j'étais une honnête païenne, et je n'aspirais pas à être plus. On me maria jeune, mon cœur était vide et votre père aimable : il paraissait naturel qu'il plût à une jeune personne dont il assurait la fortune : car j'avais peu de bien, cependant je me sentis pour lui une antipathie que je ne pus vaincre : je fus entraînée à l'Autel comme une victime et tout mon espoir était une mort prompte, que je croyais devoir être l'effet inévitable des violences que je me faisais. La bonté de Dieu qui n'avait permis que je fusse malheureuse en ce monde, que pour assurer ma félicité dans l'autre, se servit de ma belle-sœur pour m'ouvrir les yeux : elle me fit comprendre que la Religion seule pouvait adoucir mes maux, et rendre léger un joug qui me paraissait insupportable : la grâce qui m'avait aidée à commencer, bénit mes efforts, en sorte que je puis vous assurer que depuis vingt ans je suis souffrante, mais jamais je n'ai été malheureuse. J'aime mon état, parce que Dieu l'a fait ; si votre père pouvait réaliser vos

espérances et mes désirs, je suis presque sûre que la miséricorde de Dieu trouverait quelque nouveau moyen de me faire fournir, et sans oser lui demander cette grâce, je la souhaite. La croix est la vie du chrétien, ou plutôt l'amour de la croix : car l'acquiescement à porter celle que Dieu nous envoie, la fait disparaître à force de l'adoucir. Voilà ce que je ne comprends pas, dis-je à ma mère. Je conçois qu'un chrétien peut être résigné dans la peine, mais il ne peut m'entrer dans l'esprit, qu'il y trouve le bonheur. C'est que votre foi est bien imparfaite, ma chère Clarice. Le seul bonheur est en Dieu, la croix nous approche de lui, et il n'en envoie jamais sans une surabondance de grâce pour les supporter.

Vous l'éprouverez, ma chère, s'il vous fait l'honneur de vous destiner à un état de souffrance : mais, ajouta-t-elle, en me donnant un coup sur l'épaule, ne prévenons point les temps qu'il a fixés : il saura bien où trouver ma Clarice, pour lui faire partager le froment de ses élus : on n'est jamais plus proche de la peine, qu'au moment où la félicité paraît le mieux établie, et c'est une grâce. Nous nous reposerions dans le bien-être apparent, et nos désirs pour ce bien infini, pour ce bien qui seul mérite ce nom, deviendraient faibles et languissants.

En réfléchissant sur cette espèce de prédiction de ma mère, j'ai examiné soigneusement toutes les avenues de mon âme pour voir par quel chemin la douleur pourrait arriver chez moi. Je me suis trouvée inaccessible, excepté du côté du cœur ; ferme comme un roc partout ailleurs, la muraille de ce côté-là est une toile d'araignée ; c'est-à-dire, ma chère, que je puis compter les occasions de malheur, par le nombre des objets qui fondent aujourd'hui ma félicité. Mon Hariote entre donc pour beaucoup dans la composition de la médecine que Dieu me prépare ; mais qu'est-ce que je crains pour elle ? Serait-ce la maladie, l'infortune et la mort même ? Il me semble que non, cela m'affligerait sans me rendre malheureuse, comme dit ma mère. C'est mal finir ma lettre, suspendez votre jugement, je vous prie ; la poste qui part ne me permet pas de vous justifier une façon de penser, qui paraît dure et qui ne l'est pas, puisqu'elle est compatible avec cette

vérité, que rien au monde sans exception, et ne m'est plus cher et n'est plus tendrement aimé qu'Hariote l'est de Clarice.

Réponse de Lady Hariote à Clarice

J'ai bien affaire de vos explications, après le beau compliment par lequel vous finissez votre lettre. Oh ! quelle folie, d'avoir mis son attachement à une philosophe ! Ces sortes de gens voudraient nous persuader que le feu ne brûle point ; oh ! il fait tout ce qu'il vous plaira, je suis bien moins occupée à examiner la manière dont il me pénètre jusqu'aux os, pour ainsi dire, qu'à faire disparaître la rougeur et l'ampoule qu'il a laissée sur ma peau. J'ai beaucoup de respect pour la vertu de Madame votre mère, sans avoir l'espoir d'y atteindre jamais. Si le Ciel m'envoie des croix, je tâcherai de me résigner, de me consoler, par l'espoir de voir le calme succéder à l'orage : mais de la joie, du désir des souffrances : cela n'est bon que pour les Saints, et je sens trop mes imperfections, pour aspirer à ce titre. N'allez donc paspar bonne amitié pour moi, demander des souffrances pour votre Hariote. (*Actuellement je ne souffre qu'un* malaise *qui me cloue sur un canapé, et mon petit bout de patience touche à sa fin.*) Il est enfin décidé que je suis grosse, et en vérité ce n'est pas une chose fort amusante. Je ne sais si je n'aimerais pas mieux une bonne fièvre de quinze jours, que ce *clopinement* qui ne finit point. Oui, mais la fièvre n'aboutirait pas à me donner un fils, et peut-être dans six mois aurai-je la satisfaction d'en tenir un dans mes bras : gardons donc la grossesse, et ne souhaitons point la fièvre. Au reste, quand je vous dis un fils au lieu d'une fille, ce n'est pas que je préférasse l'un à l'autre, c'est uniquement par condescendance pour Milord : oh ! votre amie est devenue bien complaisante, *et* son *époux a encore quelque chose de l'homme* : il semble à ces animaux, que la nature a tort quand elle produit une autre espèce que la leur. Quelle vanité ! ma Clarice ne fait-elle pas plus d'honneur à sa famille, qu'une demi-douzaine de garçons. J'en conviens, me dit Milord qui lit par-dessus mon épaule : mais toutes les femmes ne sont pas des Clarices et des Hariotes. Vous êtes trop galant, Milord, ne confondez pas ces deux noms, s'il vous plaît, votre épouse est modeste, et n'a pas l'orgueil de vouloir être comparée avec le chef-d'œuvre des femmes. Cela se pourra dire de votre fille, si je ne vous donne que cela : car j'en ferai vîte un présent à mon amie : qui lui communiquera toutes ses perfections, à condition pourtant qu'elle lui

laissera croire que le feu brûle, que l'eau mouille, et que la douleur rend misérable.

Vous croyez peut-être, ma chère, que votre curieuse amie est en danger de se pendre, par l'impossibilité où elle se trouve de galoper tout Paris ? Pas un mot de vrai dans cette imagination. Une des gentillesses de l'état de femme grosse, c'est d'être étouffée de vapeurs : les miennes sont paresseuses. En Angleterre elles seraient noires, j'en suis sûre : la subtilité de l'air qu'on respire ici, ne leur permet pas de prendre cette couleur : mais voici ce qui me désespère, c'est qu'on attache une telle importance à ma personne, qu'on ne veut pas la risquer en voyage dans l'état où je suis. J'ai beau alléguer ces paysannes qui ne discontinuent point les travaux les plus rudes, quoiqu'elles soient grosses : ces femmes de soldat qui accouchent dans le milieu du chemin, prennent leur entant dans leur tablier, et rattrapent la charrette en courant. On me répond que l'habitude d'une vie dure les a mises en état de supporter ces fatigues. Peste de ceux qui m'ont élevée avec tant de délicatesse, et qui m'ont fait un corps de verre. Entendez-vous, Clarice, vous aurez la bonté de faire à ma fille un corps de fer : je ne veux pas l'exposer à rester neuf mois à Paris, pendant qu'elle aura une amie qu'elle brûle du désir de voir, d'embrasser, de veiller, de conduire, de quereller même, si elle se donne les airs de ne vouloir point lui obéir. Milord connaît votre Marquis, et me prie de vous assurer qu'il n'est pas si sot qu'il en a la mine, à moins qu'il n'ait prodigieusement changé, depuis huit ans. Dans son dernier voyage d'Italie, Sir Derby le chargea d'une commission pour le père de ce jeune Seigneur, il fut enchanté de toute la famille, et ne peut s'empêcher de souhaiter que vous puissiez entrer en quelque maison qui ressemble à celle-là. Montalve est un riche parti, sa figure est aimable : il ne conçoit rien à sa timidité, il n'avait point ce défaut à quinze ans. Savez-vous ce qu'il en conclut, ma chère ? Que votre premier coup d'œil l'a terrassé, qu'il est amoureux, et rien ne donne un air si gauche à un homme qui aime pour la première fois. Voilà la première conclusion de Milord : voici la seconde : c'est que vous l'aimerez, ma chère : sa figure vous a plu, son esprit a été soupçonné : or il est sûr qu'il en a beaucoup, donc… Une troisième conclusion qui vous fera bien autant de plaisir que les

deux autres, c'est que si Sir Derby encourage ce jeune Seigneur à vous adresser ses vœux, mon époux abjure tous les soupçons qu'il avait conçus, oublie toutes les raisons qu'il avait de les conserver, et croit fermement à la réalité de la conversion de Monsieur votre père. Ce parti vous convient de toutes sortes de manières, ne barguignez point, ma chère Clarice, mariez-vous, quand ce ne serait que pour tranquilliser vos amis : et mettez pour premier article dans votre contrat de mariage, après tous les titres de votre époux : *Et ledit Seigneur consent, promet* et s'engage à exécuter *le serment qu'il fait sur les beaux yeux de son épouse, de la conduire à Paris* aussitôt *après la célébration, pour* enregistrer *les grimaces de très honorée et impatiente Hariote, quand il faudra rendre le dépôt qu'on lui a confié, et* ensuite *souffler sur le nouveau né, comme faisaient les Fées, au temps jadis, en lui souhaitant qu'il ne* tienne *de sa* mère *que son amitié pour Clarice qui voudra bien être sa marraine, et promettra de faire passer en lui toutes ses qualités, vertus,* perfections*, etc. etc. etc.* De la sincérité, s'il vous plaît, c'est une dette, car vous vous êtes engagée assez indiscrètement à être vraie : vous n'avez nulle expérience à cet égard, et vous ne savez pas combien il en coûte pour dire la première fois ce gros mot : J'a*ime*. Franche comme vous êtes, nous n'en aurons pas l'étrenne : si le Marquis vous plaît, vous le lui direz aussi franchement que vous le diriez à une de vos amies. Vous n'aurez jamais l'esprit de minauder, de vous cacher le visage de votre éventail, en un mot, de faire toutes les petites simagrées dans lesquelles on fait consister l'honneur d'une fille, quoique personne n'en sait la dupe. On veut ou on ne veut pas épouser un homme. Si on ne le veut pas, il est tout simple de le lui dire d'abord sans l'amuser : si on le veut, on ne doit pas le laisser un moment en suspens et lui laisser croire qu'on a quelque chose à lui sacrifier, quelque inclination à arracher. Milord veut absolument que je vous raconte la belle réponse que je lui fis quand on me le présenta comme un homme qui aspirait au bonheur ou au guignon de devenir mon époux : car en vérité c'est une loterie que le mariage, et il y a beaucoup plus de mauvais billets que de lots. Il prétend que je lui répondis : Milord, je n'ai pas l'honneur de vous connoître, ainsi je mentirais si je vous disais que j'aurai pour vous l'estime, le respect et l'amour qu'une bonne femme doit à son mari. Je ne mettrai point d'obstacle à ces sentiments, s'ils veulent venir, c'est à vous à prendre la peine de les faire naître, et à vous bien examiner,

pour connaître si vous avez en vous de quoi les produire. Je vous estimerai si vous êtes estimable, je vous respecterai, si vous êtes plus vertueux que moi, je vous aimerai, si vous n'avez point d'autres défauts que ceux qu'annonce votre physionomie. Au reste, l'examen que je vous prie de faire de vos dispositions est essentiel pour moi aussi bien que pour vous. Si l'on m'avait trompée sur votre caractère, vous me rendriez misérable : mais nous ferions à deux de jeu. Je suis insupportable à tout ce que je n'aime pas, je vous en avertis à temps, ayez la bonté de vous régler là-dessus.

Il faut que je m'en rapporte à mon très-cher, sur la vérité de cette harangue que j'ai totalement oubliée : ce qui me fait croire qu'elle est réelle, c'est que je me rappelle parfaitement que j'avais dans l'esprit ce qu'elle chante. Ayez la bonté d'écrire sur le champ ce que vous répondrez en pareil cas, je conclus de mon oubli, que j'étais moins à moi dans ce moment que je ne le croyais. Or vous savez que je me trouble moins qu'une certaine personne, parce que je ne réfléchis pas tant : elle sera donc plus troublée que moi, dans une telle occasion, et je serais fâchée de perdre sa harangue.

Lettre de Clarice à Lady Hariote

Si votre cher oncle pouvait lire vos lettres, ce serait bien le moment d'employer son ancien refrain : *Le renard meurt dans sa peau*. Ne prenez point ceci pour un reproche, ma chère, changez tant que vous voudrez, sur certains articles : mais conservez votre cœur et votre aimable gaieté. C'est donc là votre ton quand vous êtes malade, et que vous avez des vapeurs ? Votre ton chagrin ressemble comme deux gouttes d'eau à la joie d'un autre. Je vous dirai pourtant que je n'aime point votre indolence : c'est un état contre nature. Secouez vous, ma chère, si les médecins vous le permettent, c'est à ce coup que vous êtes sous leur férule, et qu'il faut faire pénitence de vos hérésies sur la médecine. Je serais bien fâchée que vous eussiez une fille qui n'eût rien de sa mère que l'amitié pour moi : elle aurait beau m'aimer, je ne l'aimerais guère : il me faut une copie absolument semblable aux originaux, et en ce cas vous n'aurez point du tout besoin des Fées. Je m'aperçois fort bien que je n'en suis pas une, surtout quand je vous écris : car si j'avais la baguette, au lieu d'une lettre vous auriez une visite. Que parlez-vous de grimaces à enregistrer, vous vous êtes trompée de mot, vous vouliez dire de saillies : vous vous tirerez du pas pénible où vous êtes, comme de tout le reste, en plaisantant. C'est parce que le mariage est une loterie où les bons billets sont rares, que j'y penserai plus de quatre fois avant que de m'y engager. Je n'aime point les jeux de hasard, mais bien ceux où on a le temps de faire des combinaisons capables d'aider à la fortune. Voilà à peu près la réponse que j'ai faite, il y a deux jours, à Sir Derby qui me sollicitait en faveur de son filleul. C'est vous annoncer que Milord avait à peu près deviné. Je dis à peu près ; le coup de roman n'est pas parfait, car on dit que dans ces sortes d'ouvrages, l'amour n'est presque toujours une surprise. Le Marquis venait ici pour y être amoureux. Ton père l'avait chargé de n'y pas manquer, et j'étais ce gouverneur qu'il souhaitait que mon père put lui procurer.

Trêve de badinage, je vous ai promis de la sincérité, je tiendrai ma parole. L'embarras de Monsieur de Montalve a peu duré, et je suis aussi contente de son esprit que de sa figure. Mais ce n'est pas là l'essentiel, il faut que le cœur réponde au reste : et il est aisé de le

masquer. J'exige de plus de la religion, une piété solide et point superstitieuse, chose rare dans un Italien. Si après l'examen le plus exact je puis raisonnablement présumer qu'il unifie ces qualités, je l'épouserai par préférence à tout autre homme. Je ne crois pas les qualités extérieures et brillantes, essentielles au bonheur d'une femme, mais quand elles le trouvent réunies avec les solides, c'est une surabondance qui ne gâte rien. Ce n'est pas là ce qu'on vous demande, dit Hariote avec vivacité : un seul mot et qu'il soit décisif. L'aimez-vous ? Il faudrait pour vous répondre plus d'expérience que je n'en ai : je vais vous expliquer ma situation, et vous prier de décider. Je vois le Marquis avec plaisir, je le quitte sans peine. Je ne m'ennuie point avec lui, je ne sens point qu'il me manque lorsqu'il est absent. Je dors mes sept heures sans interruption, et il n'est point mêlé dans mes songes. Il ne me donne aucune distraction dans mes prières, ni même dans mes lectures. Je serais véritablement fâchée qu'il lui arrivât quelque chose de fâcheux, je le verrais porter ses vœux à un autre, sans inquiétude. J'obéirai sans répugnance à mes parents, s'ils m'ordonnent de l'épouser, je leur obéirais sans chagrin s'ils me défendaient de penser à lui. Est-ce là de l'amour, Hariote ? Non, répond-elle avec dépit, mais vous nous trompez, ou vous vous trompez vous-même. Le second pourrait arriver, mais assurément je ne vous trompe pas. La suite me justifiera, si mes protestations ne peuvent le faire. Mon père veut faire voir la ville de Londres à notre hôte, la saison n'est pas favorable, il n'y a personne, cependant il reste à voir les édifices publics, deux ou trois jours en feront l'affaire : et il a fallu promettre au Marquis qu'on n'y serait pas plus longtemps : on m'a fait quelques propositions sur ce voyage auxquelles je n'ai point prêté l'oreille. Est-ce encore là de l'amour ? Je vais profiter de la solitude où ce départ me laisse, pour demander à Dieu la grâce de conduire toute cette affaire de la manière qui conviendra le plus à sa gloire, et à mon salut : il me semble que je n'ai que ces deux motifs, et je puis vous assurer que je lui demande la conclusion ou la rupture de cette affaire, avec une telle indifférence, qu'il ne m'en coûterait pas un soupir si elle était absolument rompue. Montalve ne m'est pourtant point indifférent : j'ai quelque chose pour lui, que je ne saurais définir : je voudrais qu'il fût heureux, il me semble qu'il le mérite :

mais je consentirais sans répugnance à le voir heureux avec une autre, c'est mon dernier mot, et sur ce dernier article, je ne me trompe point.

Réponse de Lady Hariote à Miss Clarice

Ne frémissez-vous pas à la vue de ce paquet, ma chère Clarice ? Aurez-vous le courage de lire cette lettre, ou plutôt ce volume ? Je m'accuse d'indiscrétion en vous l'envoyant, et pourtant je le mets à la poste : c'est assez mon usage, vous le savez, de connaître les sottises que je vais faire, et d'aller toujours mon chemin. Quelle apparence d'espérer que vous lirez ma longue épître, dans le temps où vous discuterez peut-être l'affaire la plus sérieuse de votre vie ! N'importe, ce qui est écrit est écrit, et qui pis est, partira ; la chose est trop singulière pour ne vous être pas détaillée.

Vous vous souvenez sans doute, ma chère, que j'avais un goût pour les romans, dont vous avez eu bien de la peine à triompher. J'ai violé la parole que je vous avais donnée de n'en jamais lire, et c'est votre faute. Vous m'avez recommandé d'être soumise, sous la férule du médecin, et la lecture de ces bagatelles m'est absolument recommandée par le support d'Hypocrate : ajoutez à son autorité celle de mon maître de langue, qui prétend que je n'ai point de meilleur moyen pour perfectionner mon français, et vous me trouverez suffisamment justifiée d'avoir manqué à ma parole. J'ai eu la sagesse de m'en rapporter à Milord sur le choix des romans : car je n'avais pas pu lire plus de dix pages de nombre de brochures licencieuses, qu'on m'avait vantées : il revint, il y a trois jours, avec cinq volumes qu'il mit sur ma table, et en même temps il fixa les yeux sur moi en souriant. Je conçus que ce sourire était relatif à l'ouvrage qu'il m'offrait, j'ouvre un volume, jugez de ma surprise à la vue de l'intitulé : *Lettres de Clarice*, etc. S'il n'y avait pas eu cinq volumes, j'eusse cru qu'il avait pris la peine de faire imprimer vos lettres : mais vous n'avez pas encore rempli une si longue tâche. Je parcours, je dévore, mon étonnement croît à chaque ligne. Une Clarice qui d'abord vous ressemble, trait pour trait ; je dis d'abord, la ressemblance ne se soutient pas, et elle fait des sottises dont vous êtes incapable. Une Miss Howe, aussi étourdie que votre Hariote, et presque aussi attachée à sa Clarice, que je le suis à la mienne. Tout d'un coup il me prend fantaisie de vous extraire cet ouvrage que assurément vous n'auriez pas la patience de lire. Il est pourtant semé

de maximes admirables, l'auteur qui est Anglais, est homme de bien, et aime la vertu ; mais il est d'une prolixité assommante, et ce défaut est votre aversion. Avoir une fantaisie et la satisfaire, vous savez que ce sont deux choses qui se suivent immédiatement, c'est à la mauvaise habitude dont je vous fais la confession, comme si vous l'ignoriez, que vous devez la corvée dont je vous charge. Je veux votre avis sur le jugement que j'ai porté de l'ouvrage.

Clarice, toute belle et toute parfaite, est cadette d'un frère et d'une sœur, qui ne lui ressemblent en rien. La dureté, l'impertinence, l'obstination : voilà le caractère du frère. La sottise, la jalousie, le désir de se venger d'une cadette qui l'éclipse : voilà celui de la sœur. Monsieur Harlove le père est annoncé comme un honnête homme, dur envers une femme qu'on dit parfaite, despotique envers sa famille et pourtant subjugué par son fils. Deux oncles qui ont le caractère du père, une tante qui a celui de la mère, dont elle est sœur. Un Lovelace qui fait demander l'aînée des Harloves par méprise, qui ayant connu son erreur se fait donner son congé par cette aînée, et demande Clarice la cadette dont il est amoureux. Ce Lovelace est un de ces caractères qui ne peuvent être définis. Dans les premiers volumes au travers du plus affreux libertinage, on découvre des étincelles de bien, qui ne peuvent s'accorder avec ce qu'on trouve à la fin de l'ouvrage. Le frère aîné engage son père dans la haine qu'il a conçue pour Lovelace, dès le collège, et la famille décide d'éloigner Lovelace à force d'impolitesses. Il les dévore par considération pour Clarice ; on le pousse à bout : le fils Harlove le force à se battre, est vaincu, reçoit la vie du vainqueur, et n'en est que plus animé contre lui. Clarice instruit Miss Howe de tout ce détail. Cet original dont je suis un peu la copie, veut faire avouer à Clarice qu'elle aime Lovelace ; Clarice lui répond à peu près comme vous venez de faire. Notez que le grand-père de Clarice lui a légué une terre considérable où elle pourrait vivre indépendante ; elle en remet la disposition à son père, et son amie la querelle d'importance-à ce sujet, j'en ferais bien autant ; mais voici ce que je ne ferais pas : c'est qu'au fort des embarras de son amie, elle sème ses lettres de plaisanteries déplacées, dont sa mère (de Miss Howe) et un Hincman, ton amant, font les frais : elle retombe sur les Harloves qu'elle tourne en ridicule, (passe pour cela) et finit par le

portrait de son Hincman qu'elle veut rendre burlesque à quelque prix que ce soit.

Le frère de Clarice propose un Solmes pour épouser sa sœur, il est très riche, neveu d'un oncle qui s'est enrichi par des voies basses, et qui aurait été le plus avare de tous les hommes si son neveu n'avait pas enchéri sur lui. Solmes est une âme de boue qui consent à acheter Clarice ; tout jusqu'à sa mère entre dans la conspiration. Il est vrai que cette dernière le fait malgré elle ; elle a sacrifié tous les goûts à la paix qu'elle n'a pas obtenue ; Miss Howe en conclut qu'une femme trop soumise à un mari qui n'est pas raisonnable, aggrave les défauts de son mari, et le met dans le cas d'abuser de sa douceur. Et mais cette remarque serait assez de mon goût, je doute qu'elle soit du vôtre, dites-m'en votre avis.

Avant l'entière rupture avec Lovelace, on avait chargé Clarice de lui écrire, je ne sais plus à propos de quoi. Elle continue cette correspondance pour empêcher cet amant furieux de se venger de sa famille. Lovelace piqué des excès de cette famille entreprend de se rendre maître de Clarice, de son aveu, mais malgré eux. Pour en venir là, il les excite à pousser cette fille à bout et à vouloir même user de violence pour la forcer d'épouser le monstre auquel on la sacrifie ; les Harloves donnent dans le panneau. Clarice s'engage à ne se marier jamais, si on veut, à n'épouser jamais ni Lovelace, ni aucun autre ; à abandonner son bien, et à ne tenir que de la libéralité de son père, ses plus pressants besoins. Tout est rejeté, refusé, et sa mère a la barbarie de la presser d'épouser Solmes malgré sa répugnance, quoique Clarice l'assure que son bonheur temporel et éternel en dépend. Que devient donc l'éloge qu'on a fait de la vertu de cette Dame ? L'obéissance à un mari doit-elle aller jusqu'au crime, et n'en est-ce pas un de violenter une fille qui fait des proportions si raisonnables ? L'auteur a-t-il voulu nous montrer le danger d'une douceur et d'une obéissance excessive ? je crois qu'il pouvait s'éviter cette peine. Ce ne sont pas là les défauts ordinaires aux femmes, et s'il s'en trouve à qui on puisse reprocher trop de complaisance et de douceur, il n'y a pas de danger que ces défauts gagnent.

Lovelace, pour promettre à Clarice de ne point faire périr tous ses parents, exige d'elle la promesse de rester fille, s'il ne peut l'épouser ; ensuite il l'exhorte de se jeter dans les bras de Lady Laurence sa tante à lui, elle y consent, retire sa parole, se la donne une seconde fois dans la crainte qu'on ne profite d'un évanouissement pour la marier, car elle sait qu'on a fait venir un ministre assez peu scrupuleux pour le faire. Elle se dédit encore et écrit à Lovelace qu'elle a changé d'avis. Comme il s'en doute, il laisse cette lettre au dépôt où on avait coutume de la mettre, ce qui force Clarice à se trouver à un rendez-vous qu'elle lui a donné, pour lui dire que absolument elle ne peut quitter la maison de son père. Pendant qu'elle s'entretient avec lui, elle entend crier aux armes, croit que ses parents viennent la surprendre, craint qu'ils s'égorgent à ses yeux, et se laisse entraîner par Lovelace jusqu'à un carrosse qui l'attend. Elle est conduite dans une ferme, et Lovelace dont le premier dessein était de la séduire ou du moins de l'éprouver, oublie ses résolutions perverses, en la voyant, et lui offre de l'épouser sur le champ. Elle rejette cette proportion avec dédain, lui déclare qu'elle veut se réconcilier avec sa famille, s'il est possible, et rester fille, si cela dépend d'elle. C'est en conséquence dee ces résolutions qu'elle refuse d'aller dans la famille de Lovelace, exige qu'il la conduise à Londres, et la laisse dans une maison dont il n'approche pas. Ici Miss Howe semble faire le personnage sensé, et écrit à son amie, qu'elle n'a plus d'autre moyen que d'épouser Lovelace : qu'elle sera malheureuse, à la vérité, si elle ne parvient point à réformer ses mœurs : mais qu'elle s'est mise dans la nécessité de l'être, parce qu'il vaut mieux être malheureuse que déshonorée.

C'est ici le grand défaut de ce roman. Il est certain qu'une fille qui a le malheur d'être forcée de quitter la maison de son père, ne doit fuir qu'avec un époux. Nous sommes comptables à Dieu de notre vertu, et aux hommes de notre réputation. Plus les mœurs de Lovelace étaient déréglées, moins elle devait espérer qu'on s'imaginât qu'il avait respecté une fille qu'il aimait, et qui était en sa disposition. L'espoir de se réconcilier avec ses parents était ridicule : ils ne pouvaient plus la regarder que comme une fille sans honneur. Pour moi, je crois que si j'eusse été dans le cas de fuir avec un valet, j'aimerais mieux qu'on me taxât de bassesse en l'épousant, que de vice en restant avec lui : et si

je n'avais pas un lieu où il pût me conduire sur le champ, entre les mains de gens d'honneur, et qui puissent répondre de ma conduite, oh, il serait mon mari dans les vingt-quatre heures. Je ne trouve rien qui ne soit préférable à l'idée de perdre sa réputation, excepté le crime : or il n'y en aurait point dans une mésalliance, à plus forte raison dans le mariage qu'eût fait Clarice. Son amie le lui répète dans chaque lettre, elle convient qu'elle a raison : Lovelace le lui offre vingt fois, mais parce qu'il n'est pas assez pressant, la délicate Clarice le rebute, et à force de duretés, lui rend toute sa perversité.

Il la conduit à Londres, dans une mauvaise maison, dont la maîtresse passe pour une femme *comme il faut* ; et pour abréger, après mille incidents, il se sert d'un breuvage qui lui ôte l'usage de ses sens. Clarice, après cette indignité, se sauve, refuse constamment la main de Lovelace qui lui est offerte par toute la famille de ce monstre, et meurt après avoir éprouvé plusieurs affronts qui ne sont qu'épisodiques au sujet. Pourquoi, puisqu'on employait le nom d'une fille aussi parfaite que ma Clarice, ne lui pas donner une conduite aussi toute parfaite ? Qu'avait-elle besoin de ce Lovelace pour se sauver ? Ou elle pouvait obéir à ses parents, ou sa conscience s'y opposait. Dans ce second pas, il fallait aller jurer la paix contre ses persécuteurs : protester chez le juge qu'elle ne consentirait jamais à épouser Solmes : avertir que tout mariage, fait autre part qu'à l'Église et publiquement, serait forcé de sa part : rendre le juge dépositaire de la promesse qu'elle faisait de rester fille, et à l'abri, par cette démarche, de la violence qu'elle craignait, revenir dans la maison de son père, et s'y soumettre de bonne grâce à la persécution. Il est vrai que Lovelace l'avoir environnée d'espions, et qu'elle serait tombée entre ses mains : alors elle eût été dans le cas d'une fille enlevée, qui n'a plus d'autre parti à prendre, après cela, qu'à épouser son ravisseur.

Voilà mes réflexions, ma chère, et je me flatte qu'elles seront les vôtres. Ayez la complaisance de me le confirmer. Je me connais, tout ce que j'ai de bon vient de vous, et je me défierais des pensées qui me paraîtraient les plus justes, si vous n'y mettiez pas votre sceau. Jugez du prix de cette disposition, en apprenant que Milord est dans les mêmes principes que moi, et m'a cité un épisode d'un auteur célèbre,

qui pensait de même. Le Comte Roger, touchait au moment d'épouser une personne qu'il aimait, et dont il était aimé : elle se nommait Alix. Le père d'Alix meurt, et fait promettre à sa fille d'achever son mariage : sa mère s'y oppose, parce qu'elle aime Roger ; et pour se l'assurer, fait enlever sa fille par le Comte de Damartin. Alix, malgré son amour pour Roger, épouse son ravisseur, et croit que l'honneur l'exige. Roger désespéré approuve pourtant le parti qu'elle prend.

Et nous, nous approuverons aussi celui que vous prendrez par rapport à Monsieur de Montalve. Nous désirons pourtant passionnément de vous voir mariée, sans pouvoir vous dire toutes les raisons que nous avons de le souhaiter. Consultez Dieu, rien de plus juste : mais rendez vous à l'ordre qu'il vous manifeste, par une providence cachée sous des événements qui paraissaient fortuits ; il n'enverra pas un Ange du Ciel, pour vous déclarer ses volontés d'une manière plus immédiate.

Lettre de Clarice à Lady Hariote

Vous ne vous imagineriez jamais, ma chère, que votre amie a succombé à la tentation de lire l'ouvrage que vous lui avez annoncé, et de le lire en huit volumes : car l'auteur anglais a été abrégé par son traducteur, que vous avez encore trouvé trop long. Je crois que l'intention de l'auteur, qui était très bonne, vous a échappé. C'est comme s'il eût dit : une fille aussi parfaite et aussi vertueuse que mon héroïne, a perdu pour une désobéissance à ses parents, son bonheur, sa réputation, son honneur même. Apprenez, jeunes personnes, par son exemple, qu'une première faute contre la soumission que vous devez à vos parents, peut vous conduire de précipices en précipices ; qu'il est des démarches qui ne laissent plus que le choix entre deux malheurs. C'en est un bien grand d'être lié à un homme sans mœurs ; mais il n'est pas sans ressource, on a l'espoir ou de le corriger, ou de se sanctifier par la patience ; mais la réputation une fois perdue, l'est sans ressource. Vous dites que si vous vous fussiez trouvée dans la nécessité de fuir avec un valet, vous l'épouseriez sur le champ : le cas est bien délicat ; il faudrait supposer une impossibilité absolue de trouver une protection, une ressource. Il faudrait… Oh ! il faudrait ne s'y point exposer, et j'aurai toujours mauvaise opinion d'une fille qui quitte la maison de son père, à moins qu'elle ne pût échapper à un crime certain, et où ces circonstances se rencontrent-elles ? Je crois qu'une pauvre fille est bien à plaindre en pareil cas, s'il est possible : il est peu de pères qui voulussent perdre leurs enfants. Je conçois pourtant… Mais écartons ces idées, nous n'en aurons jamais besoin, et ce sont de ces choses qui laissent dans l'imagination, des traces qui ne produisent rien de bien et d'utile.

Après avoir bien réfléchi sur le parti qui m'était proposé, j'ai eu qu'il me convenait et j'ai donné mon consentement d'assez bonne grâce, pour que le Marquis n'ait point à craindre que j'eusse quelque chose à sacrifier, comme vous le dites dans une de vos lettres ; je l'ai ratifié avec encore plus de joie, lorsqu'il a été question de dresser les articles. Monsieur de Montalve, fils unique pouvait se passer de la fortune d'une femme ; son père dont j'ai pris alors la plus haute idée, lui ordonne dans une lettre qui a accompagné son consentement, de

se contenter du quart de mon bien, et d'abandonner le reste à mes parents. Ils n'ont point d'autres enfants que vous, dit-il, et il ne serait pas juste qu'ils restassent dans la médiocrité, pendant que vous seriez dans l'abondance. La joie avec laquelle le Marquis a souscrit à cet article, m'a causé un tel transport, que je l'eusse volontiers embrassé. Du moins lui ai-je laissé la liberté de lire dans mes yeux combien mon amitié pour lui était augmentée. Je dis mon amitié, Hariote, assurément je n'ai que cela. Plus je m'examine, et plus j'en suis persuadée. Je ne l'ai point dissimulé au Marquis, il voudrait quelque chose de plus vif, je n'en suis pas la maîtresse ; apparemment je n'ai de vocation que pour l'amitié. Voici les articles dont nous sommes convenus, et qui ne seront signés que le lendemain de mon mariage ; car je n'acquiers le droit de disposer de mon bien, qu'en me mariant. Ma dot se montera à cinquante mille livres sterling, qui sont sur la banque de Gênes ; le reste des actions sur la Compagnie des Indes, sur les fonds publics et sur la banque, sera employé à payer les legs dont ma tante m'a chargée, c'est-à-dire, ceux qui consistent en pensions viageres, et le reste à acheter une terre qui reviendra à mes héritiers légitimes, et dont mes parents auront la jouissance. Comme les désirs de ma mère se trouvent d'accord avec les miens, nous engagerons mon père à acheter cette terre en Italie, afin que nous puissions jouir du plaisir de nous voir. Bien entendu que, tous les deux ans, nous viendrons passer quelques mois en Angleterre, pour voir mon Hariote et son époux ; à condition que nous les verrons à notre tour en Italie. Je n'aurai pas le temps d'avoir votre réponse avant la célébration, mais vous aurez celui de recevoir cette lettre et de prier pour moi. Je sens combien il faut de vertus pour remplir l'idée que je me fais des devoirs d'une femme, et cela m'effraie. Vous voyez, Hariote, que votre encens ne m'a point enivrée : je ne vous ai rien dit jusqu'à présent, des excessives flatteries dont vous avez jusqu'ici rempli vos lettres, je vous connaissais trop pour espérer de vous faire changer de ton. Ces louanges ne seraient plus de saison si mon époux exigeait que je lui montrasse les lettres que j'écris et celles que je recevrai, (et cela ne devrait point paraître extraordinaire dans un Italien ;) si, dis-je, il voulait voir vos lettres, il pourrait me soupçonner de prendre plaisir à un langage qui ressemble à l'adulation, et qui n'est que l'effet de l'amitié un peu trop aveugle, que vous avez pour moi :

cela pourrait diminuer l'estime que je souhaite qu'il ait toujours pour moi, et qui me flattera beaucoup plus que les sentiments tendres, qui disparaissent ordinairement après l'hymen.

Autre lettre de Clarice à Lady Hariote

Quel coup affreux vais-je porter à votre cœur, ma chère et tendre amie ! Quel coup pour Milord, qui semblait les avoir prévus ! N'ai-je point à me reprocher mon obstination à conserver la fatale confiance qui m'a perdue ; lorsqu'un homme tel que lui m'en disait assez pour m'avertir qu'elle me conduisait au précipice ? Mais qu'il était affreux de soupçonner un père de tant de noirceurs. Ah ! chère Hariote, lorsque je vous écrivais avec tant de sécurité, que nous ne serions jamais dans le cas imaginé par l'auteur du roman de Clarice, que j'étais bien éloignée de penser que je touchais au moment d'éprouver des malheurs mille fois plus terribles, au moment d'être forcée de quitter en fugitive ma propre maison, pour aller chercher auprès de vous un asile contre celui qui devait être mon défenseur. Héla ! cette ressource sur laquelle je comptais m'a été ravie, et votre pauvre Clarice est bien dans le cas de l'imaginaire. C'est de la chambre obscure d'un inconnu, à la probité duquel il faut qu'elle s'abandonne, qu'elle implore votre pitié et celle de Milord ; mais c'est trop vous tenir en suspens. Je dois reprendre ma malheureuse histoire à l'endroit de ma dernière lettre.

Le glaive était suspendu sur ma tête, et j'étais tranquille. J'attendais sans inquiétude sur mon sort le moment qui devait m'unir pour jamais à un homme que je croyais digne de toute mon estime. Qui n'y aurait pas été trompé ! Le monstre jouait la vertu, la religion, avec une intrépidité capable d'en imposer à une personne qu'une longue expérience aurait rendu plus défiante. Et puis le témoignage que Milord avait donné en faveur de la famille des Montalves, n'était-il pas suffisant pour éloigner de moi tout soupçon ? Vous savez que depuis l'Acte du Parlement, il n'est pas permis de se marier sans licence, et autre part qu'à la paroisse, ce qui embarrasse extrêmement les Catholiques. Quelques-uns après s'être fait marier par un prêtre, se présentent ensuite à la paroisse. D'autres ont passé en France, ou dans d'autres pays catholiques, pour s'y marier, et éviter par là de paraître devant le Ministre. On me fit entendre que cette cérémonie n'était pas nécessaire, à mon égard, puisque je devais quitter le Royaume, et qu'il suffisait de me faire marier par l'aumônier de l'ambassadeur, ou plutôt de l'envoyé de quelque Prince italien.

Montalve connaissait celui du Grand Duc de Toscane et il se chargea de lui écrire, et il vint au jour nommé. Cet homme fit d'abord beaucoup de difficultés : en bénissant notre mariage, il s'exposait à être transporté pour quatorze ans, et il était naturel qu'il prît les plus grandes précautions pour éviter ce malheur. Mon père le rassura en lui découvrant une circonstance dont j'ai oublié de vous faire part, c'est que la recherche du jeune Marquis n'avait point éclaté au dehors de la maison ; que les domestiques ne savaient pas que la célébration fût si proche, et qu'il était facile de les écarter : effectivement on en envoya deux à Londres, et deux à Windsord, sous prétexte de porter des lettres pressées, et d'aller aux provisions. Mes femmes se couchaient de bonne heure ; car vous vous souvenez que je n'ai jamais eu la dureté de les assujettir à m'attendre, quand je passe l'heure ordinaire, et que je me déshabille moi-même, en pareil cas. Nous ne devions garder que l'aumônier de la maison, celui de Montalve qui avec mon père et ma mère faisaient quatre témoins. Un de ceux-là nous manqua, mon aumônier se trouva fort incommodé après le dîner, et fut obligé de se mettre au lit ; mais il m'assura que les trois témoins qui restaient, étaient suffisants. Ma mère croyait toucher au plus beau jour de sa vie, elle me para de ses propres mains, et malgré mon peu de goût pour la magnificence, il fallut obéir. Le détail de mon ajustement est nécessaire, puisqu'il produisît un incident qui m'a sauvée, comme je le dirai bientôt. J'avais une robe à fond d'argent mat, brochée en argent poli, d'où sortaient des faisceaux de roses très éclatantes ; mes cheveux noirs furent entrelacés de perles ; vous savez que ma tante en avait beaucoup, et des plus belles. Comme mes diamants n'étaient point remontés, on me para d'une garniture d'améthystes, et ma tendre mère fit un bouquet des plus gros diamants, pour attacher derrière ma tête ; en sorte que j'avais au moins pour plus de vingt mille livres sterling sur moi. Pauvre victime, je me persuade que Montalve dévorait des yeux ces richesses dont il se croyait déjà possesseur. Vous savez, ma chère, que j'ai toujours eu un grand faible pour Fani ma femme de chambre, et elle le mérite par son attachement. Je ne pus lui faire un secret de mon mariage, je ne risquais rien en le lui confiant, puisqu'elle devait me suivre en Italie. Cette pauvre fille me dit qu'elle mourait d'envie de me voir dans mon ajustement de noces, et je lui promis d'entrer dans sa chambre un

moment avant de nous mettre à table. On attendit pour souper que tous les domestiques de la maison fussent retirés ; vous savez qu'il en restait peu, ceux du Marquis avaient fait préparer le souper au village, et on servit à onze heures du soir. Pendant qu'on était occupé à tout arranger, je feignis d'avoir oublié quelque chose dans ma chambre, et j'y montai pour tenir la parole, que j'avais donnée à Fani. Je fus très surprise de la trouver levée, avec un air fort embarrassé. Un inconnu, dit-elle, m'a remis une lettre, et m'a dit qu'il importait extrêmement que vous la lisiez avant d'être mariée. Surprise de voir cet inconnu, si bien au fait d'une chose qui était un mystère pour nous tous, j'allais lui faire quelques questions, lorsqu'il m'a quittée, en me recommandant le secret et la diligence. Je n'ai pu trouver le moment de vous aborder depuis ce temps, et si vous n'étiez pas montée, j'allais jeter de grands cris, en me plaignant d'une colique affreuse, pour vous attirer ici.

Je pris la lettre en tremblant, et ne voulant pas, quoi qu'elle contînt, qu'on pût soupçonner cette fille de me l'avoir donnée, je quittai ma chambre, et descendis à la bibliothèque. Jugez de ce que je devins, après la lecture de cette lettre que je vous envoie.

Lettre de Mississ Cosby à Miss Clarice

C’est à genoux, Mademoiselle, que je vous trace l'horrible aveu de mes crimes, fasse le Ciel que la première bonne action que je fais dans ma vie, en vous découvrant l'affreuse trahison dont vous allez devenir la victime ; fasse le Ciel, dis-je, que cette bonne action soit suivie d'un repentir sincère. Vous m'avez fait sentir hier au soir le premier remords que j'aie senti dans ma vie ; jusqu'à ce jour j'ai avalé l'iniquité comme l'eau, et je m'applaudissais d'un projet qui ne pouvait que vous rendre misérable, lorsqu'il m'est venu tout-à-coup dans l'esprit : Quel mal t'a fait l'innocente Clarice ? N'est-ce pas elle qui ne put se résoudre à te laisser dans la médiocrité pour laquelle tu es née, qui a ajouté de son propre mouvement cent livres sterling à la pension qu'on lui demandait pour toi, et qui s'est fait la mère de tes enfants ? Je n'endurcis point mon cœur contre cette pensée et craignant que ma malignité ne l'emportât sur la miséricorde de Dieu, je me hâtai d'appeler du secours contre moi-même. Je suis née catholique, quoique depuis l'âge de quatorze ans je n'aie fait aucun exercice de religion. Je savais qu'il y avait à quelques portes de la mienne, un ecclésiastique fort zélé ; je le fis prier de passer chez moi, et je lui découvris la trame diabolique qu'on avait ourdie pour vous perdre. Il me chargea de vous en écrire le détail, et ne voulut s'en fier qu'à lui pour le rendre à la femme que vous honorez de votre amitié et dont je lui dis le nom.

Vous êtes sur le point d'épouser mon fils, et peut-être votre frère. Ce malheureux fruit de mon crime me fut enlevé par le Marquis de Montalve, qui partageait avec votre père le doute de la paternité. Élevé dans la piété par les soins du Marquis, qui depuis son mariage a renoncé aux erreurs de sa jeunesse, mon malheureux enfant parut devoir réparer par ses vertus le crime de sa naissance ; il entra dans un Ordre religieux fort austère, dans lequel il a reçu les ordres sacrés, et pendant plusieurs années il a paru content de son état. Mais je vois, à n'en pouvoir douter, qu'il est fils de Sir Derby ; la perversité de son caractère découvre la source de son sang, il s'est refroidi peu à peu, dans les devoirs de sa profession qu'il a enfin abandonnée, et s'étant échappé de son monastère, il me vint trouver à Londres, où votre père

m'avait fait venir secrètement. Il espérait vous engager à y faire quelque séjour, votre répugnance pour cette ville augmenta la haine qu'il vous portait car il ne peut penser, sans horreur, que vous êtes en possession de la fortune qu'il croyait lui appartenir, et qu'il destinait à nos enfants. Mon fils lui parut assez dépravé pour entrer dans ses desseins de vengeance ; il savait que le Marquis de Montalve avec lequel il est brouillé depuis deux ans, avait envoyé son fils en Angleterre pour y passer six mois, et y apprendre la langue ; il crut la circonstance favorable. Les sommes que vous lui avez si généreusement données, ont servi à mettre le fourbe en équipage. Pour se ménager des protections, il a abjuré la catholicité avec mon malheureux fils, entre les mains de l'Évêque de Londres qui, le croyant de bonne foi, a conçu beaucoup d'amitié pour lui. Il lui a promis de rappeler à l'Église Anglicane son épouse et sa fille, et l'on attend l'effet de ses promesses. Il ne se flatte pourtant pas de pouvoir y réussir, et voici le reste de son affreux projet. Mille livres sterling ont gagné le Notaire dépositaire du testament de Madame votre tante ; il est changé, et les signatures contrefaites, et comme le pauvre Doyen de Colborn en avait une copie qui eût pu embarrasser, le misérable que vous avez actuellement dan votre maison trouva le moyen d'abréger sa vie, et d'enlever cette pièce essentielle. Pour profiter de tous ses crimes, il fallait en commettre de nouveaux ; vous faire épouser quelque misérable, qui trop content de la plus légère portion de votre bien, lui abandonnerait le reste. Le nouveau testament vous donnait droit d'en disposer en vous mariant, et comme on connaissait votre bon cœur, on ne doutait point que vous ne vous prêtassiez avec plaisir à tout ce qui pouvait assurer le bonheur de votre famille. Mon fils devait ensuite vous conduire en Allemagne, et tâcher, à force de soins et d'amour, de vous faire oublier la tromperie qu'on vous avait faite sur le bien ; car vous deviez ignorer à jamais sa double apostasie Celui qui doit vous marier est un moine apostat, compagnon de mon fils ; car on veut que voire mariage soit aussi authentique qu'il sera possible, suivant les loix du royaume, pour donner du poids à l'acte qui le suivra, ainsi on a obtenu toutes les dispenses nécessaires pour cela.

Il ne me reste plus, Mademoiselle, qu'à vous demander mille pardons d'être entrée dans ce noir complot, il vous est aisé de m'en

punir en laissant pénétrer le secret que je vous confie ; votre pere regarderait un crime de plus comme une bagatelle, et ma mort lui semblerait un dédommagement au chagrin de voir échouer son projet. D'ailleurs vous ne gagneriez rien à montrer ma lettre, le bon ecclésiastique qui veut bien la porter l'a copiée de sa main, je pourrais la nier, et puis cette affaire si elle était prouvée pourrait conduire votre père sur un échafaud ; il mériterait d'y perdre la vie, mais ce n'est pas à sa fille à l'y placer. Je pense qu'après avoir lu ces horreurs, il ne sera pas besoin de feindre que vous vous trouvez mal, gagnez une journée et profitez en pour vous mettre en lieu de sûreté, c'est le seul conseil que puisse vous donner la coupable et repentante Cosby.

Ne devais-je pas mourir en lisant cette lettre fatale ? Le désir d'échapper à mon malheur soutint seul mes esprits, et je résolus de suivre le conseil de cette femme qui devenait par la miséricorde de Dieu l'instrument de mon salut. Quoi, j'avais touché au moment d'être unie à un sacrilège ! mon sang se glaçait dans mes veines en y pensant, et lorsque je rentrai dans la salle, ma mère fit un cri en voyant ma démarche chancelante, et mon visage couvert des ombres de la mort, elle accourut à moi, me prit dans ses bras, au moment où mes forces m'abandonnaient. Je ne perdis pourtant point connaissance, et ce fut mon malheur. Montalve s'étant approché pour me soutenir, je jetai moi-même un cri en disant : retire-toi, montre que l'enfer a vomi pour ma perte. C'est à cette imprudence que je dois attribuer tous les maux que j'éprouve ; j'aurais eu le temps de consulter ma mère si j'avais su dissimuler, et mon… Oh ! je n'ai plus le courage de prononcer ce nom qui avait pour moi tant de douceur. Sir Derby, dis-je, aurait attribué mon état à une cause physique, et n'ayant aucune raison de me supposer au fait de son noir complot, aurait consenti à un délai qu'il eût cru sans danger. Mon horreur pour Montalve lui fit voir que j'étais instruite, et désespérant de me tromper, il résolut de me contraindre. Je suis trahi s'écria-t-il avec transport, mais je ne me serai point inutilement abaissé jusqu'à feindre pour ménager une malheureuse dont les artifices m'ont dépouillé. Approchez-vous, dit-il au ministre, unifiez à l'instant ces deux personnes, et vous, me dit-il, en me regardant avec des yeux où la noire fureur était peinte, hâtez-vous de

saisir ce seul moyen de vous rendre un père, j'oublie tout si vous devenez à l'instant la femme de Montalve.

Ce terrible discours qui devait m'anéantir, me rendit toute ma force. N'espérez pas, lui répondis-je avec vivacité, m'arracher un consentement qui outragerait la nature, prenez tout ce que je possède, j'y consens de bon cœur, mais la mort la plus cruelle ne pourrait me faire consentir au crime que vous me proposez. Et toi, dis-je au ministre qui avait fait quelques pas pour venir à moi, souviens-toi qu'il est un Dieu vengeur, crains que sa foudre ne lui échappe des mains pour te réduire en poudre, si tu osais entreprendre de former les coupables liens auxquels je me refuse. À ces mots, mon père furieux se jette sur moi, me meurtrit le visage, et m'eût sans doute ôté la vie, si ma pauvre mère ne se fut exposée pour me sauver. Ah ! j'avais peu senti les coups qu'il m'avait portés, ceux dont il accabla ma mère déchirèrent mon cœur ; je me précipitai sur lui en lui criant qu'il prit sa vraie victime, et qu'il épargnât son épouse qui n'était point coupable de ma rébellion à ses volontés. Montalve, malgré sa dureté, fut touché du danger dans lequel il me vit, et m'arracha de ses mains. Il fut longtemps avant de pouvoir obtenir de mon père la grâce d'être écouté. Enfin l'ayant traîné au fond de la salle, il lui parla longtemps en particulier, avec une action fort animée. Pendant cet intervalle, je m'étais jetée aux pieds de ma mère, et je baignais ses habits de mes larmes, sans avoir la force de lui parler. Le ministre interdit était resté debout, Montalve l'appella, apparemment pour fortifier le conseil qu'il donnait à mon père, d'éviter un éclat qui pouvait le perdre, et d'essayer à me réduire par des moyens plus doux. Rendez grâce à l'amour qui plaide en votre faveur, me dit Sir Derby. Je vous donne vingt-quatre heures pour vous déterminer à faire de bonne grâce ce que j'exige de vous, mais n'espérez pas un plus long délai. Vous serez la femme de Montalve de gré ou de force, suivez-moi toutes deux. En même temps il nous conduisit dans un réduit obscur qui était à l'extrémité de la maison, où il n'y avait qu'une fenêtre au plancher, qui donnait à peine de la lumière en plein jour. Je ne fis aucune résistance, l'idée consolante de me trouver avec ma mère en liberté de me plaindre, m'occupait entièrement. Mais que devins-je lorsque je connus l'intention de mon persécuteur ? On bâillonna ma mère pour

étouffer ses cris, et on l'arracha avec violence de mon cachot, pendant que des mains que je respectais à peine, dans l'état où j'étais réduite, me retenaient immobile à ma place. Mes cris qui dans la salle auraient attiré mes femmes, m'étaient inutiles dans ce lieu où ils auraient été étouffés, j'en poussais néanmoins, j'appelais le Ciel à mon secours, je le priais de protéger ma mère : je tâchais de me dégager pour voler à son secours, vains efforts, elle était disparue, et Sir Derby cessant alors de me retenir, me jeta sur le plancher avec tant de violence que j'en fus toute brisée, et sortit en fermant la porte avec toutes les précautions imaginables. Mon premier mouvement fut d'y courir pour mettre deux verroux qui la fermaient en dedans, résolue de me laisser mourir de faim plutôt que d'ouvrir. Plus tranquille alors, je me jetai à genoux et je demandai le secours de Dieu avec une ardeur qui pénétra jusqu'au Ciel, puisqu'il m'inspira le désir et le moyen de briser mes chaînes. J'avais tout à craindre pour les jours de ma mère, Sir Derby dans sa colère avait laissé transpirer l'horrible dessein de faire dépendre sa vie de mon mariage. Ah ! si je n'avais eu à trembler que pour la mienne, j'aurais bravé la mort et les tourments ; mais un intérêt plus cher m'animait. Pendant que je priais encore, j'entendis mettre la clef dans la serrure. Comme elle tournait inutilement, et qu'on s'aperçut de l'obstacle qui empêchait la porte de s'ouvrir, l'odieux Montalve fit entendre sa voix, et me conjura pour ma propre sûreté de daigner lui accorder un quart d'heure d'entretien. Si je n'avais cru que mon indignation je ne lui aurais répondu que par les justes reproches que méritaient ses crimes ; mais j'avais conçu un faible espoir d'échapper ; il eut la force de me contraindre. J'ai vingt-quatre heures pour prendre ma dernière résolution, lui dis-je, n'espérez pas me joindre avant ce temps. Souvenez-vous surtout, que le parti que je prendrai dépendra du traitement qu'on aura fait à ma mère ? Ah ! charmante Clarice, me répondit ce monstre, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur : quelque pénétré qu'il soit d'amour pour vous, vous y verriez encore plus de remords que de tendresse. Un criminel tel que moi, n'ose prendre le Ciel à témoin de ses serments, je consens pourtant à recevoir en ce moment la punition qu'il doit à mes crimes, si je ne suis sincère dans mon repentir, et si je ne me dévoue à réparer les maux que je vous fais souffrir. Au nom de vous même, feignez de vous rendre aux desseins de votre père, vous n'en serez pas moins la

maîtresse de votre sort : mes jours vous répondront de ceux de votre respectable mère. Nous verrons demain, lui répondis-je, jusqu'à quel point on peut compter sur votre repentir ; jusqu'à ce temps je ne vous demande que de me laisser tranquille.

Qu'il est aisé d'en imposer à un cœur droit ! Il fut des moments où je crus apercevoir le ton de la vérité dans les promesses de Montalve. Y a-t-il un seul homme assez téméraire pour invoquer la vengeance du Ciel, pour ainsi dire, dans le temps où il la provoque par des trahisons ? Si les promesses de ce malheureux étaient sincères… Mais a-t-il respecté celles qu'il a faites à Dieu en s'engageant au service des Autels ? Ce repentir pourrait-il subsister avec l'amour criminel dont il convient qu'il brûle encore ? Ah ! je me rendrais complice de son crime, si j'osais me fier à ses serments. Fuyons, au risque de terminer ma misérable vie : Dieu qui ne punit que la volonté, connaît que je n'ai pas dessein d'en abréger le cours.

Il y avait dans le lieu où j'étais enfermée, une cheminée fort étroite, je ne désespérai pourtant pas de pouvoir m'y glisser, et arriver jusqu'au toit. Si vous me demandez ce que je prétendais faire lorsque j'y serais parvenue, je ne pourrais vous le dire ; car si j'avais le dessein fixe de m'évader, je n'avais pas discuté si la hauteur des toits ne serait point un obstacle à mon entreprise. Je me recommandai à Dieu avant de m'engager dans ce passage étroit, et véritablement je crus plusieurs fois toucher au moment d'y rester engagée. Je gagnai enfin le faîte, à l'aide de mes pieds, de mes mains et de ma poitrine, sur lesquels je m'appuyais alternativement. Arrivée au haut, je fus contrainte d'y rester quelques moments pour respirer : ensuite à la pâle lueur des étoiles, je jetai les yeux de tous les côtés, pour voir si je ne découvrirais pas un endroit d'où la descente fut facile. Je connaissais bien un petit bâtiment qui était à l'extrémité de ma maison, et qui était bien moins élevé qu'elle, si j'étais assez heureuse pour y arriver, je pouvais me glisser sans danger, entre les deux toits, et parvenue au second, j'espérais le franchir du côté du jardin, où il n'avait guère plus de quinze pieds de haut ; mais il y avait un long espace pour y arriver, eh ! le moyen de ne pas tomber dans ce chemin ! Je n'avais pourtant pas d'autre parti à prendre, je risquai donc le tout pour le tout. À

cheval, pour ainsi dire, sur le sommet du toit, une jambe d'un côté et la seconde de l'autre, je pliai le corps, et m'attachant fortement avec les mains, je m'élançai, en quelque façon, ou plutôt je rampai sur l'estomac jusqu'à l'extrémité du toit. J'entendis sonner minuit lorsque j'y arrivai, et il en était temps, le Ciel se couvrait, les étoiles pâlissaient, tout annonçait un orage, et j'eus à peine gagné le jardin, que le peu de lumière que j'avais eu jusqu'alors me manqua. Il me restait un mur à franchir, il était moins haut que le toit que je venais de sauter si heureusement, et cependant je n'eus pas le même succès. Mon pied se trouva engagé sous moi dans ma chute, et j'y ressentis une telle douleur, que je fus plus d'une heure sans pouvoir bouger de ma place. La crainte de retomber entre les mains de mes persécuteurs me rendit un peu de force ; je m'avançai du côté de Windsord, autant que j'en pouvais juger, et quoiqu'une horrible pluie m'eût percée jusqu'aux os, je m'avançais avec ardeur vers le lieu où j'espérais trouver un asile. Je savais qu'il y avait au château quelques Dames du premier rang, j'étais résolue de me jeter aux pieds de la première chez laquelle la Providence m'adresserait, pour la conjurer de me cacher quelques jours jusqu'à ce que j'eusse appris des nouvelles de ma mère, déterminée à laisser croire de ma fuite tout ce qu'on voudrait, plutôt que d'accuser celui que sa cruauté pour moi ne me dispensait pas de respecter. Le Ciel en avait disposé autrement ; à peine eus-je marché un quart d'heure, que la douleur de mon pied se ralentit, et profitant de ce changement, je doublai le pas, en sorte qu'en trois heures, je ne fis pas moins de sept milles, à travers les champs, pour ainsi dire. Je voyais bien que j'avais manqué ma route, toutefois il n'y avait pas moyen de retourner sur mes pas, et je ne cherchais plus qu'à m'éloigner de Oldwindsord, pour arriver à la pointe du jour dans quelque lieu où je pusse avoir une voiture pour gagner Londres. Il commençait à poindre lorsque j'entendis sonner quatre heures, et jetant les yeux sur le lieu d'où partait ce son, je découvris que j'étais entre deux villages, et que c'était l'horloge de celui qui était devant moi, qui avait sonné. Je doublai le pas pour y arriver, lorsque j'aperçus de loin quelque chose qui venait vers moi. Je vis bientôt que c'était une femme qui portait un panier à son bras. Quelques instants plutôt je me serais fiée à elle, mais la vue de ce clocher me donnait l'espoir de trouver une bonne auberge ; car l'Église avait l'air considérable, et

dénotait celle d'un gros bourg. J'avais de l'argent, une somme pouvait éblouir le maître de l'hôtellerie, et l'engager à me fournir une voiture. Pendant que je faisais ces réflexions, cette femme s'approchait, et levant les yeux et les mains d'admiration, venez-vous du sabbat, la belle fille, me dit-elle brutalement ? Ah, je gage que vous vous sauvez de quelque bonne maison, où des cavaliers de mauvaise volonté vous auront battue ; elle s'avançait pour me regarder sous le nez, je traversai le chemin pour l'éviter, et aussi-tôt que je l'eus perdue de vue, la crainte que la curiosité ne la fît retourner sur ses pas pour m'insulter encore, me fit franchir un petit fossé et une haie qui séparait une pièce de bled du grand chemin, je la traversai, et vis avec plaisir qu'elle conduisait à une double haie entre laquelle il y avait un chemin étroit qui paraissait conduire au lieu où j'avais dessein d'aller. Le discours de cette femme me fit réfléchir au désordre de mon habillement auquel je n'avais pas pensé jusqu'alors, et jugeant qu'il y aurait de l'imprudence à paraître dans l'état brillant où j'étais, je m'assis sous un petit arbre, et je détachai mes diamants et mes perles. Mon dessein était de retrousser ma robe dans une jupe blanche que je portais dessous, et de m'envelopper dans une capucine que j'avais dans ma poche, et que j'y avais mise le matin au sortir du jardin. Je croyais être à l'abri des regards curieux entre ces deux haies : quelle fut ma frayeur de voir à vingt pas de moi un homme qui portait une épée nue sous son bras ! Dans cet instant tout ce que j'avais à craindre de plus terrible s'offrit à mon esprit déjà troublé, et voyant que je ne pouvais espérer de me sauver je me jetai à genoux, et jetant ma bourse à dix pas de moi. Qui que vous soyez, lui dis-je, ayez pitié d'une misérable fille, et n'abusez pas du malheur qui me rend à votre discrétion. Voilà ma bourse, je vous la donne de bon cœur ; prenez aussi cette aigrette de diamants, ce que je dis en jetant à ses pieds la dernière que je détachais de ma tête. Je ne vous demande en retour, que de me laisser la liberté de continuer mon chemin, et de me dire si je puis espérer de trouver une voiture dans le village qui est devant nous.

Cet homme s'était arrêté à ma voix, et me considérant de la tête aux pieds, il semblait chercher à deviner par quel malheur une fille telle que moi se trouvait dans un endroit écarté, dans un équipage si peu convenable à une route. Après quelques moments de silence, il

me dit en mauvais anglais, reprenez votre argent et vos diamants, Mademoiselle, et dites-moi si je puis vous rendre quelque service ; si vous croyez ne pas devoir les accepter, dites un seul mot, et je m'éloigne. Je vous avouerai pourtant que je le ferai à regret ; vous pourriez tomber dans de mauvaises mains, et je pense que vous n'êtes pas faite pour aller mendier un asile dans une auberge ; car pour de voiture, vous pouvez vous assurer sur ma parole que vous n'en trouverez point dans tout le village.

La physionomie de cet homme était si belle, le son de sa voix si touchant, son air si respectueux, que je me trouvai tout-à-coup sans frayeur. Vous n'êtes pas Anglais, Monsieur, lui dis-je ; non, Mademoiselle, me répondit-il, je suis Français, et ceux de cette nation regardent comme un devoir, de se dévouer au secours des personnes de votre sexe, lorsqu'elles sont infortunées. C'était en Français qu'il me fit cette réponse, parce que je lui avais fait la question dans cette langue. Oserai-je vous demander de quelle religion vous êtes, ajoutai-je ? seriez-vous un Français réfugié ? Je ne sais pas dans quelle intention vous me faites cette demande, me répondit-il ; mais dussiez-vous diminuer de la confiance que vous semblez vouloir prendre en moi, je ne serai point assez lâche pour vous dissimuler que j'ai l'honneur et l'avantage d'être catholique romain. Grand Dieu, m'écriai-je, en levant les yeux au Ciel, m'auriez-vous envoyé un défenseur ! Après cette courte exclamation, je dis à ce jeune homme : la franchise avec laquelle vous avez déclaré votre foi, sans pouvoir présumer quelle était la mienne, excite ma confiance. Pourriez-vous me procurer un asile pour quelques heures, me fournir des habits convenables, et me faire trouver une voiture ? Rien de plus facile, me dit-il, si vous voulez accepter mon pauvre logement. Je demeure chez un maître très honnête homme, j'y suis seul, et comme nous mangeons à l'auberge, nous n'avons point de domestiques. Vous vous enfermerez dans ma chambre jusqu'au soir, et alors vous pourrez vous confier à un honnête voiturier de ma connaissance, qui vous remettra dans Londres, où vous jugerez à propos d'aller. Je n'avais point encore fait attention à l'habit de celui qui me parlait, qu'il était discordant avec sa figure ! La poudre dont il était rempli m'apprit que je parlais à un perruquier, et malgré les importantes pensées qui

devaient m'occuper, je ne pus m'empêcher d'avoir une distraction. Quelle doit être la politesse d'un Français qui a quelque naissance, puisque j'en trouve tant dans un homme de cette classe ! Vous n'obligerez point une ingrate, lui dis-je en me levant, je suis en état de faire votre fortune, je vous la promets ; aussi bien paraissez-vous né pour un état plus relevé que le vôtre. Ces paroles firent rougir prodigieusement le jeune homme. Je serais bien malheureux, me dit-il, si je pouvais être soupçonné de vues basses et intéressées, dans le petit service que je vous rends. Je suis pauvre, je l'avoue, mais ma pauvreté ne m'est point à charge, quoique j'aie à rougir de sa cause. Quant à ma profession, qui est à la vérité assez nouvelle pour moi ; elle me réhabilite dans ma propre estime, puisque c'est le désir d'accomplir un devoir qui m'y retient. Mon étonnement augmentait à chaque parole qui sortait de la bouche de cet homme, son respect me frappait, encore davantage ; mon pied qui était fort enflé me causait une douleur plus vive, depuis qu'il s'était refroidi, l'inconnu s'aperçut que j'avais peine à marcher, et au lieu de m'offrir son bras, il voulut arracher un bâton qui tenait à la haie, pour me soutenir, je devinai son intention, et sensible à cet acte de retenue, je crus ne rien risquer en lui demandant le secours de son bras. Nous parlâmes peu le reste du chemin, qui était d'un demi-mille, et toujours couvert de haies ; il aboutissait à une muraille où il y avait plusieurs portes ; il en ouvrit une, et me conduisit dans une petite chambre qui était au premier de la maison dont nous avons traversé le jardin. Elle est sur la rue, me dit-il en entrant ; s'il vous était resté quelques soupçons, ils doivent disparaître puisque vous êtes dans un lieu où vous pourriez appeler du secours. En me disant ces mots, il me fit remarquer une grande rue où il y avait plusieurs maisons d'assez belle apparence. Vous êtes ici en sûreté, me dit-il, voilà la clef de ma chambre, je n'y entrerai que de votre aveu, permettez-moi d'y venir frapper de temps en temps pour voir si vous n'avez besoin de rien, et si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, daignez m'en donner une preuve, en acceptant une tasse de chocolat que je vous apporterai dans quelques minutes. Non, Monsieur, lui dis-je, je ne conserve aucune défiance, j'accepte le rafraîchissement que vous m'offrez, et dont j'ai grand besoin, car je suis épuisée ; et lorsque vos occupations pourront vous permettre de me rejoindre, je ne puis rien faire de mieux que de

consulter avec vous, sur le parti que je dois prendre. Ma confiance vous paraîtra sans doute excessive, ma chère Hariote ; mais il est des figures auxquelles on ne peut la refuser, et jusqu'au moment où j'écris ceci je n'ai pas lieu de croire que j'ai mal placé la mienne.

Mon guide revint bientôt avec quelques biscuits, et une tasse de chocolat, et me dit qu'il était forcé de me quitter alors pour aller ouvrir la boutique. Comme la chambre était peu élevée, et que de simples planches la séparaient de la boutique, il ne s'y prononçait pas une parole que je n'entendisse, ainsi je restai immobile dans ma place, crainte de déceler mon asile par quelque mouvement. J'entendis une voix qui était sans doute celle du perruquier, qui disait à son garçon : vous êtes revenu bien matin, mon pauvre Chevalier. Je gagerais bien que vous n'avez pas mangé depuis hier au soir, et que vous aurez préféré de venir à jeun, plutôt que de boire un coup avec les domestiques de Milord. Pauvreté et gloire vont mal ensemble, mon pauvre ami, et vous devriez vous défaire de ces manies. Je mange bien avec ces gens là, moi qui suis votre maître, êtes-vous plus grand seigneur que moi pour les mépriser ? Je ne les méprise pas, répondit mon guide ; mais je craignais que vous n'eussiez besoin de moi, et d'ailleurs j'avais plus de sommeil que de faim. À d'autres, répondit le maître, je vous connais, je crois pourtant bien que vous avez besoin de quelques heures de repos, ainsi vous pouvez vous jeter sur votre lit, il n'y aura rien à faire de toute la journée. Comme le maître finissant ces paroles, j'entendis plusieurs chevaux qui allaient grand train, et qui s'arrêtèrent devant la boutique. Je ne sais pourquoi je fus saisie d'un frémissement involontaire ; combien augmenta-t-il lorsque je discernai la voix de Sir Derby, qui demandait au maître, s'il n'avait pas vu une jeune créature habillée de telle et telle façon, et là dessus il lui dépeignit mon ajustement, et finit en disant, il y aura cent guinées pour ceux qui la rendront à ses parents. Un coup de foudre m'eût rendu moins tremblante. Quelle tentation pour le jeune homme qui m'avait rencontrée ! Il m'avait dit qu'il était pauvre, résisterait-il à la facilité de gagner cette somme ? Je me reprochai cette pensée comme un acte d'ingratitude, et véritablement c'en était un. Le maître répondit qu'il ne faisait que d'ouvrir sa boutique, et que cette fille aurait pu passer cent fois sans qu'il l'eut vue. J'ai été plus chanceuse,

dit une femme qui balayait, je l'ai rencontrée à la petite pointe du jour, je voulais lui parler, elle a traversé le chemin, et a doublé le pas pour gagner Londres ; si j'avais pu prévoir ce qu'il y avait à gagner, je l'aurais bien empêchée d'aller si vite. Jugez de ma frayeur, ma chère, à la lettre, je n'osais respirer, crainte que mon souffle ne fût entendu. Heureusement les cavaliers n'eurent pas plutôt entendu que j'avais pris le chemin de Londres, qu'ils partirent de toute la vitesse de leurs chevaux. O Providence m'écriai-je intérieurement ! que serais-je devenue si la rencontre de cette femme ne m'avait pas fait quitter la grande route ? Mais par quel enchantement a-t-on pu découvrir sitôt ma fuite, et se mettre si juste sur mes pas ? L'arrivée de mon libérateur interrompit mes réflexions, il mit en entrant le doigt sur sa bouche pour me recommander le silence, et me montrant de la main une porte qui conduisait à une autre chambre, il m'invita par ce geste à y passer. Nous serions entendus ici, me dit-il en me présentant un siège. Ah ! Mademoiselle, que j'ai frémi pour vous tout-à-l'heure, mais peut-être êtes-vous déjà instruite dusujet de ma frayeur. Vous avez dû entendre ? Eh ! j'ai tout entendu, lui dis-je. Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour… Ne me parlez pas de reconnaissance, me dit-il en m'interrompant, et daignez m'apprendre ce qu'il faut faire pour vous garantir du péril qui vous menace. Qui sont vos persécuteurs ? Ne pouvez-vous pas implorer la justice contre eux ? Le Bailli de ce lieu est un fort honnête homme, voulez-vous que je lui demande pour vous un asile plus convenable que celui que je vous ai offert ?

Je fondais en larmes, et je fus longtemps avant d'être en état de répondre. A la fin je parvins à dire à mon protecteur, l'excès de mon infortune est telle, que je ne puis haïr mon plus cruel ennemi ; il est mon père, et je dois mourir mille fois, plutôt que de lui nuire. Je fuis pour éviter un mariage odieux, auquel on voulait me forcer, une mère que j'aime plus que moi-même, court risque d'être la victime de mon refus, le plus cher de mes désirs serait de lui être réunie. Combien y avait-il de cavaliers à ma poursuite ? cinq, me répondit le jeune homme. C'est tout ce que nous avions d'hommes à la maison, repris-je ? Ah ! Monsieur, quel droit n'auriez-vous pas à mon éternelle reconnaissance, si vous aviez le courage de vous transporter à Oldwindsord, vous demanderiez à l'auberge, la maison de Miss

Derby, et dans cette maison Fani sa femme de chambre. Si par elle vous pouvez tirer ma mère du péril où elle est exposée, et la mettre en lieu où je puisse la rejoindre cette nuit, ma vie suffirait à peine pour m'acquitter envers vous. Il est des actes qui portent eux-mêmes leur récompense aux yeux d'un honnête homme, me répondit le jeune homme, des discours nous feraient perdre un temps précieux, Oldwindsord n'est qu'à quatre milles d'ici, j'y vole, mais Mademoiselle, voici le moment de ma vie où ma pauvreté m'a été la plus pénible, il pourrait arriver telle circonstance où l'argent me serait nécessaire… Je vous entends, lui dis-je en lui présentant ma bourse : dix guinées me suffisent, dit-il, soyez tranquille ici, ma chambre est un lieu dont j'ai seul la clef, vous entendrez au bruit que je ferai avec mon fouet le moment ou vous devez vous rendre à la porte de la première chambre.

Il n'attendit pas ma réponse, et me saluant avec une grâce bien singulière dans un homme de sa sorte, il descendit, et dit assez haut pour que je puisse l'entendre : le sommeil fuit loin de mes yeux, puisque vous n'avez pas besoin de moi, je vais essayer de me débarrasser d'un mal de tête, en montant quelques heures à cheval.

Continuation de la lettre de Clarice à Lady Hariote.

Qui croirait au milieu des inquiétudes qui m'agitent, que le sommeil ait pu suspendre pour un petit moment le sentiment de mes maux ! que dis-je, il semble qu'il ait augmenté ma faculté de les sentir, en rétablissant mes forces épuisées. Quelles affreuses images ont assailli mon âme pendant mon sommeil ! J'ai cru voir mon libérateur devenu celui de ma mère ; il me la ramenait lorsqu'il a rencontré son cruel époux. Le vaillant jeune homme a essayé de la défendre contre ces cinq hommes qui voulaient la lui ravir, je l'ai vu tomber percé de coups, ma mère qui avait cherché à le garantir aux dépens de sa propre vie est tombée à côté de lui, leur sang se confondait, et mon libérateur lui disait : il est doux de le verser pour Clarice. Tout-à-coup la terre s'est ouverte, et a englouti mon malheureux père : Montalve est tombé à mes genoux, et joignant ma main à celle de mon libérateur expirant, il m'a dit : je répare les maux que je vous ai causés. Tout cela a disparu, je vous ai vue à côté de moi ; mais d'une manière si froide, si glacée,

que je n'osais vous exprimer le plaisir que j'avais de vous revoir. Milord tout-à-coup vous a pris par le bras et vous a dit : fuyons, fuyons, je me suis élancé vers vous pour vous retenir, cet effort m'a réveillée couverte d'une sueur froide, et prête à m'évanouir. Quelle est la faiblesse de votre chère amie ! j'ai beau me dire à moi - même que ce songe est une suite des maux que j'ai éprouvés depuis vingt-quatre heures, et de ceux que je crains encore ; il me laisse une impression de terreur, qu'il ne m'est pas possible de dissiper ? Quoi ! le Ciel n'accorderait pas la conversion de mon malheureux père à mes désirs ardents, il serait l'éternelle victime de la juste colère d'un Dieu vengeur ? Ah ! qu'il prenne ma vie en satisfaction de ses crimes, qu'il réunifie sur moi toutes les peines, en est-il une qui puisse approcher de cette affreuse pensée ? Quelque terrible que soit l'image de ma mère et de mon libérateurs expirants, je n'aurais point, ce semble, à trembler sur leur sort futur, ma mère a comblé la mesure de ses vertus, et ce généreux garçon pense trop noblement pour s'être jamais livré au crime. Il semble que l'innocence, la candeur et la paix siègent sur son visage. Oh Ciel ! daigne être sa récompense, répands sur lui tes plus douces faveur et donne-moi le moyen de ne pas mourir ingrat ? Ah ! s'il me rendait à me rendre mère !... Pourquoi l'auteur de mes jours déshonore-t-il son rang par d'odieux procédés, pendant qu'un homme, né sans doute dans une classe obscure, montre des sentiments dignes d'un Prince.

Une curiosité que je me reproche en vain, m'a fait interrompre ma lettre : des papiers épars sur une table, peuvent me donner quelques lumières sur celui dans la dépendance duquel je suis forcée de rester ? Ah ! si ces belles apparences cachaient un cœur corrompu et perfide ! Montalve n'avait-il pas comme lui ces dehors séduisants. Qui sait si cette curiosité que je me reproche, et que je combats, n'est point une inspiration du Ciel pour me donner le moyen de fuir un danger égal celui auquel je suis échappée ? Je succombe à la tentation : si c'en est une, mon intention justifie une action que je regarderais comme criminelle dans tout autre cas.

Si je vous taisais ce que ma curiosité vient de me faire découvrir, vous pourriez croire que ces découvertes sont désavantageuses à mon

protecteur. D'abord il se nomme Chevalier, ce nom est sur l'adresse d'une lettre qui ne peut être que pour lui, car sa profession y est désignée. Le cachet de cette enveloppe n'a pas laissé de me surprendre. Ce sont des armes qui désignent une grande noblesse, et l'écriture est un caractère de femme, j'ai cherché avec beaucoup de vivacité, la lettre qui était contenue sous cette enveloppe, un perruquier n'est point fait, ce me semble, pour avoir de telles correspondances. Je n'ai rien trouvé, et dans le fond j'en suis bien aise. Clarice n'a rien à craindre d'un homme de néant, la bassesse de sa naissance l'empêchera d'élever ses yeux jusqu'à elle, elle la rassurera elle-même contre un mérite qui sans cette circonstance pourrait faire de fortes impressions sur elle. Quel aveu m'échappe ! ma chère Hariote, laissez-moi le temps de sonder mon propre cœur.

Grâce au Ciel, je ne me sens pas capable d'oublier le sang dont je suis sortie ; le sentiment de ma gratitude est si vif que j'en ai été effrayée ; eh ! pourrait-il l'être moins ? Ah ! je déchirerais mon cœur, s'il était moins sensible. À quels dangers ce pauvre jeune homme s'expose-t-il peut-être actuellement pour moi ? Ah ! si ce songe affreux devenait une réalité ! Il faut que je détourne les yeux de cette terrible pensée, je ne pourrais la soutenir.

Il y a beaucoup de vers parmi ces papiers, et la poésie n'en est pas médiocre. S'il n'est pas poète, du moins il aime la poésie, voilà encore un goût singulier pour un homme de sa sorte ; le choix des pièces marque son discernement. Juste Ciel ! j'entends le signal qu'il m'a donné, déjà de retour ! Mes forces sont prêtes à m'abandonner.

Que j'ai de choses à vous apprendre, ma chère Hariote ; qui me débrouillera le cahos dans lequel je me perds. Fatal voyage ! ce fut dans sa colère contre moi que le Ciel vous mit dans la nécessité de le faire. Je n'en murmure point ! ô mon Dieu, ne suis-je pas votre créature, obligée de me soumettre à vos divin décrets, quelque rigoureux qu'ils me paraissent ! ne m'avez-vous pas montré que vous êtes mon père dans la protection que vous m’avez accordée pour échapper au plus grand de tous les maux. Vous achèverez votre ouvrage, vous couvrirez de vos ailes la plus vertueuse de toutes les femmes, vous me remettrez dans ses bras et dans ceux de la plus

tendre des amies, ou si vous me refusez ces biens dont je ne suis pas digne, vous me donnerez le courage nécessaire pour vous en faire le sacrifice. Voici ce que Chevalier vient de m'apprendre.

”Arrivé à l'auberge d'Oldswindsord, il fut longtemps sans pouvoir attirer l'attention du maître, auquel il demandait un morceau à manger, et du domestique auquel il criait de mettre son cheval à l'écurie : tout y paraissait dans le trouble, on allait, on venait, on faisait des exclamations. Enfin, l'hôtesse rentra en s'écriant : non, il aura beau dire, on ne croira point que Madame Derby, non plus que sa fille aient fait quelque chose contre le devoir ; la pauvre Fani se tue de le dire, et ce brutal de valet la menace, comme si c'était un crime aux yeux de Monsieur, de dire qu'il a la plus honnête femme, et la plus vertueuse fille du monde. Que n'amenais tu ici cette pauvre fille, lui dit le Maître de la maison, j'ai toujours eu mauvaise opinion de ce Jacques, je ne la crois pas trop en sûreté avec lui, cours l'appeler, dit-il à sa servante, dis-lui qu'elle vienne prendre une tasse de thé avec nous ; la pauvre fille, j'en suis sûr, n'aura pas eu le courage de déjeuner ; puis apercevant à la fin le Chevalier qui tenait encore la bride de son cheval, je vous demande excuse, Monsieur, de vous avoir fait attendre, vous nous voyez tout hors de nous, voulez vous prendre un déjeuner ? De tout mon cœur, répondit Chevalier, je prendrai volontiers le thé avec vous, en attendant quelque chose de plus solide, mettez-moi s'il vous plaît quelque chose à la broche, car je ne veux pas m'arrêter d'ici à Londres. Mais pourrait-on vous demander ce qui est arrivé de nouveau dans ce quartier ?

Vraiment, dit l'hôtesse, nous n'en savons encore que quelques mots par-ci par-là ; mais voilà Misstriss Fani, la femme de chambre d'une excellente Demoiselle qui a été enlevée, elle nous dira comme tout cela s'est passé.

Fani avait les yeux extrêmement rouges, et il était aisé de voir qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle montra beaucoup de prudence dans tout ce qu'elle dit. La jeune maîtresse s'était échappée pendant la nuit, la trace de ses pas dans le jardin, avait conduit jusqu'à la muraille, et les mêmes traces de l'autre côté, avaient indiqué de quel côté il fallait faire des recherches. Sir Derby, Montalve et trois domestiques

s'étaient mis à sa poursuite, quelques heures après Montalve et Jacques étaient revenus à la maison. Le premier s'était fait conduire à une chambre écartée, où était Madame Derby, et en avait fait sauter la serrure, Jacques qui voulait s'y opposer en avait été battu, après une demi-heure de conversation, sa maîtresse était montée dans une chaise de poste que Montalve escortait à cheval. Les cris de Jacques avaient ameuté tout le village, il criait qu'on trahissait Monsieur, qu'après lui avoir ravi sa fille on lui enlevait son épouse : mais Madame Derby ayant dit quelques paroles, tout avait été apaisé. Elle ajouta que l'infâme Jacques la menaçait de la mettre entre les mains de la justice, comme une voleuse, parce qu'elle avait aidé à sa jeune maîtresse à enfoncer des armoires pour emporter des diamants. Tous les gens de la maison, et plusieurs voisins se récrièrent beaucoup contre cette méchanceté, et conseillèrent à Fani d'aller porter ses plaintes à Windsord où elle pourrait jurer la paix contre ce domestique : tous s'offraient à l'y conduire. Non, dit Fani, je ne veux mêler personne dans mes embarras, pourvu qu'on me trouve un cheval, j'irai fort bien toute seule faire ma déposition. Chevalier prit alors la parole. J'ai quelques affaires à Windsord, lui dit-il, et j'y puis dîner aussi-bien qu'ici ; je vous offre la croupe de mon cheval, et comme j'ai l'honneur d'être fort connu du juge de paix, j'espère qu'il rendra à Mademoiselle toute la justice qu'elle mérite. Je ne demande qu'une récompense pour le service que je lui rendrai, ce sera de m'instruire demain de la suite de cette affaire, je m'intéresse au sort de ces Dames, et si je n'étais pas forcé d'être aujourd'hui à Londres pour une affaire pressante, je remettrais mon voyage.

Fani bénit l'honnête-homme qui s'intéressait à son sort, et avant de quitter la maison, vida ses poches, ôta sa robe, secoua ses jupes qu'elle fit tâter à plusieurs femmes, pour montrer qu'elle n'emportait rien. Le maître de l'auberge poussait la générosité jusqu'à ne vouloir rien prendre pour la dépense de Chevalier ; celui-ci n'y a point voulu consentir, il a jeté une guinée sur la table, et a laissé cinq schellings pour son déjeuner, et pour le dîner qu'il avait fait préparer, ce qui a donné une grande idée de lui, et l'a fait prendre pour un homme de conséquence : car il avait emprunté une redingote au village, qui cachait son habit.

À peine Chevalier a-t-il été à un demi-mille du village, qu'il s'est ouvert à ma femme de chambre. Cette pauvre fille a manqué mourir de joie, lorsqu'elle a entendu prononcer mon nom : elle voulait à toute force me joindre : Chevalier lui a fait entendre qu'elle me serait plus utile à Oldwindsord, parce que nous pourrions être instruits par elle des mesures qu'on prendrait pour découvrir mes traces. Ils sont convenus que la démarche qu'elle faisait était absolument nécessaire à sa sûreté : mais comme elle craignait que le retardement de Chevalier ne me causa trop d'inquiétude, elle l'a prié de me rejoindre, et a continué sa route à pied.

Quand le désir d'apprendre des nouvelles ne me retiendrait pas où je suis, une autre raison plus forte m'empêcherait de m'éloigner. Jacques a laissé échapper que je serais entre les mains de mon père avant qu'il fut vingt-quatre heures, parce qu'il m'avait consignée à toutes les barrières, et qu'ainsi je serais arrêtée de quelque côté que je me présentasse. À quelle extrémité suis-je réduite ! Forcée de fouler aux pieds la bienséance en passant la nuit avec un inconnu, je suis en cela plus à plaindre que la Clarice de Monsieur Ritcharson ; elle avait la compagnie de quelques femmes. Cependant en confrontant nos aventures, je me trouverais moins à plaindre qu'elle, si je pouvais être rassurée sur le sort de ma très chère mère. Je n'ai point à me reprocher de m'être jetée dans la situation où je me trouve, le cas d'une indispensable nécessité justifie ma fuite. Je ne me suis point mise volontairement sous la protection d'un homme, cet homme n'est point et ne peut devenir mon amant. S'il avait fallu choisir entre tous ceux que je connais, excepté Milord, je doute que j'eusse pu rencontrer quelqu'un avec lequel je fusse plus en sûreté. La lettre que vous recevrez par le prochain ordinaire vous apprendra combien je suis fondée à vous parler ainsi. Ce sera vous qui la recevrez cette secondé lettre, ma chère Hariote. La situation où je me trouve, excuse l'indiscrétion de la prière que je vais vous faire. Je ne puis être en aucun endroit aussi cachée qu'ici, Fani m'y viendra joindre aussitôt qu'elle cessera de m'être nécessaire à Oldwindsord. Je suis donc résolue d'y attendre la fin de mes infortunes. Je les croirai passées au moment où je pourrai me jeter entre les mains et sous la protection de Milord, et passer avec lui en France. Je sais qu'à mon âge on est

encore sous l'autorité d'un père, il peut me réclamer. Je sais aussi que l'acte par lequel il m'a cédée à ma tante peut annéantir sa réclamation, ou du moins l'affaiblir, et mitiger le pouvoir qu'il a reçu de la nature : mais je m'exposerais à tout plutôt que de diffamer l'auteur de ma naissance. S'il peut oublier que je suis sa fille, je n'oublierai jamais qu'il est mon père, et avec le secours du Ciel, je ne m'écarterai jamais de ce que je lui dois en cette qualité. Le plus sûr parti est donc de fuir ma patrie, et d'y abandonner tout ce que je possède. C'est ma fortune qui m'ôte mon père, elle m'est odieuse, qu'il en jouisse et qu'il me rende son cœur. J'espère que Milord aura la générosité de vouloir bien partir à lettre vue ; il m'en coûte infiniment de vous proposer une telle privation dans l'état où vous êtes : cependant il est le seul qui puisse ôter aux yeux du public, ce que ma fuite a d'odieux, surtout lorsqu'il m'est impossible d'alléguer les raisons que j'ai eues de prendre ce parti. Son nom fera bien présumer d'une action presque toujours condamnable.

C'est la seule raison de la bienséance qui me fait rester ici, jusqu'à l'arrivée de Milord. Chevalier m'assure qu'il trouverait des moyens de me conduire sûrement en France. Je ne balancerais pas à m'abandonner à sa conduite, si tout le monde avait de lui l'opinion que j'en ai conçue. Mais Sir Derby saisirait peut-être cette occasion de me décrier, et s'il faut souffrir avec résignation la perte de sa réputation, quand Dieu l'ordonne : je regarde comme un devoir sacré le juste soin qu'on en doit prendre, et j'ai toujours ces paroles présentes, malheur à celui par qui le scandale arrive, etc. Hélas ! je suis tombée dans ce malheur, le plus grand de tous à mon gré. Ma seule consolation est la résolution ou je suis de ne point l'aggraver. La poste me force de finir, je vous apprendrai le reste par la première lettre.

Lettre de Clarice à Milady Hariote

Comme je prévois, chère Hariote, que j'aurai beaucoup de choses à vous mander, je commence cette seconde lettre un jour avant celui où elle partira, et je vais reprendre le fil de mes tristes aventures à l'endroit où la poste me força de les interrompre.

Les occupations de Chevalier le forcèrent à me quitter aussitôt qu'il m'eût rendu compte de mon voyage. Il avait eu l'attention de se pourvoir d'un poulet froid, et du reste de ce qui était nécessaire pour sustenter une vie qui menace d'être bien traversée mais que Dieu m'ordonne de conserver : je m'élevai donc au dessus de mon abattement pour prendre quelque nourriture, et il me semble que ce petit secours rendit quelque vigueur à mon esprit. J'avais surtout deux choses qui me causaient une inquiétude mortelle. La première regardait mon incertitude sur le sort de ma vertueuse mère. Quelquefois je me rappelais les promesses que Montalve m'avait faites la veille, et je me disais que le premier effet de son repentir, avait été de soustraire Madame Derby aux fureurs de son époux. Elle l'avait volontairement suivi, et il fallait pour l'engager à ce coup d'éclat, qu'il lui eut découvert toute la trame qu'on avait ourdie contre nous. Montalve ne pouvait probablement la conduire que chez sa mère, la conversion de cette pauvre femme n'était point équivoque : elle avait coupé dans le vif pour m'écrire la lettre qui m'avait fait éviter mes malheurs, de pareils commencements mènent loin, et je la regardais comme une personne que Dieu avait choisie pour en faire un exemple de sa miséricorde. En supposant à son fils les plus mauvaises intentions dans l'enlèvement de ma mère, il devait compter sur la perversité de la sienne, et ne pouvait être instruit du prodigieux changement que la grâce avait opéré. Que je regrettais alors de n'avoir point attendu l'effet de ses promesses ! peut-être, me disais-je à moi-même, serais-je actuellement dans les bras de ma mère. Je n'ai pas conservé longtemps ce regret, il me semble que j'ai suivi les règles de la prudence, c'est elle que Dieu nous a donnée pour guider nos actions, et nous ne sommes pas responsables du succès. J'ai peut-être trop compté sur la mienne, et Dieu prend plaisir à la confondre, pour m'apprendre à ne compter désormais que sur son secours.

J'ai été forcée de quitter ma plume pour laisser le temps à cette dernière réflexion de se développer dans mon esprit. Effectivement j'ai trop compté sur le bonheur : il me semblait que celui que je me promettais était mon ouvrage : je suis sortie sans m'en apercevoir de cette dépendance de Dieu où il semblait qu'une longue habitude m'avait assujettie. Effet funeste de la prospérité ! je m'aperçois que depuis quelques mois je m'étais insensiblement attiédie ; cette étrange disgrâce est sans doute un moyen que Dieu emploie pour me réveiller du sommeil dans lequel je tombais sans m'en apercevoir, plaise à sa bonté, s'il me rend le calme, de ne pas permettre que j'en abuse encore.

Il y a une heure que je médite un projet qui pourrait peut-être terminer mes peines, et c'est le désir de mettre fin à celles de ma mère, qui me l'inspire. Qu'est-ce qui s'est opposé aux sentiments de la nature, dans le cœur de Sir Derby ? Le dépit qu'il a conçu de la préférence que ma tante m'a donné sur lui. Puis-je estimer une fortune qui me cause une si grande perte ? Non, il vaut mieux la lui abandonner, la pauvreté, l'indigence n'est qu'un mal imaginaire. Qu'il me rende ma mère, et qu'il prenne mes richesses ; ne sommes-nous pas convenues mille fois que richesse et bonheur ne peuvent habiter ensemble ?... On donne le signal pour ouvrir, j'y cours.

Le sommeil fuit de mes yeux, ma chère Hariote, l'étrange projet que j'étais prête à vous expliquer lorsqu'on m'a interrompue, se présente à mon esprit sous les formes les plus séduisantes. Cependant je ne me sens pas le courage de vous le déclarer à présent. Peut-être serai-je plus la maîtresse d'une mauvaise honte, avant de finir ma lettre ; il faut en attendant que je vous entretienne de ce qui s'est passé, depuis l'heure où mon libérateur s'est retiré, jusqu'à celui où je suis demeurée seule. Une de mes inquiétudes était la crainte de passer la nuit si proche d'un homme inconnu : quelque soit l'estime que ses procédés m'aient inspirée, je sais que la défiance est la gardienne de la vertu. Il ne m'a pas laissé l'embarras de lui expliquer ma peine à cet égard, et m'a dit en entrant qu'il venait de se ménager la commodité de me laisser libre, en priant un ami de lui laisser partager son lit ; mais, a-t-il ajouté, je suis en usage de me retirer tous les soirs dans ma

chambre, pendant que mon maître va passer une couple d'heures avec ses amis, je suis attentif à lui porter de la lumière lorsque je l'entends rentrer, il pourrait s'inquiéter si j'y manquais, et peut-être me croire malade. Il a tant de bonté pour moi qu'il ne voudrait pas se coucher sans voir si je n'aurais pas besoin de secours, ce qui pourrait trahir notre secret : je suis donc forcé, Madame, de vous demander permission de passer quelques heures dans la chambre voisine, en attendant qu'il sorte, aussitôt que je serai seul je descendrai dans la boutique et vous laisserai libre. Jusque là j'ai cru qu'il valait mieux vous importuner que de lui causer des soupçons. D'ailleurs j'ai besoin de prendre vos ordres : si vous étiez forcée par quelque accident imprévu de quitter cet asile, vous auriez besoin d'habits plus simples que celui que vous portez, vous manquez de linge et de mille choses nécessaires, si votre femme de chambre n'est pas en état de vous en procurer, ne serait-il pas convenable que je cherchasse à vous en pourvoir ?

Je louai les soins et l'attention de mon protecteur ; et comme j'avais une grande curiosité de le connaître plus particulièrement, je saisis cette occasion de la satisfaire. Vous aimez la solitude, à ce que vois, lui dis-je ; c'est un goût louable dans un homme de votre âge ; car vous ne paraissez pas avoir plus de vingt ans. Pourrais-je vous demander sans indiscrétion à quoi vous vous occupez tous les soirs ? J'aime la lecture, répondit Chevalier, et ce qui m'a été de plus pénible depuis près d'une année que je suis ici, c'est la disette des bons auteurs. Depuis quelques mois ma profession m'ayant ouvert l'entrée de quelques bonnes maisons, je me suis procuré des livres anglais, je commence à les entendre, et je regrette de n'avoir pas eu occasion de commencer cette lecture plutôt, il y a un si grand nombre de bons ouvrages dans votre langue, que mon seul devoir m'arrache à la lecture. Vous me rappelez, Madame, un oubli que je me reproche, j'aurais dû vous offrir ma chétive bibliothèque, cela vous eut rendu la journée plus courte ? Je ne lis point de romans, répondis-je. Avez-vous des livres d'un autre genre. Il est des romans qu'on peut lire avec plaisir, répondit-il, je vous avouerai pourtant qu'il est peu d'Anglais qui aient réussi dans ce genre. Je préfère les livres qui traitent de la morale et des sciences, et il faut avouer qu'on trouve ici une source

abondante de richesses, pour ceux qui sont plus curieux de former l'esprit que de s'amuser. Je lis actuellement le grand Newton, et les heures que je passe avec cet auteur, s'écoulent avec une rapidité étonnante. Il faut que je vous répète ce que je vous ai déjà dit une fois, ajoutai-je : vous n'êtes pas fait, ce semble, pour l'état dans lequel vous êtes, tant de sentiments, et une éducation qui transpirent à chaque instant, annoncent un homme qui ne peut être né dans l'obscurité et la bassesse. Je fuis jeune, me répondit Chevalier, cependant plus de la moitié de ma vie s'est passée dans une médiocrité qui approche de l'indigence. Je vivais du travail de mes mains, comme nos premiers pères, et le bonheur d'adoucir les peines d'une personne qui devait m'être chère, ne me laissait pas sentir ce que mon état avait de pénible. Jours heureux, s'écria-t-il en levant au Ciel des yeux humides et dont il s'échappa quelques larmes, je vous ai perdus sans retour, et le reste de ma déplorable vie se passera à gémir de votre perte ! Pardon, Madame, ajouta-t-il, je devais réprimer ce transport. Si je n'avais à me plaindre que d'un malheur, il me semble que je ne daignerais pas m'en affliger ; mais j'ai à pleurer des fautes, et l'infortune accompagnée du remords, est un mal contre lequel le courage se trouve impuissant. Il est peu de faute qu'un repentir aussi vif ne puisse effacer, lui dis-je, auriez-vous abandonné une épouse, une mère, ce mal serait-il irréparable ? je conçois par les preuves que vous m'avez données de votre désintéressement, que vos larmes ont une cause plus noble que la pauvreté où vous êtes réduit, et plut au Ciel que vous n'eussiez point d'autres malheurs à pleurer ! avec quel plaisir je réparerais les injustices de la fortune à votre égard : vous me feriez sentir le plaisir de l'abondance.

Chevalier ne répondit à mes offres que par une profonde inclination : car je l'avais forcé de s'asseoir, ensuite il me dit : “Je ne suis point engagé dans des liens indissolubles, ce ne sont point les devoirs du mariage que j'ai trahis, ce sont ceux de la Nature. J'ai déchiré le cœur de la plus respectable de toutes les mères, la généreuse bonté avec laquelle elle vient de me pardonner mon ingratitude, m'en fait mieux sentir toute l'indignité. J’espère un jour me revoir à ses pieds ; mais le retour de la tendresse qui faisait il y a un mois le seul objet de mes désirs ne m'empêche pas d'être jusqu'au tombeau, le plus

infortuné de tous les hommes, en un mot, Madame, mes maux sont de nature à ne finir qu'avec ma vie, je ne désirerais pas même d'en voir la fin : pardon encore une fois, Madame, c'est trop vous occuper d'un infortuné qui n'attend d'autre bonheur que celui de voir vos peines heureusement terminées, et qui dans celles qui lui restent à souffrir, n'aura point de plus doux plaisir que celui de penser qu'il aura contribué à la satisfaction du chef-d'œuvre de la nature."

Rien de plus mesuré que le discours de Chevalier, ses regards l'avaient été moins, ma chère, il lui en était échappé quelques-uns que l'indigne Montalve m'avait appris à discerner. Je ne sais s'il s'en est aperçu lui-même, j'ai lieu de le croire, par la promptitude avec laquelle il changea de discours. Nous parlâmes des bons auteurs français, il les avait tous lus, enfin, nous entendîmes le maître sortir de la boutique dont il ferma la porte, et alors Chevalier s'empressa de me préparer du thé, il me demanda ensuite quelles étaient mes résolutions pour le lendemain. J'ai besoin du repos de la nuit, lui dis-je, pour m'arranger avec moi-même, vous ne pourrez paraître à Oldwindsord avant deux heures puisque vous serez censé avoir couché à Londres, j'espère avant cette heure avoir pris une résolution capable de me procurer quelque repos. Je me levai en disant ces mots, et marchai vers une petite armoire où il m'avait montré ses livres ; j'y vis avec plaisir quelques ouvrages de piété, et cela me donna l'occasion de le sonder sur les principes de religion. Je lui trouvai à cet égard des lumières supérieures, et comme je l'en félicitais ; ah ! Madame, me répondit-il avec un profond soupir, que servent les lumières de l'esprit contre les penchants du cœur. Les miennes n'ont servi qu'à aggraver mes fautes et le déplorable oubli de mes principes, pendant une année entière. Jours funestes que je voudrais effacer aux dépens de la dernière goutte de mon sang ! J'oserais vous promettre de la part de Dieu qu'ils le sont, lui dis-je, si à la vive douleur qu'ils vous causent, vous avez joint les secours que la religion vous offre en pareil cas. On trouve à Londres des ecclésiastiques d'une grande piété, vous en connaissez sans doute quelques-uns.

Oui, Madame, me répondit-il, Dieu ne m'a point châtié dans sa colère, l'extrémité des malheurs qui ont été les suites de ma faute, en

sont devenus le remède, et j'ai trouvé dans M... un Ange dont la charitable main a troublé la piscine en ma faveur. Ce digne homme habite dans le bourg prochain, et je trouve toujours auprès de lui de nouvelles consolations dans mes peines. J'ai déjà eu la pensée de vous proposer une entrevue avec lui, mon maître est accoutumé à le voir quelquefois ici, et quoiqu'il n'ignore point son état, il le voit avec plaisir. Avec quelle satisfaction n'ai-je point appris que je trouverais un ecclésiastique dans le sein duquel je pourrai répandre mes peines. J'ai prié Chevalier de me procurer sa visite, en revenant de Windsord, et j'attendrai ce moment avec impatience. Ce jeune homme m'a quittée au retour de son maître, et j'ai voulu tout de suite vous instruire de la conversation intéressante qui a suspendu le sentiment de mon malheur. Je n'ai osé lui demander le détail de ses aventures, il m'a semblé qu'il craignait de m'en instruire, puisqu'il a éludé ma curiosité à deux différentes fois. Quelles que soient les fautes qu'il se reproche, je les crois l'effet d'une faiblesse plutôt que d'un vice, son cœur est fait pour la vertu.

Suite de la lettre de Clarice, achevée le lendemain.

Chevalier arrive de Windsord ! et quelles affreuses nouvelles vient-il de m'apprendre ! Ciel, daigne soutenir mon courage dans les malheurs qui me restent à souffrir ! C'est de l'hôtesse qu'il a su le détail suivant. À peine a-t-elle apperçu qu'elle s'est écrié : hélas ! mon cher Monsieur, si vous étiez revenu quelques heures plus tôt, vous auriez été témoin d'une scène qui vous aurait attendri. Cette pauvre fille que vous vîtes hier ici vient d'être arrêtée comme complice de ses maîtresses. Deux misérables ont été jurer que Madame Derbv et sa fille, de concert avec Montalve, les avaient sollicités d'empoisonner Sir Derby, parce qu'il s'opposait au mariage de sa fille avec ce Montalve, qui se faisait appeler Marquis, quoiqu'il ne fut qu'un aventurier. Les domestiques ayant, disent-ils, reçu le poison, pour empêcher qu'on ne s'adressat à d'autres, le remirent avant hier au soir entre les mains de Sir Derby, qui voulant évitér l'éclat, se contenta d'enfermer sa femme et sa fille dans des lieux séparés. Sa fille s'est sauvée pendant la nuit, et Montalve profitant de l'éloignement du père, enleva hier matin la mère. Ce qui confirme cette déposition, c'est

qu'effectivement la mère a suivi ce misérable, de son bon gré. Pour moi, ajouta cette femme, je ne sais qu'en dire : j'aurais juré que la mere et la fille étaient des saintes : il est vrai qu'elles sont papistes, et que le père avait quitté cette religion depuis quelques mois. C'est peut-être une vengeance : car on dit que ces chiens de papistes sont bien méchants. Pour moi je n'ai jamais rien vu faire de mal à ces pauvres créatures, et je souhaite de bon cœur qu'elles s'échappent : car elles ont toujours été très-obligeantes pour nous, quand elles me rencontraient, c'était toujours, bonjour ma chère Misstriss, comment se portent les enfants ; ou autres choses semblables ?

Et croyez-vous que la femme de chambre soit coupable, demanda Chevalier ? Elle m'a paru une fort bonne fille dans le peu de temps que je l'ai vue. Elle n'est que soupçonnée, je crois, répondit l'hôtesse, mais il est toujours bien triste d'être en prison. On vient de la conduire à la ville et elle est partie d'un air assez résolu ; mais ne voulez-vous pas vous rafraîchir, Monsieur, j'ai encore une grande route à faire, répondit Chevalier, mais dites moi : est-ce que Monsieur Derby voudrait faire arrêter sa femme et sa fille ? Il a obtenu des warans contre elles, reprit l'hôtesse : mais franchement je crois qu'il ne veut que les effrayer, pour les obliger à fuir, la fille est riche comme un Juif, et peut-être son père ne cherche-t-il qu'un prétexte pour avoir son bien. Après tout, c'est à Dieu de le juger, et non pas à moi. Chevalier n'avait pas besoin d'en apprendre davantage, il est venu me rejoindre de toute la vîtesse de son cheval, et après m'avoir appris ces terribles nouvelles, il est allé au bourg voisin, pour m'amener l'ecclésiastique dont il me parla hier.

Avez-vous jamais entendu parler d'une situation pareille à la mienne ? Je n'ai que le choix entre une mort infâme pour moi et ma respectable mère, ou de conduire moi-même sur l'échafaud celui auquel je dois le jour ? Ah ! Milord ne pourrait plus à ce moment me donner qu'un secours que je regarderais comme funeste. Pourrait-il accorder sa protection à une créature soupçonnée infâme, sans la justifier, et à quel prix le serait-elle ? Il faut céder de bonne grâce au sort qui me poursuit, ma résolution est prise, et je vous en instruirai

après que je l'aurai confiée au guide que j'attends, et dont je suivrai les avis, comme venant du Ciel.

Le sort de votre pauvre amie vient d'être fixé pour toujours, ma chère Hariote, et si j'avais l'espoir de rejoindre mon infortunée mère, je vous avouerais, sans rougir, que je me croirais dédommagée des biens que je sacrifie, par celui que je viens d'acquérir. Si celui qui m'a si généreusement secourue était né le dernier des hommes, et que je fusse destinée à porter une couronne, mon cœur l'eût choisi, au moment que ma raison l'eût rejeté. Je cherchais à me dissimuler à moi-même l'impression qu'il m'avait faite, et que j'ai été prête à vous confesser, en commençant cette lettre : pour réparer l'éclipse passagère de ma confiance, je vous déclarerai ingénument que mon amour pour lui a commencé au premier moment qui l'offrit à ma vue, le Ciel n'a pu s'offenser d'une passion qui devait suspendre les sentiments des maux les plus cruels, et m'empêcher d'y succomber.

Mais, pourquoi nommer passion un sentiment qui fut sitôt étayé par l'estime et par la reconnaissance ? Aurais-je pu payer autrement un libérateur si généreux ? J'aurais pu attribuer mon mariage à la nécessité où j'étais de me mettre en situation de désarmer mon père, le justifier par les découvertes que j'ai faites après l'avoir résolu. Je croirais ce déguisement indigne de moi, et offensant pour une amie telle que vous. Je vais donc conserver l'ordre des événements, dans le récit qu'il me reste à vous faire, si vous me trouvez condamnable, suspendez votre jugement.

Je vous marquais au commencement de cette lettre, la sorte de dégoût que j'avais conçu contre une fortune qui m'avait attiré de si grands malheurs. Quand je serais réduite à vendre les diamants que j'ai sur moi, me disais-je, n'en pourrais-je pas tirer une somme suffisante, pour passer tranquillement le reste de mes jours ? Il est vrai que je perdrais l'espoir d'entrer dans une famille illustre ; mais l'avantage de porter un grand nom, mérite-t-il qu'on s'expose aux désagréments de la plus grande partie des mariages, qu'on appelle de *convenance*. Une grande fortune est souvent un malheur, parce que l'amour de l'héritage plus que de l'héritière peut engager un malhonnête homme à se masquer et à se contraindre, jusqu'à ce qu'il

ait attiré dans ses filets, la proie qu'il veut dévorer. À présent que je serai pauvre, je ne vaudrai plus la peine d'être trompée, je pourrai sans crainte de blesser des usages qu'il faut toujours respecter, prendre un époux dans une classe médiocre, où l'on trouve ordinairement plus de mœurs que dans celles qui sont plus relevées.

À ces considérations succédaient les réflexions suivantes. Il est un ordre établi par la Providence, dont il n'est pas permis de s'écarter. Une fille de mon âge ne peut avec décence se choisir elle-même un époux : celle qui sort d'un sang illustre ne peut faire une mésalliance, sans braver un usage. Or ceux qui n'ont rien qui blesse la loi de Dieu, doivent être respectés : en me mariant, non seulement je me donne un époux, mais je donne aussi un parent à toute une famille qui a droit d'exiger de moi de ne pas l'associer à un homme de néant. Ma raison ne s'est déclarée qu'en second pour mon libérateur, mes yeux avaient prévenu son choix, et j'ai lieu d'appréhender qu'ils ne me fassent illusion sur les qualités que je crois remarquer en lui. Cette réputation dont je fais tant de cas, je la perdrai par une alliance si peu sortable. Mon père publie que le désir de me marier m'avait porté à attenter à sa vie ; un mariage si désassorti donnera du poids à cette accusation : je serai justifiée tôt ou tard du crime qu'on m'impute, Dieu veille sur les méchants, et s'il m'est défendu de souhaiter le châtiment de mon père, je puis espérer que ses complices soient punis. Qui me justifiera alors de la démarche que je fais aujourd'hui ? Je puis braver le jugement d'une foule aveugle. Qui me donnera le courage de supporter le mépris de ma chère Hariote, de son respectable époux ? Pourrais-je y survivre ? La prudence me fait-elle pas une loi d'attendre l'arrivée de Milord ? Il volera sans doute à mon secours, à la réception de ma première lettre : n'aura-t-il pas sujet de m'accuser d'une précipitation qui paraîtra avoir été causée par une passion dont je n'aurai pu réprimer les mouvements ? S'il faut prendre un époux pour désarmer mon père, en acquérant le droit de disposer de mon bien, ne vaudrait-il pas mieux le prendre de la main de Milord ? Mon père avait consenti à m'abandonner la somme que j'ai sur la banque de Gênes, elle sera suffisante pour me procurer un époux dont ma famille et mes amis n'auront point à rougir. Ne pourrais-je pas acquérir le droit de disposer de mon bien, en entrant dans un cloître ?

Peut-être la résolution de me faire religieuse suffirait-elle pour désarmer mon père, du moins dois-je attendre pour me déterminer, qu'il l'ait rejetée ?

En lisant les objections que je me suis faites à moi-même sur mon mariage, ma chère Hariote me trouvera peut-être condamnable d'avoir osé passer outre ; mais ces objections n'étaient pas sans réponse, et voici celles que me suggérait ma raison, ou peut-être mon amour.

Je ne suis pas d'un âge à disposer de ma main sans l'aveu de mon père. Mais hélas ! puis-je me flatter d'en avoir un ? N'a-t-il pas vendu depuis bien des années, le droit que la nature lui avait donné sur moi. Si ce droit, comme j'en suis convaincue, est inaliénable, l'indigne usage pour lequel il l'a réclamé ne le lui a-t-il pas ravi ? Celle qui sort d'un sang illustre ne doit pas se mésallier, c'est un préjugé dont il n'est pas permis de s'écarter. Et par quelle raison ce préjugé est-il devenu respectable ? C'est qu'on suppose qu'une naissance illustre transmet comme un héritage, les sentiments nobles et vertueux qui l'ont produite ; c'est qu'on a lieu d'espérer qu'un homme qui a pour aiguillon les grandes actions de ses aïeuls et les bons exemples de ses parents immédiats, rougirait de s'en écarter ; enfin, c'est qu'on regarde une bonne éducation comme inséparable d'une haute naissance. La noblesse n'a donc de mérite réel que la facilité à devenir vertueux ; celui qui a de la vertu, est donc le vrai noble du sage. En donnant un allié vertueux à ma famille, je la sauve du danger d'être déshonorée par les vices du fils d'un pair. Si le Ciel avait prolongé la vie du Vicomte d'Asaph, n'aurait-il pas gémi malgré sa dureté, du malheur dans lequel il avait précipité mon incomparable mère ? La pauvreté honteuse dans laquelle le vice a jeté son gendre, aurait été une punition suffisante de son ambition et de son avarice. L'amour pour celui que je veux rendre le maître de mon sort, avait précédé l'estime. Sa figure enchanteresse est-elle donc un crime dont il doive être puni. Ses grâces, la régularité de ses traits, ont moins de part à sa beauté, que la paix, la tranquillité, l'excellence de son âme. C'est cette âme qui embellit sa physionomie. Croiriez-vous votre Clarice assez faible pour n'avoir pu triompher de la surprise de ses sens, si la moindre bassesse

avait déparé cette figure séduisante ? Je le connais peu, direz-vous ? Des circonstances aussi critiques que celles où il s'est trouvé depuis deux jours, développent tout d'un coup un caractère. C'est n'est plus cent livres sterling que mon père offre à mon délateur, la passion qu'il a de me faire périr l'a fait aller jusqu'à mille. Chevalier pouvait-il espérer un pareil dédommagement de ma part ? Ce n'est point un artifice pour me faire valoir son désintéressement, c'est par les papiers publics que j'ai appris cet offre de Sir Derby. J'y suis peinte sous les traits d'une fille parricide, qui par ses artifices a dépouillé son pere, et qui à ce premier crime voulait en ajouter de plus énormes, par la crainte qu'on ne fit invalider les dernières dispositions d'une tante séduite. Chevalier ne devait donc plus voir en moi qu'une fille proscrite et peut-être coupable ; qui l'eût blâmé de livrer une criminelle, n'aurait-il pas pu couvrir le désir de faire sa fortune, du zèle apparent de la justice ? Il m'avait offert de me conduire en France, par une route détournée ; cet offre était une preuve certaine qu'il n'avait aucun espoir, et je ne pouvais le lui supposer. Deux fois interrogé sur sa naissance, il avait éludé ma question : j'en devais conclure qu'elle était basse ; on se croit en droit de relever sa pauvreté par des titres, lorsqu'on en a quelques-uns ; il n'en avait point établi, donc il n'en avait point ; il s'était donné pour un laboureur, un homme de cette condition ne pouvait prétendre à une fille de la mienne : il n'avait donc aucun espoir de dédommagement pour l'aisance qu'il se serait assurée en me trahissant, et il m'imposait la loi de réparer le tort que lui faisait sa probité… O Ciel ! de nouveaux malheurs paraissent prêts à tomber sur Clarice. C'est au milieu de la nuit qu'elle est obligée de fuir à pied ; pour éviter le plus grand des malheurs. O mon Dieu ! que vais-je devenir ?

Lettre de Clarice à Lady Hariote

Du bord d'un Vaisseau où je m'embarque pour Bordeaux.

Vous avez dû recevoir une lettre de moi, qui me fait frémir lorsque j'y pense. Vous y apprenez mon mariage, et je n'ai pas eu le temps de vous détailler l'indispensable nécessité où je me suis trouvée de le conclure. Ah ! sans doute j'ai perdu votre estime et votre amitié, l'une n'a pu survivre à l'autre. Si mes conjectures à cet égard sont fondées, vous dédaignerez peut-être de jeter les yeux sur la lettre d'une infortunée que vous rougissez d'avoir aimée ! au nom de Dieu, chère Hariote, ne me condamnez pas sans m'entendre. Vous m'avez regardée jusqu'à ce jour avec des yeux que la partialité pour moi rendait mauvais juges, vous m'estimiez trop : ne tombez pas dans l'autre extrémité, ne me méprisez pas je vous conjure. Non, mon cœur ne me reproche rien qui puisse m'attirer un tel changement. Je me hâte d'avancer dans le récit de mes malheurs, ma justification est attachée aux fatales circonstances que je n'ai pu ni prévoir ni empêcher. Je n'ai à me reprocher qu'une seule faute, elle avait une vertu pour principe, pourrais-je me repentir de l'avoir faite ?

Je vous détaillais dans ma dernière lettre, les raisons qui me déterminaient à braver le préjugé, en épousant mon libérateur. Je ne désespérais pas de les faire goûter à Milord, et j'étais déterminée à rester dans la situation où j'étais, jusqu'à son arrivée que je regarde comme prochaine, pouvais-je prévoir que je n'avais plus que quelques heures à rester dans mon asile ? L'ecclésiastique que j'attendais, et qui est ce Monsieur Beker auquel j'ai laissé le soin de vous faire tenir ma dernière lettre, cet ecclésiastique, dis-je, étant arrivé, monta comme il avait coutume de le faire, dans l'appartement de Chevalier, qui pour me laisser la liberté de l'entretenir, resta dans la première chambre. Je ne balançai point à lui confier mes peines et mes résolutions, je le conjurai de ne pas me refuser son secours. Ma plus vive inquiétude était pour ma mère. L'accusation que Sir Derby avait intentée contre elle, ne pouvait me rassurer : il cherchait peut-être, par-là, à en imposer au public, pour se défaire sans danger d'une épouse odieuse. Peut-être la regardait-il comme un otage qui lui

répondait de ma docilité, tant que j'aurais à trembler pour elle. Je remis donc à M. Beker une lettre que j'avais écrite à mon père pour savoir s'il en approuverait l'envoi. En voici la copie.

Lettre de Clarice à Sir Derby

Oh ! mon père, ne fermez point l'oreille à la voix de la nature, qui ne peut manquer de vous parler en faveur d'une fille infortunée, qui n'a point à se reprocher une seule pensée, dont vous puissiez être offensé. Pourquoi lui faire un crime d'une fortune qu'elle n'a point mendiée, qu'elle n'estimait qu'autant qu'elle pouvait la partager avec vous, qu'elle vous abandonnait avec joie, et qu'elle est encore prête à vous abandonner. Je sais qu'il est insolent à une fille d'oser proposer des conditions à celui auquel la nature a donné le droit de lui en dicter : mais ma tendresse pour ma mère m'en fait une loi. Le plus grand des malheurs l'a empêchée d'avoir part à votre tendresse ; le Ciel m'est témoin que ce n'est point à ses plaintes que je dois ces tristes lumières, elle vous respectait trop pour se les permettre. Laissez-moi cette digne mère, et recevez en échange tout ce que je possède. Il faut qu'un mariage me donne le droit de disposer de l'héritage de ma tante, je me détermine à acquérir ce droit, à épouser un homme obscur, à passer avec lui dans une terre érrangère, et à y vivre, s'il le faut, du travail de mes mains. Je ne vous demande que quelques jours pour effectuer mes promesses. Elles le seront sitôt que vous y aurez consenti. Je ferai déposer l'acte de mon mariage et celui de ma donation, bien cachetés, entre les mains de Monsieur l'Ambassadeur de France, qui les remettra à celui que vous choisirez pour conduire ma mère chez lui. Je joins à ce paquet une lettre par laquelle je le prie de ne le remettre qu'à cette condition. Que le Ciel daigne vous accorder ses bénédictions à proportion de celles que je lui demande pour moi-même. Qu'il exauce les prières que je lui fais de me rendre le cœur d'un père qui trouvera toujours en moi tout le respect et l'obéissance qu'il a droit d'attendre de la plus respectueuse de toutes les filles, pourvu que cette obéissance puisse être compatible avec celle que doit à son Dieu, l'infortunée Clarice Derby.

Monsieur Beker approuva ma lettre, mais il sourit à l'endroit où je marquais à mon père que j'étais déterminée à épouser un homme obscur. Je lui demandai ce que signifiait ce mouvement qui ne m'avait point échappé. Si vous entendez, me dit-il, par un homme obscur, celui qui est privé des dons de la fortune, votre expression est juste ; mais s'il était question de désigner par ce mot un homme né dans la lie du peuple, elle serait déplacée. Celui qui a eu le bonheur d'être l'instrument de Dieu pour vous sauver, descend d'une maison très ancienne ; sa baronnie aurait pu être érigée en marquisat, sous le règne passé, et sans la modération et la probité de son père, il serait actuellement un riche seigneur. S'il ne vous a pas déclaré sa naissance, c'est par la confusion de l'état dans lequel vous l'avez trouvé, et par un motif plus flatteur pour vous. Vous n'aviez rien à craindre des prétentions de Chevalier, peut-être vous fussiez-vous trouvée plus en danger avec le Baron de Lastic.

Vous sentez, ma chère Hariote, qu'une pareille découverte n'était pas propre à refroidir la bonne volonté que j'avais pour cet aimable jeune homme. Monsieur Beker se chargea du soin de l'en instruire lorsqu'il en serait temps, et il jugea à propos de le faire appeler pour l'aider de ses conseils, dans ce que nous devions faire par rapport à ma mère et à Fani. J'ignorais absolument l'adresse de Mistriss Cosby ; mais elle s'était ouverte à un prêtre catholique, cela nous donnait le moyen de la découvrir. Nous pouvions par elle, suivre les traces de son fils, et savoir ce que Madame Derby était devenue. Par rapport à Fani, il n'était question que de la consoler et de lui faire tenir quelque argent : j'avais cinquante guinées dans ma bourse, je les remis à Monsieur Beker, pour fournir aux frais qu'il faudrait peut-être faire pour tirer ma mère du lieu où elle était. J'avais proposé de mettre un de mes diamants en gage, mon conseil me fit remarquer qu'il n'y fallait pas penser, puisqu'il y avait de l'apparence que mon père aurait fait courir des billets pour les réclamer. Je restais donc avec cinq guinées, Chevalier, que je ne dois plus appeler que de son nom, le Baron, dis-je, ayant employé le reste à me fournir d'habits forts simples : Monsieur Beker me promit de partir à la pointe du jour, et m'exhorta à bien espérer de ses recherches.

Il était l'heure de prendre le thé, le Baron sortit pour avoir quelques petites provisions qui lui manquaient, et son absence fut si longue qu'elle commençait à nous inquiéter. Il nous parut fort changé lorsqu'il rentra, et voici quelle était la cause de son trouble.

Né bienfaisant, Monsieur de Lastic avait eu occasion de rendre service à la fille d'un commis de la Douane, qui était mariée dans ce village. Cette fille voulant lui marquer sa reconnaissance, était sortie de chez elle pour lui donner un avis important. Son père venait d'arriver avec deux de ses compagnons : on avait donné avis aux commissaires de la douane, qu'on faisait une grande contrebande dans les villages voisins de Windsord. Ils avaient obtenu un ordre de faire une recherche exacte dans les maisons qui n'étaient point habitées par des personnes de considération, et on devait commencer cette visite par celle de son Maître : car vous savez, ma chère, que tous les perruquiers français fournissent des blondes et autres marchandises de France, aux dames qu'ils coiffent. Elle offrait à de Lastic, de retirer ses marchandises chez elle, s'il en avait, et elle l'assurait qu'elles y seraient en sûreté. De Lastic, après l'avoir remerciée, de l'avoir assurée qu'il n'avait rien à craindre, se hâta de venir nous apprendre cette accablante nouvelle, et ce fût ce qui hâta toutes mes résolutions.

Il fallait me résoudre à quitter mon asile, à fuir au milieu de la nuit, sous la garde du Baron. Hariote ne m'avait-elle pas dit que le seul parti qu'une fille pût prendre en cette occasion, était de fuir avec un époux ? Mais, étais-je bien sûre qu'un homme de qualité consentît à lier son sort à une fille accusée, et qui ne pouvait lui donner des preuves certaines de son innocence ? Cette réflexion m'arrêta quelques instants ; forcée d'offrir ma main, aurais-je le courage de supporter un refus, sans mourir ? Il fallait pourtant se déterminer. À chaque moment la maison pouvait être investie, et qu'aurait-on pensé de trouver une fille dans la chambre d'un homme, où elle se tenait cachée ? D'ailleurs on pouvait présumer que cet avis était un article de mon père, qui sûr que je n'étais pas entrée à Londres, me soupçonnait aux environs. La crainte de tomber entre ses mains l'emporta sur toute autre considération. Monsieur, dis-je au Baron, si j'avais une moindre opinion de votre vertu, je ne balancerais pas un

moment sur le parti que j'aurais à prendre : mon malheur est tel que je ne puis me justifier qu'aux dépens de l'honneur d'une personne que je dois respecter, et que je respecterai toujours, il ne me reste donc plus qu'à me livrer entre ses mains, et à lui donner moyen d'éteindre dans mon sang la haine que j'ai eu le malheur de lui inspirer. Les plus cruels supplices ne m'arracheraient pas l'aveu d'un crime dont la seule pensée me glace d'horreur : mais je puis garder le silence, mes juges le prendront sans doute pour un aveu tacite du forfait dont on m'accuse, je mourrai déshonorée : si je n'entraîne point dans le malheur ma respectable mère, je bénirai mon sort. Et que m'importera le jugement qu'on portera de ma mémoire, si le juste Juge qui examinera toutes nos actions, me déclare innocente ? Il est un seul moyen d'échapper à ma perte. Je puis fuir, mais je ne puis le faire qu'avec un époux. Voyez si la triste situation où je suis réduite vous permettra de prendre cette qualité, qui possible dans d'autres circonstances, aurait été accompagnée de quelques avantages qui disparaissent aujourd'hui, puisque…

Il ne me fut pas permis d'en dire davantage. De Lastic était à mes pieds, et par un désordre plus éloquent que les discours les mieux suivis, me faisait connaître avec quel ravissement il recevait une offre qu'il aurait faite mille fois, s'il l'avait osé. Monsieur Beker nous interrompit. Il y aurait peut-être du danger, me dit-il, à nous arrêter plus longtemps : laissez-moi seul ici pour parler au maître, et hâtez-vous de prendre le chemin de ma maison ; je vous y rejoindrai bientôt pour bénir votre union,et vous procurer tout de suite une retraite plus sûre.

Heureusement, j'étais déjà vêtue des habits simples qu'on m'avait apportés, j'avais fait un paquet de ma robe, dont le Baron se chargea. La nuit commençait à être assez obscure ; nous sortîmes par le jardin, et nous reprîmes la route par laquelle j'étais venue dans cette maison où je comptais recevoir votre époux. Qui pourrait vous peindre la situation de mon âme, dans une occasion si critique ? Était-ce là le sort qui m'était destiné ? Sous quels malheureux auspices allait se former une union qui ne devait finir qu'avec ma vie ? Ah ! ma chère tante, m'écriai-je, du séjour de la félicité où vos venus

vous ont sans doute placée, jetez les yeux sur votre infortunée Clarice ; obtenez-lui de Dieu un secours et une protection égale au danger dans lequel elle se trouve. Pardon, mon généreux protecteur, ajoutai-je, je ne puis penser sans frémir, qu'il ne me restera bientôt que le funeste pouvoir de vous associer à mes malheurs et à mon indigence ; car enfin, Monsieur, je n'ai d'autre moyen de sauver ma mere que d'abandonner à son époux les biens qui m'ont attiré sa haine, trop heureuse si je pouvais, au prix de ce sacrifice, regagner son cœur. Que vous connaissez peu le mien, adorable Clarice, me répondit Monsieur de Lastic, si vous pouvez penser que l'idée de votre fortune puisse causer une seule distraction à un homme que vous arrachez au sort le plus funeste. Vous voir, vous adorer, ont été chez moi l'ouvrage d'un instant. J'ose en appeler à vous-même sur le profond respect qui m'a forcé à renfermer ces sentiments au fond de mon âme. S'il n'eût été question que d'offrir à vos yeux d'illustres ancêtres, j'eusse pu concevoir quelque espoir ; mais, triste jouet de la mauvaise foi des hommes, il ne me reste de tous mes biens qu'un champ cultivé de mes mains, arrosé de mes sueurs. Comment aurais-je eu la témérité dans cette situation d'élever mes yeux jusqu'à la divine Clarice ? Elle ornerait les palais des Rois, comment oser lui offrir l'humble toit qui fait notre demeure ? Il est vrai qu'il est habité par la vertu : une mère digne d'un meilleur fils y pratique chaque jour des vertus nouvelles. Quel présent plus précieux puis-je lui faire, qu'une fille telle que vous ? Que je vais réparer avec usure les tourments dont j'ai déchiré son coeur ! Vous ne connaissez pas, Madame, combien celui que vous élevez jusqu'à vous s'est rendu coupable, et combien il mérite peu un tel sort. Que j'ai sujet de craindre que l'aveu de mes égarements ne refroidisse vos bontés à mon égard, je ne puis pourtant me résoudre à vous dissimuler mes fautes. Apprenez… Je ne veux rien apprendre, lui dis-je en l'interrompant. Je vous l'ai déjà dit, il est peu de fautes qu'un tel repentir n'efface : laissez-moi me livrer à la douce espérance de voir nos respectables mères oublier dans nos bras, et nos fautes, et les rigueurs du sort. Un premier mouvement m'a fait regretter des biens que j'aurais voulu vous offrir, un second me console de leur perte, parce qu'il m'apprend à bénir des malheurs qui me donnent occasion de connaître toute la noblesse de votre âme. Nous vivrons dans la médiocrité qui nourrit la vertu, qui la conserve,

et qui produit le bonheur. Je me rappellerai sans cesse les circonstances dans lesquelles vous avez accepté ma main, et vous pourrez vous dire à vous-même : ce n'est point à ces circonstances que je dois Clarice. Une autre bienséance lui eût fait attendre le consentement de ceux desquels elle dépendait, pour me déclarer ses sentiments : mais ils étaient tels, que si elle n'eût pu obtenir leur aveu pour me donner sa main, elle n'eût jamais été à personne. De Lastic ne put modérer sa joie en écoutant un aveu si franc des sentiments qu'il m'avait inspirés, il se précipita à mes genoux, sans considérer que le lieu était peu propre à de tels transports, et si je ne lui avais pas fait remarquer que nous ne pouvions trop tôt gagner notre asile, il eut oublié absolument le danger où nous nous mettions en nous arrêtant. Monsieur Beker nous avait donné la clef d'une petite maison où il logeait seul, et nous avait recommandé de l'y attendre sans lumière, il nous y rejoignit bientôt quoiqu'il fût chargé des hardes du Baron. Mon futur époux m'avait appris, en l'attendant qu'il ne savait comment il pourrait terminer avec son Maître, auquel il devait quinze guinées. Son généreux ami lui en fit un billet en son nom, et comme le départ de son garçon pouvait le jeter dans quelque embarras, il lui en donna quinze autres de l'argent que je lui avais remis, ce que j'approuvai. Il nous apprit ensuite de quel prétexte il avait coloré la fuite du Baron. Il avait ici deux effets précieux, qui lui avaient été confiés, apparemment qu'il a été vendu : car il vient d'apprendre qu'on allait incessamment faire une visite dans votre maison. Vous pouvez être sans inquiétude, il n'y a rien laissé qui puisse vous causer le moindre embarras, et dans quelques jours, vous aurez de ses nouvelles, ce sera lorsqu'il aura mis en sûreté le dépôt dont on l'avait chargé.

Vous pouvez penser avec quel plaisir nous apprîmes l'heureux tour qu'il avait donné à cette affaire. Il interrompit nos remerciements pour nous faire un petit discours sur le Sacrement qu'il allait nous administrer. Je connais vos dispositions, nous dit-il en finissant, vous êtes dignes l'un de l'autre, et j'espère que je n'aurai jamais béni une union plus agréable au Seigneur. Dans un temps plus tranquille j'eusse exigé plus de préparations, mais il y a peu de jours que vous vous êtes approchés du Sacrement de pénitence, et je présume par vos aveux mutuels que vous en avez conservé la grâce. Vous savez que je risque

beaucoup en vous unissant, et que vous me perdriez si vous faisiez usage du certificat que je vous délivrerai. Il n'est que pour Madame votre mère, dit-il au Baron, et vous ne pourrez vous dispenser en arrivant auprès d'elle, d'ajouter quelques cérémonies à votre mariage, pour le rendre conforme aux usages du Royaume dans lequel vous allez habiter ; j'aurai soin de faire écrire à M. votre Archevêque, par M. le Vicaire Apostolique, qui rendra témoignage de ma qualité de prêtre, et vous suivrez ensuite les ordres de votre prélat.

Monsieur Beker sortit un moment pour appeler deux catholiques sur lesquels il pouvait compter, et ce fut en leur présence qu'il m'unit au plus estimable et au plus aimé de tous les époux. À peine la cérémonie fut-elle finie, qu'il nous dit : je ne vous crois pas en sûreté chez moi. Qui sait si ce bourg n'est point un de ceux dans lequel on doit faire les recherches. Il faut donc vous résoudre à partir sur le champ. Ma mère demeure à neuf milles d'ici, dans un village fort éloigné du grand chemin, je vais lui écrire un mot pour la prier de vous donner un asile dans lequel je pourrai vous apprendre le tour que prendront vos affaires. Un de vos témoins vous servira de guide. Je voudrais, ajouta-t-il, vous procurer des chevaux ; cependant je crois qu'il serait plus sûr d'aller à pied. Quoiqu'il y ait peu d'apparence que Sir Derby ait donné votre signalement aux barrières du côté du nord, où vous allez, les papiers publics en ont assez dit pour exciter la curiosité et la cupidité ; des gens à pied échappent plus aisément aux regards que ceux qui sont à cheval, d'ailleurs ils peuvent passer sans faire ouvrir les barrières.

Quelle joie pour moi, chère amie ; notre généreux ami, Monsieur Beker, m'adresse ici une Lettre qui lui a été remise par le perruquier. Je reconnais l'écriture de ma chère Hariote, j'en baise les caractères, et je quitte tout pour la lire.

Lettre de Lady Hariote à Clarice

À quelles épreuves Dieu met-il ma résignation, infortunée chère amie, comment votre Hariote n'est-elle pas partie à la réception de votre lettre, pour vous arracher à vos cruels persécuteurs ! Étaient-ce les seuls témoignages de ma vive sensibilité que aviez droit d'attendre de votre amie ? Que de moi vous ne voyez qu'une lettre, n'en accusez que la crainte de commettre un crime. Le récit de vos malheurs a fait sur moi une impression si terrible, que je me suis blessée : les médecins ne croient point le mal sans remède, pourvu que je reste neuf jours au lit. Neuf jours ! Et pendant cet intervalle ma malheureuse amie… Ah ! je ne puis soutenir les terribles pensées qui m'accablent , et si je n'étais sûre qu'un autre moi-même va s'empresser de vous porter les secours dont vous avez besoin, je ne sais si ma faible vertu suffirait pour me retenir ici.

Par le plus grand malheur du monde, Milord était à Compiègne lorsque j'ai reçu l'affreuse nouvelle de vos infortunes. Un exprès est parti sur le champ, j'attends à chaque instant mon époux, et vous pouvez compter qu'il ne restera à Paris qu'autant de temps qu'il lui en faudra pour lire votre lettre. La chaise de poste est prête, et peut-être le verrez-vous avant que vous ayez appris son départ. Pauvre Clarice ! à quelles extrémités avez-vous été réduite ? Que Dieu répande ses abondantes bénédictions sur l'honnête homme qui s'est rendu votre protecteur ! Si j'étais reine, il deviendrait prince. Louez-le, aimez-le, tant qu'il vous plaira, vous ne pourrez l'aimer plus que moi ; ma fortune deviendra la sienne. Je ne me dirai point, pour diminuer le sentiment de ma gratitude envers lui, qu'il eût fallu être barbare, pour vous refuser son secours, combien d'hommes eussent été tentés de la somme qu'on offrait en échange de leur probité ! mais ces attentions délicates qu'il a eues pour vous, désignent l'âme la plus noble. Non, ma Clarice, cet homme n'est point ce qu'il paraît, il vous a avoué qu'il était pauvre, et n'a rien répondu sur l'article de la naissance, la sienne ne peut être obscure. Que si, malgré ce qui semble appuyer mes conjectures, il se trouve né d'un sang obscur, il vient d'ennoblir toute sa race, et a droit au respect de tous les honnêtes gens. N'ajoutez point à vos maux, ma chère, celui de vous tourmenter sur les sentiments

qu'il vous a inspirés ; votre extrême délicatesse vous rend craintive, et je connais, à la vivacité de l'intérêt que je prends à lui, ce qu'a dû sentir le plus reconnaissant de tous les cœurs : j'ai toujours eu en horreur des mésalliances, vous le savez : si quelque cas pouvait m'en faire excuser une, en vérité ce serait celui où vous êtes. N'allez pas croire que je voulusse encourager la bonne volonté que vous devez avoir pour lui ; toutes les vertus ont leur excès qui devient un vice : je veux seulement vous rassurer contre vous-même ; il serait excusable d'être tentée en pareil cas, et je regarderais la victoire dans cette tentation, comme un acte héroïque, dont peut-être il n'y aurait que ma Clarice qui fût capable. Mais si mes pressentiments étaient justifiés : si cet homme n'était qu'indigent, si, comme il vous la fait entendre, il ne restait dans la basse profession qu'il exerce que pour accomplir un devoir de Justice ¡ ; si enfin on pouvait être assuré que sa naissance fût égale à la vôtre, je vous dirais de bon cœur, ne venez point seule, chère amie, amenez-moi votre protecteur, nous vérifierons sa noblesse, et nous accomplirons cette partie de votre songe, en joignant vos mains, sans que ce monstre de Montalve s'en mêle… J 'entends monter mon époux… il part, ma chère Clarice, il part avec cette lettre, je la mets pourtant à la poste, le courrier fera peut-être plus de diligence que lui : s'il arrive le premier, à la bonne heure ; que si ces expressions de mon attachement arrivent seulement une heure avant lui, c'est toujours une heure d'avancée sur la tranquillité de ma chère amie.

Réponse de Clarice à Lady Hariote.

Mon malheur est contagieux, il s'est répandu sur ce que j'ai de plus cher. Fasse le Ciel que les suites en soient moins funestes que je n'ai lieu de le craindre. Le départ de Milord semble m'assurer qu'on vous a cru sans danger. La solidité de votre amitié ne m'a point surprise, non plus que l'adresse avec laquelle vous me donnez des conseils que je ne suis plus en état de suivre. Nous mettons dans l'instant à la voile. Vous apprendrez, au moment de mon arrivée en France, pourquoi je ne suis pas retournée sur mes pas, en apprenant la bonté de Milord. Je vous demande en grâce de suspendre votre jugement jusque-là. On ne me laisse que le temps de cacheter mon paquet. Si vous daignez me faire réponse à Bordeaux, à la poste restante, je recevrai un des plus grands plaisirs dont je sois encore capable.

Lettre de Mad. Derby à Clarice

Chère, aimable et vertueuse fille, vous m'auriez trouvée à la descente de votre vaisseau au lieu de cette lettre, si je n'étais encore dans le commencement d'une convalescence que le moindre excès rendrait plus longue. L'ardent désir de me revoir entre vos bras m'engage à ménager une vie qui vous appartient, et dont je veux employer tous les moments à vous témoigner ma reconnaissance, pour les sacrifices que vous m'avez faits.

(*Lady Hariote continue.*)

On n'a permis à Madame votre mère d'écrire ces quatre lignes de sa main, que pour tranquilliser sa chère fille : elle revient des portes du trépas, tout le danger est passé, soyez en bien persuadée. Nous avions appris votre mariage, nous y avions applaudi avant de recevoir la lettre par laquelle vous nous l'annoncez, et nous admirons la bonté de la Providence, qui par des voies si extraordinaires vous a conduite au vrai bonheur. Je remets à vous quereller à la fin de cette lettre, pour les craintes mal conçues que vous aviez eues de nous voir désapprouver votre conduite. Je ne veux pas vous amuser de mon babil, que vous ne sachiez par quel bonheur nous sommes en possession de la moitié de vous-même, d'une somme digne d'être la mère de Clarice, c'est tout dire en un mot.

Je vous avais bien dit que je faisais voler à votre secours un autre moi-même. Milord fut en quinze heures à Calais, et devança l'arrivée du courrier. Un seul domestique qui l'avait suivi, courut au port avec ordre de faire marché avec un Capitaine pour partir à la prochaine marée : il y avait deux heures à passer à Calais en l'attendant, et quoique mon époux n'eût presque pris aucune nourriture dans le chemin, il se reprochait un retardement qui pourtant lui était nécessaire pour se rafraîchir lui et son domestique qui était aussi fatigué que lui. Il y avait à peine quelques minutes que ce garçon était parti, et son impatience lui persuadait qu'il perdait un temps précieux. Il pensa qu'il obligerait quelque Capitaine à risquer de partir une demi-heure plutôt par l'espoir d'une grande récompense, et sortit de sa chambre pour suivre son domestique. Jugez de sa surprise à la vue de

Mistriss Cosby qui entrait dans l'auberge. Ce qu'elle venait de faire pour vous, les lumières qu'elle pouvait lui donner par rapport à vous et à Madame votre mère, l'engagèrent à l'aborder en la saluant par son nom. Cette femme à qui ma mère avait appris que vous entreteniez une correlpondance avec nous, jeta un cri de joie lorsqu'il se fut fait connuître, et sans lui dire un seul mot courut à la porte d'une salle basse en disant, Madame Derby, c'est Milord V*** Vous pensez bien que mon époux fut plutôt dans cette salle, que Madame votre mère n'en fût sortie. Miss Clarice est-elle avec vous, lui demanda Milord en l'abordant. A ces mots votre tendre mère fondit en larmes, et se jetant à ses genoux sans qu'il pût le prévoir : Ah ! Milord, lui dit-elle, j'allais à Paris demander votre protection pour ma malheureuse fille ; j'ignore ce qu'elle est devenue, les recherches que fait son père m'assurent seulement qu'elle n'est point tombée entre ses mains. Rassurez-vous, Madame, lui répondit Milord qui l'avait forcée à se relever. Votre charmante fille est en sûreté, et je cours pour la remettre entre vos bras, je dirais pour la venger de son persécuteur, si je ne savais que sa scrupuleuse vertu contente du premier service, ne me permettra certainement pas le second. Mais lisez vous-même et les cruelles extrémités où elle s'est trouvée réduite, et ses sentiments par rapport à vous, et par rapport à un homme auquel je ne sais quel nom donner.

Quelqu'avide que fût votre tendre mère de lire ce qui pouvait l'éclaircir de votre sort, ses larmes et ses sanglots la forcèrent plusieurs fois d'interrompre sa lecture. Je ne vous répéterai point les expressions de sa douleur et de sa tendresse, vous connaissez comment son cœur est pour vous, et cette connaissance vous fera deviner sans peine ce qu'elle sentit à cette occasion, ce sont de ces choses que le récit affaiblit toujours, parce qu'elles sont au dessus de l'expression. Elle voulait apprendre à Milord par quel bonheur elle se trouvait libre, mais considérant, que chaque instant qu'elle emploierait à cette narration, serait autant de temps perdu pour votre délivrance, elle se contenta de lui dire qu'elle devait la sienne au sincère repentir de Mistriss Cosby et de Montalve. Milord occupé de Madame votre mère, n'avait point fait attention à ce jeune homme, qui d'un air humilié se tenait à l'écart. Mon époux lui tendant la main, lui dit : il est de l'homme de faire des fautes, Monsieur, mais il est du grand

homme de les réparer comme vous faites les vôtres. En tout autre temps je voudrais partager avec vous le bonheur de conduire Madame chez moi ; l'intérêt de Mademoiselle Clarice me force à vous le laisser tout entier. Mais pardonnez-moi une réflexion, êtes-vous en sûreté en France ? Le motif qui m'y ramène, répondit Montalve, me fait espérer de trouver grâce auprès de mes supérieurs : que si j'ai trop présumé à cet égard, je me soumettrai de bon cœur à tous les châtiments qu'ils voudront m'infliger pour punir mon apostasie. Ces sentiments sont louables, répondit Milord, cependant je vous prie d'en suspendre les effets. Si le Ciel favorise mon passage, je compte être en trente heures à… Il ne me faudra guère plus de temps pour repasser la mer. Ce petit intervalle ne sera pas inutile pour remettre ces Dames, je vous conseillerais donc de m'attendre ici, nous reprendrions tous ensemble le chemin de Paris, et vous resteriez tous chez moi jusqu'à ce que j'eusse fait vos conditions avec vos supérieurs. Madame Cosby conjura Madame votre mère de vouloir accorder cette grâce à son fils, et elle y consentit d'autant plus volontiers, que cela lui avancerait de quelques jours le plaisir de vous voir. Milord ayant appris que le vaisseau qui les avait amenés était à la rade en attendant la marée pour entrer dans le port, se jeta dans une barque, et partit pour le joindre. Son retour ne fut pas aussi prompt qu'il l'avait espéré, et voici ce qui lui arriva dans son voyage.

Il ne sortit point de la chaise de poste dans laquelle il monta à Douvres, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à… Et ayant demandé l'adresse du perruquier, il descendit à deux pas de sa boutique et lui demanda un garçon qui travaillait chez lui, et qui se nommait Chevalier. Il n'y est plus depuis quelques jours, répondit cet homme, et les quinze guinées qu'il m'a fait remettre en présent, ne me consolent point de sa perte : non, jamais je ne trouverai un si brave garçon, si sobre, si désintéressé : oh, c'était un trésor ! Quelque plaisir que prît mon époux à entendre confirmer l'éloge que vous nous aviez fait de votre guide, un intérêt plus pressant le força de l'interrompre. Et pourquoi ce brave garçon est-il sorti de chez vous ? C'est un mystère, répondit le perruquier, et je ne puis le dire : mais vous, Monsieur, vous me paraissez un homme de conséquence, pardonnez-moi ma curiosité. Si vous êtes un des commissaires de la douane, je puis vous assurer que

je ne me suis jamais aperçu que ce garçon fit la contrebande ; il avait sans doute des ennemis et en vérité il ne se les était point attirés : il était aimé de tout le monde ici, et même des gens qui étaient au-dessus de lui, quoiqu'on sût qu'il était Papiste. À ce mot de mystère mon époux crut qu'il était du secret ; je ne suis point un des commissaires de la douane, lui dit-il, je suis un des amis de celui qui était chez vous, et qui était un homme de qualité ; je viens pour lui apprendre que l'affaire qu'il avait en France est accommodée, et qu'il peut y retourner ; Je m'appelle Milord V*** et vous pouvez compter que je ne vous trompe pas. Cela peut être, Milord, mais comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître, vous trouverez bon que je ne vous en dise pas davantage ; au surplus, c'est que je ne sais que ce que je vous dis. J'ai eu ce garçon chez moi, je n'ai que du bien à en dire, s'il était de qualité, il en avait bien la mine ; au reste il ne doit pas un sol dans tout le village : il est parti parce que les chemins sont libres : je ne lui ai point demandé où il allait, parce que je ne me mêle point des affaires des autres : ainsi il ne me serait pas possible de dire où il est, quand ce serait le Roi, ou un Membre du Parlement, qui me le demanderait, parce qu'il est impossible de dire ce qu'on ne sait pas.

En tout autre temps Milord aurait admiré la fidélité de cet homme ; mais vous jugez bien qu'en cette occasion il l'eût souhaité un peu moins discret. Vous me désespérez, dit-il au perruquier. Je vous le répète, j'arrive de France, celui qui conduit ma chaise vous dira que j'y suis monté au sortir du vaisseau : il ne sait pas la difficulté que vous me faites, interrogez-le. Dans l'instant une fille fort bien mise qui était à cheval, s'arrêta devant la boutique, et demanda si ce n'était pas là où demeurait Monsieur Chevalier. Oh ! vous m'impatientez, répondit le perruquier. Il y a été, il n'y est plus, je ne sais où il est, passez votre chemin. Vous êtes bien brutal, lui répondit cette fille, il y a aujourd'hui quinze jours que je le vis à Oldswindsord, et même il me prit en croupe, son cheval était… Seriez-vous Mademoiselle Fani, lui dit mon époux ? Oui Monsieur, lui répondit-elle : mais à qui ai-je l'honneur de parler ? A Milord V*** lui répondit-il. À ce nom cette fille fit une exclamation : ah ! Milord, lui dit-elle, quel bonheur vous amène ici ? Vous savez sans doute le malheur de ma chère maîtresse ? Je croyais la trouver ici, ce

Monsieur Chevalier m'avait donné son adresse, à telles enseignes que la voilà : en même temps elle tira de son corps un petit papier plié, qu'elle donna au perruquier. Il tira ses lunettes, les essuya, les campa sur son nez, fut plusieurs minutes à les assurer, parce que ce nez ressemblait à celui de Monsieur Lesby, qui nous a si souvent fait rire. Milord m'a avoué qu'il eut plus de quatre fois envie de le battre, mais ce n'était pas le moyen de lui délier la langue, il fallait filer doux, et prendre patience en enrageant. Le bon homme, après avoir tourné et retourné le billet trois ou quatre fois, dit en *à parte* : Il y a ici un mystère que je ne comprends pas : celui-ci demande un garçon qui n'y est plus : celle-ci sa maîtresse qui n'y a jamais été : et pourtant voilà l'écriture du pauvre Chevalier. Puis haussant la voix, Milord et Mademoiselle, entrez dans ma boutique, ayez la bonté de vous y reposer en m'attendant, si Mademoiselle veut bien me prêter son cheval, je reviendrai plus vite. Il fallut bien prendre ce parti, et Milord ne douta point qu'il n'allât avertir son garçon qui sans doute s'était retiré dans quelque village écarté. Pendant son absence, Fani raconta à Milord qu'elle avait trouvé des cautions, et que le premier usage qu'elle avait fait de sa liberté, avait été de chercher à voir sa maîtresse. Elle lui apprit encore que c'était Jacques et un des domestiques de Montalve, qui avaient déposé contre Madame et Mademoiselle Derby, et qui avaient même remis entre les mains du juge le poison qui devait terminer ses jours. Quant à Monsieur Derby il n'était revenu à la maison que depuis huit jours, et avait été fort surpris d'y trouver le bon homme Ryding votre tuteur, qui avait fait mettre le scellé sur tous vos effets, et lui en avait refusé l'entrée. C'était elle qui avait écrit à cet honnête fermier qui n'avait pas perdu un moment pour voler au recours de sa jeune maîtresse, et qui lui avait trouvé des cautions : il s'était arrêté dans l'auberge à l'entrée du village, et attendait avec impatience qu'elle lui obtînt la permission de venir la saluer et prendre ses ordres : il comptait la conduire à Londres tout de suite, la mettre sous la garde d'un messager d'État, et attaquer les deux coquins qui s'étaient parjurés en accusant la mère et la fille. À propos de la mère, ajouta Fani, n'en auriez-vous point entendu parler ? Croyez-vous qu'elle soit avec ma maîtresse ? Milord apprit à cette pauvre fille que ma mère était en sûreté à Calais, et la pria d'aller à l'auberge avertir le bon homme Ryding de le venir trouver. Votre honnête tuteur se sentit

extrêmement consolé en voyant mon époux, et avec le secours de sa protection se promit qu'à la première cession il aurait le plaisir de voir les deux parjures au carcan. Milord le surprit beaucoup en lui apprenant que vous abandonniez votre justification à la providence, et que vous aimeriez mieux être condamnée coupable, que de permettre qu'on fît aucune démarche contre Monsieur votre père. L'excellente fille, l'excellente fille ! répéta par deux fois le bon homme, que Dieu la bénisse. Je fais une pose ici, ma chère. Je me presse d'écrire cette lettre comme si je n'étais pas assurée qu'elle sera longtemps à la poste. J'aime mieux qu'elle attende après vous, que vous après elle, et lorsque ma main sera dégourdie, je la reprendrai pour la faire partir par le prochain ordinaire.

Je reprends ma narration où je l'ai laissée.

Le perruquier revint enfin, et amena un homme de fort bonne mine qui pria Milord de monter à la chambre qui était au-dessus du parloir. Comme nous n'avions pas reçu votre seconde lettre, le nom de Monsieur Beker n'excita aucun mouvement chez Milord ; mais lorsqu'il eut appris de ce digne homme les obligations que vous lui aviez, il l'embrassa avec une ardeur, qui dut convaincre cet ecclésiastique de la vivacité de son attachement pour vous. Il lui apprit votre seconde fuite avec le Baron de Lastic devenu votre époux. Je les avais dressés chez ma mère, ajouta-t-il, Dieu dont les desseins ne s'accordent pas toujours avec les nôtres, avait permis que ma mère fut partie depuis quelques heures pour aller à cinquante milles delà, visiter une de mes sœurs qui était malade, et comme on lui avait écrit qu'il fallait qu'elle se pressât pour la voir encore une fois, elle avait été si troublée du danger de sa fille, qu'elle n'avait pas eu apparemment le temps de m'écrire, comme elle me le manda quelques jours après. Le Baron en me marquant ce contretemps, m'apprit que son épouse était déterminée à se rendre à… Où elle trouverait dans la maison d'un gentilhomme fermier, son tuteur, toute la protection qu'elle pourrait souhaiter. Il me dit qu'ils ne partiraient que le lendemain, parce que Madame de Lastic était extrêmement fatiguée, et il me promit de me donner de ses nouvelles aussitôt qu'il serait arrivé. Je n'ai rien appris de leur sort depuis ce temps, ajouta-t-il, et ayant écrit au fermier pour

en apprendre, je n'ai point reçu de réponse. J'ai été plus heureux par rapport à Madame Derby, et je fais à n'en pouvoir douter, qu'elle s'est embarquée pour la France, où elle doit être heureusement arrivée. Milord confirma cette dernière circonstance à Monsieur Beker, et ce dernier lui ayant demandé quels arrangements il voulait prendre par rapport à Sir Derby, mon époux lui avoua que s'il était le maître de cette affaire, il la poursuivrait sans doute, mais qu'il doutait que vous voulussiez vous prêter à aucune démarche qui put inquiéter votre père. Laissez-la jouir du prix de sa résignation aux ordres du Ciel, répondit Monsieur Beker. Sa résolution de tout abandonner à son père m'a paru héroïque, j'aurais cru m'opposer à la volonté de Dieu, si j'avais essayé de l'en dissuader. Laissons-la cultiver dans la retraite et une condition obscure, des vertus qu'elle eut peut-être perdues au grand jour. Sir Derby est vieux, il ne pourra disposer du fond qui reviendra quelque jour à Clarice et à ses enfants, laissons-le jouir des revenus. Madame de Lastic sera mieux en état d'en sanctifier l'usage lorsqu'elle aura vu de près combien l'argent peut devenir précieux à celui qui sait l'employer dans les vues que la Providence a eues lorsqu'elle l'a fait riche.

Je ne vous fais qu'un extrait du long discours de Monsieur Beker qu'on pourrait nommer un sermon, non, c'était un panégyrique où les louanges des deux époux ne furent pas épargnées. J'ai la discrétion de les passer sous silence, ma Clarice n'aime point l'encens, quoique sa bonne tête ne soit point en danger d'en être enivrée. Monsieur Ryding fut appelé ; on convint que Milord verrait Sir Derby, et lui confirmerait vos promesses à condition qu'il ferait cesser toute poursuite, et qu'il mettait en dépôt chez un Notaire une déclaration par laquelle il certifierait qu'il avait reconnu qu'on avait calomnié son épouse et sa fille. Cette déclaration qui ne devait être ouverte qu'après sa mort, et que le Notaire cacheterait lui-même, ne devait être livrée qu'au moment où on lui remettrait en bonne forme, l'abandon de tout le revenu de votre bien.

Il ne m'appartient pas de critiquer ce qui a été décidé par des gens si sages, cependant il me paraît bien dur que la plus riche héritière d'Angleterre soit réduite à une extrême médiocrité pendant que son

immense fortune est le prix des forfaits… Taisez-vous, Hariote, vous seriez querellée. Ma Clarice veut vous réduire à baiser comme elle la main qui la persécute. Ce qui me console, c'est qu'avec vos diamants vous pourrez encore jouir d'un revenu considérable pour la France : car vous dire que notre fortune telle qu'elle est, est plus à vous qu'à nous, ce serait encore une de ces choses pour lesquelles je serais grondée.

Milord ignorait que Monsieur Beker se fût engagé pour quinze guinées envers l'honnête perruquier, mais croyant lui devoir quelque reconnaissance, il pria ce digne ecclésiastique de lui remettre le reste de la somme que vous lui aviez confiée, ce qui combla de joie ce bon homme sans le consoler de la perte de son garçon qu'il voulait faire son héritier. On n'a pas cru nécessaire de l'instruire du fond de l'affaire, il sait feulement que Chevalier est un grand seigneur, et comme on ne lui a pas demandé le secret, il a été de porte en porte apprendre cette bonne nouvelle à tous les gens du village qui en réjouissent sincèrement. Il a fait venir un fort bon dîner de l'auberge, et Milord, Monsieur Beker, le bon Ryding et Fani ont dîné chez lui et l'ont forcé de se mettre à table avec eux. Aussitôt après le dîner, Milord s'est rendu à Oldswindsord pour parler, à Sir Derby qui d'abord à paru terrassé de cette visite qu'il a reçue à l'auberge. Puis reprenant toute son audace, il a voulu persuader à mon époux qu'il pouvait vous perdre sans ressource. Milord ne lui a pas laissé la liberté d'achever, et le prenant sur un ton plus haut que lui ; rendez grâce, lui a-t-il dit, aux ordres de votre excellente fille, sans cela j'aurais sacrifié ma fortune et ma vie pour lui faire rendre justice de l'horrible attentat qu'on a commis en l'accusant. Votre Jacques n'en est pas à son apprentissage du crime, il devrait penser qu'on ignore point la part qu'il a eue à la mort subite du Doyen de Colborn, et s'il ne cherche pas son salut dans une prompte fuite, je le ferai mettre en lieu où il nous découvrira bien des mystères. Cette menace a rendu votre père plus traitable, il a montré a mon époux la lettre que vous lui avez écrite, et a demandé si vous étiez déterminée à lui tenir ce que vous lui promettiez. Il a ajouté, en jurant, qu'il ne demandait pas mieux que de vous rendre votre mère, mais qu'il voulait être enterré tout vif, s'il savait où ce scélérat de Montalve l'avait fourrée. Sa coquine de mère

a disparu avec lui, et plût à Dieu que le Diable les eût emportés tous trois, voyez un peu le mal que je voulais faire à ma fille en lui faisant épouser un joli garçon qu'elle aimait, j'en suis sûr ; depuis la fuite de cette misérable Cosby je ne doute presque point que ce ne soit elle qui ait causé tout ce désordre. C'est la bigoterie de ma fille qui nous met dans cet embarras : Pourquoi ne pas être de la religion de son pays ? Si elle eût été anglicane, elle aurait regardé les vœux de ce garçon comme nuls : je l'aimais, je voulais l'établir… Ne rougissez-vous pas de l'avouer, lui dit Milord en l'interrompant, l'incertitude de sa naissance ne devait-elle pas vous faire craindre l'inceste ? Oh ! il n'y a que la Cosby qui puisse avoir parlé de cette circonstance, dit Sir Derby : il est presque sûr que ce garçon est fils de Montalve, et la trahison qu'il m'a faite en est une preuve. Mais quand il serait vrai qu'il serait mon fils, des gens comme nous, Milord, ne sont pas faits pour des scrupules qu'il faut abandonner au peuple. Où en serions-nous si Adam et Ève les avaient écoutés ? Ne marièrent-ils pas leurs fils et leurs filles ?

Milord n'oublia rien pour faire rougir Sir Derby des sentiments impies qu'il paraissait prendre plaisir à étaler ; ce fut en vain, il vit tourner en plaisanterie tout ce qu'il put lui dire de plus fort, et considérant qu'une telle conversion était un miracle qu'il n'était pas au pouvoir des hommes d'opérer, il l'abandonna à la miséricorde du Seigneur, et se borna à lui demander la cessation de ses poursuites contre Fani. Il déchargea les cautions d'assez bonne grâce, et mon époux ne se trompa point en pensant que je verrais avec plaisir une fille qui vous avait montré tant d'attachement. A cette preuve de sa bonté pour moi, il en joignit une autre qui avança ma convalescence, ce fut de m'apprendre par un simple billet, qu'il avait tiré tout le fruit qu'il espérait de son voyage. Je ne doutai point alors que je ne touchasse au jour qui devait remettre ma chère Clarice dans mes bras, et je l'attendis avec une impatience égale à ma tendresse pour elle. Il arriva cinq jours après, et ayant laissé les dames dans un appartement voisin du mien ; je lui criai aussitôt que je l'aperçus : Où est Clarice ? Avec le Baron de Lastic son époux, me répondit-il, son mariage et son départ avaient précédé de quelques jours mon arrivée en Angleterre. A son défaut je vous amène une autre elle-même. Madame

Derby vous demande permission de vous témoigner sa reconnaissance pour l'amitié dont vous avez donné de si grandes preuves à sa chère Clarice ; mais, ma chère âme, permettez-moi aussi de vous demander une grâce : modérez-vous, vous savez combien les grandes émotions peuvent vous devenir funestes. Et oui, Milord, je me modèrerai. Beti, vite ma robe, dites-lui qu'elle entre, courez-y, Milord, ou j'y vais moi-même. Effectivement, si elle n'avait pas paru, je crois que j'eusse oublié que cette robe que j'avais demandée n'était pas mise, et qu'elle m'eût trouvée en chemise, sur le plancher. Je lui tendis les bras, elle me serra dans le siens, et soit dit sans vous déplaire, je ne sais si je vous eusse reçue plus tendrement qu'elle. Après mille discours sans suite, il en fallut venir à se tranquilliser pour apprendre ce que je brûlais de savoir, et que je ne laissais point du tout le temps de me dire. Croiriez-vous que mon esprit bouché ne comprenant point du tout que le Baron de Lastic et le pauvre Chevalier eussent rien de commun ensemble, j'interrompis Milord pour le quereller de ce qu'il ne l'avait point amené avec lui. J'avais pourtant soupçonné quelque chose de sa naissance, et c'est ici que je dois vous faire ma confession.

Accoutumée à vous entendre à demi-mot, je ne doutai point, en lisant votre première lettre, que l'indifférente, l'invincible Clarice n'eût enfin trouvé son vainqueur. Moins philosophe que mon amie, je craignis, je l'avouerai, l'excès de sa reconnaissance. Que vous eussiez cédé les trois quarts de votre bien à votre libérateur, je n'en aurais point murmuré ; de tous les dons que vous pouviez lui faire, il n'y avait que celui de votre main qui me paraissait excessif. Je me rappelai alors l'expression dont je m'étais servie en blâmant Clarice ; si une fille est assez malheureuse pour être forcée de quitter la maison paternelle, elle ne doit fuir qu'avec son époux. Je n'avais dans l'esprit alors que le cas de Clarice, et ne pouvant deviner que dans peu de jours votre situation serait pareille à la mienne, je n'avais eu garde de prévoir les exceptions que j'aurais mises à cette règle. N'était-il pas naturel de craindre que vous ne prissiez trop à la lettre ce que j'avais écrit sans trop de réflexion ? Et n'allez pas croire qu'il y eût trop de vanité à croire qu'une tête comme la vôtre put se conduire d'après les arrêts de la mienne ; le plus mauvais conseil du monde paraît bon quand il

se trouve d'accord avec une inclination secrète. Quel verbiage ! une demi page employée pour vous dire : je voyais que vous aimiez Chevalier, je mourais de peur que vous ne prissiez droit de l'impertinente sentence que j'avais portée pour l'épouser. Enfin je voulais adroitement vous engager à suspendre du moins cette résolution jusqu'à l'arrivée de mon époux, en supposant que quelque accident eût allongé son voyage. N'allez pas croire au moins que je veuille désapprouver ce que vous avez fait, les circonstances étaient devenues telles depuis votre première lettre, qu'il vous était presque impossible de ne pas chercher à vous en tirer à quelque prix que ce fût. J'admire la franchise avec laquelle vous avouez que votre détermination avait précédé la connaissance que vous avez eue de sa véritable condition, mais en cela même votre humilité vous fait illusion. Comment des sentiments et une éducation telle que l'avait eue votre guide, auraient-ils pu se rencontrer dans un homme de néant ? Il n'était pas possible de s'y méprendre, cela sentait l'homme de qualité d'une lieue loin. Mais je dois achever une narration mal-à-propos interrompue.

A peine jouissions-nous du bonheur de posséder Madame votre mère, qu'il fut cruellement troublé par la crainte de la perdre. Une fièvre maligne s'annonça avec des symptômes si terribles, que les médecins désespérèrent d'abord de la sauver. On voulait m'alléguer mon état, pour m'empêcher d'entrer dans sa chambre. Je protestai d'une manière si positive que l'inquiétude me causerait une fausse-couche, qu'on me laissa la maîtresse de faire là dessus ce que je voudrais. Vous ne devineriez pas qui fut après moi la plus assidue de ses gardes ? Ce fut la pauvre Mistriss Cosby. Elle se confessa avant d'entrer dans sa chambre, et se prépara à sa dernière heure : effectivement dès le septième jour elle fut prise de sa maladie, et emportée quatre jours après. Il est bien terrible d'avoir véçu comme avait fait cette femme, cependant je ne demande point d'autre grâce au Seigneur que de finir comme elle. On ne pouvait l'entendre parler de ses égarements passés, des grâces que Dieu lui avait faites, et de la confiance qu'elle avait dans sa miséricorde sans en être touché. Le bon Dieu a payé vos dettes, ma chère Clarice ; cette sainte et douce mort est la récompense du service qu'elle vous a rendu. Montalve a

été si touché de ses derniers avis qu'au lieu de penser à rentrer dans son ancienne observance, il s'est retiré aux Chartreux, et est actuellement dans les épreuves du noviciat. Madame votre mère ignore encore la mort de Madame Cosby, et la croit convalescente à la campagne ; pour moi, j'avance dans une heureuse grossesse, et n'ai pas eu un seul mal de tête. Il me resterait à vous apprendre ce qui engagea Montalve à sauver votre mère, et l'histoire de leur évasion, je le remettrai à la première lettre, celle-ci faisant déjà un volume. Je conçois par la vôtre que vous avez eu de nouvelles épreuves à essuyer dans votre fuite ; j'espère que vous nous en ferez part aussitôt après votre débarquement. Mandez-nous bien en détail dans quel lieu est la terre de Monsieur votre époux ; s'il ne pourra point obtenir de Madame sa mère la permission de venir nous rendre une visite à Paris dans le temps de mes couches. Vous sentez bien que si j'en étais crue, je n'attendrais pas que vous me prévinissiez, et que j'aurais une grande joie de conduire chez vous Madame votre mère, mais mon état, et le procès de Milord qui se jugera dans peu, ne me permettront pas de quitter Paris avant six ou sept mois, qui me paraîtront six ou sept siècles. Madame Derby et mon époux me chargent d'embrasser pour eux Monsieur le Baron, et je le fais sans scrupule, je n'en aurais pas plus s'il était ici à leur rendre ce service autrement qu'en idée : car sur mon honneur, je l'aime de passion, et malgré ma prévention pour ma Clarice, je le crois digne d'elle.

Nota. N'allez pas, nous vous en conjurons, vous piquer d'un excès de générosité à l'égard de Sir Derby ; il avait consenti à vous abandonner l'argent que vous avez sur la banque de Gênes, pourquoi le lui laisseriez-vous ?

Réponse de Clarice à Lady Hariote

Que ne vous dois-je pas, chère amie, pour m'avoir conservé ma mère aux dépens de vos jours, et quelles actions de grâces ne dois-je pas rendre à Dieu tous les jours de ma vie pour vous avoir préservée des suites que devait avoir votre courageuse amitié ? Et vous Milord, mon généreux protecteur, comment reconnaître tant de fatigues, tant d'inquiétudes et tant de soins ? Quitter une épouse chérie, dans les circonstances critiques où était la vôtre, la sacrifier, pour ainsi dire, en lui permettant de s'exposer comme elle a fait, ah ! c'en est trop, et la multitude de vos bienfaits me réduit à l'ingratitude : avec tous les sentiments de la plus vive reconnaissance, je sens que je suis fort au-dessous de mes obligations. Que Dieu soit votre récompense, c'est ce que je lui demande presque aussi souvent que je respire. J'espère qu'il aura été celle de la pauvre Mistriss Cosby ; elle avait commencé tard à travailler à la vigne du Seigneur ; mais ce bon père de famille veut bien payer ceux qui commencent à la sixième heure, comme ceux qui ont supporté le poids du jour, pourvu qu'ils aient travaillé avec ardeur : je lui rendrai toute ma vie mes actions de grâces pour cette pauvre pénitente qui m'a tirée du précipice où j'allais tomber. Elle obtiendra pour son fils la grâce de la persévérance, et si mes faibles prières sont agréables au Seigneur, il réparera par une vraie pénitence, les égarements de la jeunesse. Ce malheureux jeune homme avait eu de bons principes, à ce que sa mère m'a assurée, et il y avait lieu d'espérer que les semences vertueuses qui avaient été comme étouffées par la fougue des passions, porteraient à la fin d'heureux fruits. Plût à Dieu que je puisse acheter aux dépens de tout mon sang, une pareille grâce pour mon infortuné père. Malheur, Malheur à ceux qui ont gâté sa jeunesse, et répandu dans son esprit l'irréligion, source de toutes ses fautes. Hélas ! comme Milord l'a remarqué, il faut un miracle : je me dévouerais volontiers pour l'obtenir, à l'indigence la plus complète : jugez avec quel plaisir je sacrifierai le superflu. Je suis résolue à ne réclamer aucune partie de mon bien. Je veux prouver à mon père l'excellence de cette religion, qu'il méprise, plus par mes exemples que par mes paroles. Je ne lui demanderai pour prix du sacrifice que je lui fais de toute mon âme, que le retour de sa tendresse, et la liberté de lui donner de temps en temps des preuves de la mienne.

Mon époux applaudit à ma résolution, son désintéressement passe tout ce qui se peut imaginer, et j'ose dire que ce n'est pas la seule vertu dans laquelle il soit supérieur aux autres hommes : chaque jour, chaque heure me découvre en lui de nouvelles perfections. Pourrais-je souhaiter quelque chose avec un tel partage ?

Comme j'ai été extrêmement fatiguée de la mer, je suis forcée de rester quelques jours à Bordeaux pour me reposer, et je profite de ce temps pour vous achever le récit de mes aventures.

Monsieur Beker vous a instruite du contretemps qui nous empêcha de profiter de l'asile qu'il nous avait ménagé chez sa mère. Nous arrivâmes dans le village qu'elle habitait, sur les cinq heures du matin, et j'étais si fatiguée, que je fus forcée de me reposer quelques heures dans un mauvais cabaret, la bonne Dame à laquelle nous étions adressés, étant si pauvre qu'elle n'avait point de domestiques, et avait emporté par conséquent les clefs de son chétif appartement. Après avoir donné quelques heures au sommeil, il fallut délibérer sur le parti que nous avions à prendre. Vous savez que j'avais fort peu d'argent, et je sentais que je n'étais nullement capable de faire un grand chemin à pied. Mon dessein était de me retirer auprès du bon fermier Ryding ; mais il y avait soixante milles du lieu où nous étions, et après avoir récompensé notre guide, il ne nous eût pas resté assez d'argent pour acheter des chevaux. L'honnête homme qui nous avait accompagnés parut si sensible à notre embarras, que nous crûmes pouvoir nous ouvrir à lui. J'ai des effets considérables, lui dit mon époux, mais des raisons très fortes m'empêchent de les vendre : ne connaîtriez-vous point aux environs quelque juif qui voulût nous avancer une somme en gardant quelques-uns de nos bijoux ; car je ne voudrais pas les mettre chez un orfèvre ? Notre guide rêva un peu, puis il nous dit : Je suis bien sûr que Monsieur Beker ne se serait point mêlé de vous si vous n'étiez d'honnêtes gens, ainsi je m'offre à vous rendre ce service ; il y a à douze milles d'ici un juif que je connois, parce que je l'ai servi, il est fort riche, et sait bien que pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas faire un mauvais commerce. Donnez-moi ce que vous voulez mettre en gage, je le lui porterai, si vous voulez vous fier à moi, s'entend. Il serait encore plus à propos que vous vinssiez jusque là,

cela ne vous écartera pas beaucoup de la route que vous voulez prendre, vous resterez dans un village qui sert de faubourg à la ville, et vous verrez s'il vous convient de prendre ce qu'on vous offrira. Comme cette ville n'était point sur la grande route, qu'elle nous avançait de neuf milles dans le chemin que nous voulions prendre, nous suivîmes le conseil de cet homme. Nous louâmes des chevaux, et dès le lendemain nous nous y rendîmes. J'avais un collier de perles estimé quatorze cents livres sterling ; nous le remîmes à notre guide avec la riche robe que j'avais sur moi lorsque je m'échappai, et il porta le tout à son juif, auquel il dit que des personnes qui étaient venu passer l'été dans un village proche du sien, se trouvant en besoin d'argent, lui avaient confié ces effets, et demandaient cinq cents livres sterling dessus, pour six mois. Le juif ne fit aucune difficulté de prêter cette somme sur un effet qui valait deux fois autant, et notre guide nous remit quatre cents livres en billets de banque, et le reste en or. Mon époux me mit le tout entre les mains, et je donnai sur le champ dix guinées à notre conducteur, qui me combla de bénédictions. Ensuite nous cachâmes nos billets de banque dans un des plis de ma robe où ils furent cousus, et mon époux prit la même précaution par rapport à notre or qu'il cousit dans différentes parties de son habit, parce qu'ayant à faire une route de traverse, il fallait éviter les mauvaises rencontres. Le reste de mes diamants fut mis dans un coin de la chaise que nous louâmes, et nous fîmes la moitié de notre chemin sans aucun contretemps. Arrivés à Staford, nous commençâmes à respirer : une journée suffisait pour nous conduire chez Monsieur Ryding, et nous croyions toucher à la fin de nos peines : je dirais presque que les plus sensibles me restaient à essuyer.

Ce fut un samedi au soir que nous arrivâmes à Staford, et j'avais un grand désir d'entendre la messe avant de partir le lendemain. L'hôtesse qui était fort obligeante, étant montée dans ma chambre pour m'offrir ses services, je l'invitai à prendre une tasse de thé avec moi, et comme elle parut sensible à ma politesse, je me hasardai à lui demander s'il y avait beaucoup de catholiques dans cet endroit. Apparemment que Madame l'est, me répondit-elle, et que la circonstance du dimanche vous engage à me faire cette question. Je lui avouai qu'elle avait deviné, et elle ne put s'empêcher de

m'embrasser à cet aveu. Elle me dit qu'il y avait à Staford un certain nombre de catholiques qui y entretenaient un aumônier. Que comme ils étaient fort tranquilles, et que dans les dernières rébellions ils avaient montré beaucoup de fidélité, on leur laissait librement exercer leur religion. On l'appela dans la cuisine, et m'ayant souhaité le bon soir elle me quitta après m'avoir fait donner de quoi écrire. Il était neuf heures, on nous servit un morceau dans notre chambre, et je me hâtais de souper pour commencer à me justifier auprès de vous, lorsque cette femme monta d'un air effrayé dans ma chambre, et me dit : Ma chère Dame, j'ai tout d'un coup senti une grande inclination pour vous, quand je vous ai vue, et je serais au désespoir qu'il vous arrivât quelque malheur dans ma maison. Parlez-moi franchement : Auriez-vous quelque mauvaise affaire ? Quand j'aurais eu dessein de nier la vérité, la pâleur de mon visage, m'eût certainement trahie. Écoutez, continua-t-elle, je ne demande qu'à vous rendre service, et je ne saurais croire que vous soyez coupable du crime dont on vous accuse. Lorsque vous êtes descendue de votre voiture, il y avait un homme qui ne faisait que d'arriver à cheval, il vous a beaucoup examinée, et lorsque votre cocher est venu souper, il lui a demandé si vous ne veniez pas du côté de Londres. Et pourquoi me faîtes-vous cette question, lui a répondu votre cocher ? C'est que je serais bien trompé, a-t-il répondu, si ce n'est pas la jeune personne dont on a mis le signalement dans les papiers publics : elle vaudrait la peine d'être arrêtée, on dit qu'elle a voulu empoisonner son père. Et que m'importe à moi, répondit le cocher, elle me paie bien, et tous ceux qui me paient bien, je les crois honnêtes gens. Je ne suis pas si crédule, a répondu l'autre : mais j'en aurai le cœur net. Voyez donc, ma chère Dame, si vous auriez quelque chose à craindre, et comptez sur ma discrétion. Le Baron prenant son parti sur le champ dit à cette femme : je ne vous dissimulerai pas qu'un mariage d'inclination a brouillé mon épouse avec une famille puissante ; mais vous avez jugé en brave et honnête personne, qu'elle n'est pas capable du crime dont ce misérable ose l'accuser. J'avoue pourtant que je serais au désespoir qu'elle retombât au pouvoir de ses parents avant de s'être réconciliée avec eux ; ainsi, Madame, vous acquerrez un droit éternel à notre reconnaissance, si vous voulez bien nous aider à échapper aux regards du curieux qui nous à examinés. Je vais vous parler plus ouvertement,

reprit cette femme. Ce misérable a dit à mon mari lorsqu'il a eu un coup dans la tête, qu'il y avait mille livres sterling à gagner pour celui qui vous arrêterait, et il prétend qu'il ne laissera pas échapper cette aubaine, et qu'après vous avoir encore examinée demain au matin, il avertirait un connétable, pour vous faire arrêter. Mon avis serait donc que vous profitassiez de la nuit pour vous échapper, et comme Madame est d'une figure très-remarquable, je pense qu'elle devrait déguiser son sexe. J'ai un fils à peu près de sa taille, je l'accommoderai d'un de ses habits et de sa redingote ; vous quitterez le grand chemin, il fait un peu de Lune, vous pourrez couper à travers champs, en tirant toujours sur votre gauche, c'est un chemin extrêmement détourne, et peu fréquenté, il n'y a pas d'apparence qu'on vous y cherche. Et pendant tout ce soliloque, votre pauvre amie versait des larmes qui firent couler celles de notre charitable hôtesse ; mon époux désespéré de ma situation, m'embrassait en me conjurant de reprendre courage. La Providence, me disait-il, se déclare pour nous, puisqu'elle a inspiré à Madame le généreux dessein de nous aider, et en même temps, tirant de son doigt une jolie bague que je lui avais donnée, et qui pouvait valoir dix pièces, il la pria de l'accepter comme une légère preuve de notre reconnaissance. Elle en fit d'abord difficulté, cependant je m'aperçus que ce petit présent donnait un nouveau degré de chaleur à son zèle. Elle se hâta de m'apporter les habits de son fils, et m'en revêtir elle-même. Le Baron eût donné toutes choses au monde pour avoir un cheval, mais c'eût été nous exposer à faire suivre nos traces. Nous remerciâmes mille fois la bonne hôtesse, qui nous conduisit elle-même par une porte de derrière, et nous fit traverser une lande d'un quart de mille, après quoi elle nous désigna, du mieux qu'il lui fut possible, des sentiers qui devaient nous conduire proche de Flint, dans la Principauté de Galles. Vous n'aurez que la première nuit de pénible, nous dit-elle, et une fois écartés d'une douzaine de milles de cette route, il vous sera facile de trouver un cheval. Lorsque cette femme nous eut quittés, une foule d'idées vinrent m'assaillir. Était-ce donc la petite fille du Comte d'Asaph, cette riche héritière qui se trouvait au milieu de la nuit exposée à de pareilles aventures ? Si cette pensée était décourageante, celle qui suivit fut bien consolante. Quelles ressources la Providence m'a-t-elle ménagées dans mon malheur ! Que serais-je devenue si je fusse tombée entre les mains

d'un malhonnête homme, d'un rustre ? il serait déjà rebuté des périls qu'il aurait à courir en cherchant à me sauver, et peut-être ce que j'aurais à en espérer de plus avantageux, serait d'en être abandonnée dans ces lieux écartés, malheur que sa conduite m'aurait peut-être fait regarder comme un bonheur. Le Baron, mon tendre époux, ne me laissa pas longtemps dans ces pensées. Que je souffre, ma chère Clarice, me dit-il, de l'extrémité où vous êtes ! Comment, dans l'état où vous ont réduit vos malheurs, aurez-vous la force de faire un si long chemin ? Si vous vouliez me permettre de vous soulager de temps en temps, j'aurais moins d'inquiétude. Je suis dans la force de l'âge, vous êtes d'une délicatesse qui doit vous rendre fort légère, je pourrais vous épargner une partie de la fatigue en vous portant ; un fardeau si précieux adoucirait pour moi la longueur du chemin. Cet excès de tendresse sembla me rendre une nouvelle vigueur. Que me proposez-vous, mon cher, lui dis-je ? Croyez-vous que je voulusse ménager une vie déjà si traversée aux dépens de la vôtre ? Non, si le Ciel a décrété ma perte, j'aime mieux mourir de fatigue, que de la douleur de vous voir succomber sous celle que je vous aurais causée. Mais pourquoi présumer si mal de mon courage et de ma force ? Dans des temps plus heureux, j'eusse regardé la route que je suis obligée de faire à pied comme une promenade : j'avoue que les malheurs que je viens d'essuyer ont affaibli mon tempérament ; mais par la raison des contraires, les événements favorables qui ont été la fuite de mes infortunes doivent me rendre ma vigueur. Mes peines présentes ont produit tout le bonheur de ma vie, pouvais-je trop l'acheter ? Le Baron, sans considérer le lieu où nous étions, était à mes pieds pour me témoigner sa vive reconnaissance : je m'efforçais de le relever, lorsqu'un bruit que nous entendîmes assez proche de nous, l'engagea à se mettre en état de défense ; car j'ai oublié de vous dire qu'il s'était muni d'une paire de pistolets. La lune donnait si peu de clarté que nous entendîmes ce bruit quelques minutes avant d'apercevoir ce qui le causait, en sorte que nous nous trouvâmes vis-à-vis de trois hommes qui nous parurent d'assez mauvaise mine, et qui ne prirent pas de nous une idée plus avantageuse. Nous demeurâmes tous immobiles à nous regarder de la tête aux pieds, et un de ces trois hommes dit en français à ses compagnons. Qu'avons nous à craindre, ils ne sont que deux, ne serions-nous pas les plus

forts ? N'avez-vous jamais vu une de ces scènes de Molière, où deux poltrons se rencontrent de nuit, et affectent un courage démenti par le son de leur voix, pour s'intimider mutuellement ? Nous faisions alors une excellente représentation de ces scènes, et pourtant je dois dire, à la louange de tous les acteurs qu'il n'y avait que moi de poltronne, aussi l'étais-je à un tel point, que mes cheveux se dressaient d'horreur sur ma tête. Je m'égaie à présent d'une aventure qui faillit à m'ôter la vie, semblable à ces vieux marins qui au coin de leur feu divertissent leur famille du récit d'un naufrage auquel ils ont échappé, et qui intéressent à proportion du danger qu'ils ont couru. Mais il est bien temps de vous tenir en inquiétude, en m'amusant à discourir. Le Baron se douta d'abord de la vérité de cette rencontre et répondit à ses compatriotes. Des malheureux dont l'infortune est pareille, ne doivent point s'alarmer mutuellement. Vous êtes prisonniers français, Messieurs, et vous cherchez comme nous à recouvrer votre liberté ? Vous l'avez deviné, répondit un de ces trois hommes qui avait un son de voix si terrible qu'il me fit trembler. Asseyons-nous un moment, et voyons si nous pourrons nous aider dans notre dessein. Comme je marchais depuis plusieurs heures, et que je commençais à être bien lasse, nous acceptâmes la proposition. Ces gens nous apprirent d'abord leurs qualités. L'un était capitaine de vaisseau, l'autre un lieutenant et l'autre un chirurgien. Je me remis un peu en pensant que des gens de cette sorte devaient avoir quelque éducation. Le capitaine nous apprit qu'ils sortaient du château de… qu'ils avaient déjà fait plus de quatre-vingts milles sous la conduite d'un guide qui les avait abandonnés au commencement de la nuit, parce que l'argent leur avait manqué ; que leur premier dessein avait été de se rendre à Bristol, où le chirurgien avait un ami qui avait promis de favoriser leur évasion ; mais que le manque d'argent les réduisait au désespoir, en les privant d'un guide : car pour ce qui est de la nourriture, ajouta-t-il, les champs sont pleins de navets, et d'autres légumes, qui nous empêcheront de mourir de faim. D'ailleurs nous parlons mal la langue, nous n'osons nous adresser à personne pour demander la route ; il y a une demi-guinée promise pour chaque prisonnier Français qu'on arrête ; l'espoir de cette récompense nous fait trouver autant d'ennemis que nous rencontrons de paysans. Je puis remédier à ces deux inconvénients répondit le Baron. J'ai quelques guinées à votre service, Messieurs, et

mon petit camarade ayant appris l'anglais fort jeune, le parle aussi parfaitement que s'il était né en Angleterre ; mais, il est d'une complexion si délicate que je désespère de lui voir faire la route ; sans quoi, nous nous ferions un plaisir de vous accompagner et de vous aider de tout notre pouvoir. S'il n'y a que cela qui vous embarrasse, répondit le capitaine, vous pouvez être tranquille. Nous sommes quatre, quelques branchages nous auront bientôt fait une machine propre à porter ce jeune garçon quand il ne pourra plus marcher ; je le porterais moi seul sur mon épaule, comme on fait un agneau ; je ne lui demande pour toute chose, que de prendre langue de temps en temps, pour savoir le vrai chemin, si on ne nous a point trompés, trois nuits peuvent nous approcher de Bristol ; nous passerons le jour dans les broussailles comme nous avons fait jusqu'à présent. Ce jeune cadet entrera seul dans Bristol, et vous pouvez compter que dès le lendemain nous aurons une barque capable de nous faire faire le trajet. Au reste, mon compatriote, si j'accepte votre argent pour faire route, ce n'est qu'un prêt, nous ne sommes pas des misérables, et sitôt qu'il fera jour, je vous ferai voir une lettre de crédit sur le négociant de Bristol dont je vous ai parlé. Marchons jusqu'au jour, et que les étoiles nous servent de guides ; en tirant vers le sud-ouest, nous avançons vers la mer, qui est le terme de notre course. Qu'en pensez-vous, mon cher, me demanda le Baron, ce plan vous paraît-il juste ? En vérité je ne savais que répondre, le chirurgien voyant que j'hésitais, me dit fort poliment : Si Monsieur y trouve quelque difficulté, il est libre de continuer seul sa route, nous ne prétendons point le gêner, et nous vous demanderons seulement une couple de guinée que nous vous ferons tenir à l'adresse que vous nous donnerez en France. Je ne vous les demande, au reste, Messieurs, que parce que vous avez eu la générosité de nous les offrir, et nous ne nous quitterions pas brouillés, quand vous refuseriez de tenir votre parole.

Nous n'en sommes point capables, repris-je. Puis me tournant vers mon époux, suivons ces Messieurs, lui dis-je, ils me paraissent honnêtes gens, abandonnons nous avec eux à la conduite de la providence. Je me levai en disant ces paroles, et le capitaine avec son lieutenant voulant me faire voir qu'ils étaient en état de tenir ce qu'ils m'avaient offert, entrelacèrent leurs mains, me firent asseoir dessus,

et me portèrent plus d'un mille sans en paraître fatigués. Je ne l'étais plus, et comme si j'eusse trouvé de nouvelles forces dans le courage de mes compagnons, je marchai lestement jusqu'à la pointe du jour qui nous découvrit un village sur notre droite. On me proposa d'y aller pour prendre langue, et mon époux voulait m'y suivre : je compris qu'il n'en serait pas le maître, des fugitifs sont toujours en défiance, ils voulaient un gage de mon retour. Il fallut donc me résoudre à tenter seule l'aventure, et la persuasion où j'étais que je ne risquais pas d'être connue dans un lieu si écarté, et dans un tel déguisement, animant mon courage, je me moquai de la peur que j'avais conservée jusque là, J'avais un habit assez propre, et l'on pouvait me regarder comme un enfant de famille qui s'échappait de la maison paternelle, c'était le pire jugement qu'on pût porter de moi. Mes compagnons se cachèrent dans une bruyère fort haute, et pour me faciliter le moyen de les retrouver, ils plantèrent un grand bâton qui servait de canne à l'un d'eux, à une telle distance qu'ils pouvaient entendre ma voix à mon retour. Tout le monde était presque sorti du village, parce que c'était le temps de la moisson ; j'entrai dans une assez bonne ferme, où je trouvai un bon vieillard aveugle, qui, devant la porte d'une cuisine, cherchait à recevoir les premiers rayons du Soleil. Une servante était à quelques pas de lui occupée à donner à manger aux poules. Dieu vous bénisse, mon bon père, lui dis-je. Dieu vous bénisse, ma fille, répondit le vieillard. A ces mots qui me firent transir, la servante fit un grand éclat de rire. Vous vous y connaissez, dit-elle au vieillard, si toutes les filles ressemblaient à ce jeune garçon, il y aurait presse. Garçon ou fille, dit le vieillard, ma bénédiction n'est pas perdue, il est vrai que c'est la voix d'une fille. Y a-t-il quelque chose pour votre service, mon enfant. J'allais à Bristol, lui répondis-je, je me suis égaré, et j'ai marché toute la nuit ; ne pourriez-vous pas en payant me donner un morceau à manger ? Et même un coup à boire, dit le vieillard. Si vous pouvez payer à la bonne heure, si vous avez peu d'argent, et qu'il vous fasse besoin pour votre route, Dieu paiera pour vous. Il ne laissera pas de vous payer, quand même vous prendrez mon argent, lui répondis-je ; j'ai plus qu'il ne faut pour faire ma route, et votre bonne volonté qu'il connaît ne restera pas sans récompense. Excellent jeune homme ! dit le vieillard, donnez-lui un coup de bière forte, Maly. Je ne bois point de bière, lui dis-je, mais je prendrai

volontiers deux œufs frais, et un peu de lait. J'aime beaucoup les œufs, et si cette bonne fille voulait m'en faire durcir une douzaine, je m'en chargerais volontiers. Maly s'empressa de faire ce que je lui demandais, et pendant ce temps, le vieillard me dit : vous avez entrepris un long voyage, mon enfant, savez-vous bien qu'il va près de trois cents milles d'ici à Bristol, pourrez-vous faire ce chemin à pied. Si je trouve un cheval à acheter, qui ne soit pas bien cher, j'en ferai l'emplette, lui dis-je, quitte à le revendre là ; car je vais chercher à m'y embarquer pour la Hollande. Vous auriez bien plus court de traverser la province de Galles, me dit-il. On trouve souvent à Harlech de petits bateaux qui descendent à Bristol, et il n'y a pas plus de quatre-vingts milles d'ici. Au reste, si vous voulez vous accommoder d'un mauvais cheval que nous voulons vendre, vous en aurez bon marché. Je dis qu'il est mauvais, ajouta-t-il, parce qu'il est borgne, car au reste, il va d'un pas ferme, et ne fatigue point son homme. Comme je parus souhaiter de faire cette acquisition, on amena le cheval, qui véritablement avait mauvaise physionomie. On m'en demanda trois guinées, et je ne les donnai que pour soutenir la feinte dont je m'étais servie. On mit par dessus le marché, un bon bissac avec deux pains, une douzaine d'œufs durs, un morceau de bœuf salé et un fromage. J'eusse bien souhaité avoir de la bière, mais j'avais annoncé que je n'en buvais pas ; heureusement je trouvai à m'en pourvoir avant de sortir du village. Mon début avait été heureux, j'en fus encouragée, et je rejoignis mes compagnons qui commençaient à s'ennuyer de mon retardement. Pour mon époux, il était plus mort que vif, et se reprochait comme un crime d'avoir consenti à me laisser aller seule, quoiqu'il n'y eût pas plus d'un demi-mille de chemin. Après avoir distribué mes provisions, le Baron dit aux prisonniers qu'il aimait mieux se priver de leur compagnie, que d'éprouver une autrefois l'inquiétude qu'il venait d'essuyer. Ce jeune homme, leur dit-il, m'a été confié par ses parents, c'est un fils unique, je ne saurais me résoudre à le perdre de vue. Je crus remarquer dans les yeux du chirurgien quelques mouvements qui sentaient l'incrédulité, ce qui me fit prodigieusement rougir, et prendre la résolution de nous éloigner pendant le sommeil de ces gens ; car ils paraissaient avoir grand besoin de ce soulagement. Un accident imprévu nous en empêcha : car j'étais, ce semble, destinée à éprouver tous les genres de peine,

dans ce fatal voyage. Tout à coup mon époux changea de couleur, presque aussitôt tomba en faiblesse. Figurez-vous les terribles pensées qui m'assaillirent dans ce moment critique. Il m'était devenu plus cher que ma vie ; je ne pouvais attribuer son accident qu'à l'inquiétude que je lui avais causée. Qu'allais-je devenir, si le Ciel me l'ôtait dans sa colère ! En vérité il y en avait plus que je ne me croyais capable d'en supporter. L'humanité de nos compagnons surpassa ce que je devois attendre de gens de leur profession : car la mer rend un peu barbare : le chirurgien surtout s'employa à le faire revenir, avec un zèle que je n'oublierai jamais. J'avais sur moi ce flacon de cristal de roche, dont vous me fîtes présent à votre mariage, et dont la chaîne est de diamants si bien montés. Ce meuble était bien capable de nous déceler ; je n'y fis pas la plus légère attention, tant j'étais hors de moi, je me hâtai de le remettre entre les mains de M. Dulac, c'était le nom qu'avait pris le chirurgien, qui, après avoir frotté les narines et les tempes du Baron, lui fit avaler d'une certaine drogue qu'il avait sur lui, et qui lui fit bientôt tout l'effet qu'il en avait attendu. Une bile noire le soulagea, sitôt que le remède l'eut expulsée, et Dulac me dit que s'il n'eut pas été secouru à temps, il risquait une apoplexie d'humeurs. Que serais-je devenue, ô mon Dieu ! si cet accident lui fut arrivé deux heures plus tard, et dans un lieu où j'eusse été seule avec lui ? Cette abondante évacuation le mit hors de danger, et ne lui laissa qu'une grande faiblesse. Le capitaine et le lieutenant ne tardèrent point à ronfler comme des gens qui, après une longue course et un jeûne sévère, avaient pris un bon repas. Dulac en avait bien autant d'envie qu'eux, mais le désir de me dire ce qu'il avait dans l'esprit, l'emporta sur le besoin. Il serait difficile, nous dit-il, d'en imposer aux yeux d'un homme de ma profession. La délicatesse des traits de Madame, m'a découvert son sexe ; le bijou qu'elle m'a remis entre les mains, sa condition. Vos inquiétudes mutuelles, l'amour que vous avez l'un pour l'autre, et la modestie qui brille sur son visage, m'annonce qu'elle est votre épouse ou prête à le devenir. Ne vous alarmez point, nous dit-il, je ne suis pas le seul qui puisse faire ces remarques, ce qu'il y a de sûr, c'est que personne ne peut les faire avec moins de danger pour vous que moi et mes compagnons. Deux ans de prison m'ont donné le temps de les connaître, jugez de leur probité par le motif de leur évasion. Ce capitaine et ce lieutenant ont été pris avant la déclaration

de guerre aussi bien que moi, ainsi nous ne croyons pas l'avoir été légitimement. Cependant nous n'aurions point été tentés de nous sauver, si nous n'eussions appris qu'on voulait nous forcer à monter un des vaisseaux de guerre destinés pour Québec. Ces deux hommes connaissent parfaitement le fleuve Saint Laurent, et risqueraient à être pendus au haut du mât, plutôt que de manquer à faire périr les vaisseaux qu'ils conduiraient : car ils consentiraient à être écorchés tout vifs plutôt que d'introduire les ennemis dans leur patrie. Quand on est capable de sacrifier sa vie au devoir, on ne peut être soupçonné de chercher à nuire à des compagnons d'infortune. Suivez donc le conseil que je vous donne, ouvrez-vous à mes compagnons ; vous ne leur apprendrez rien, je vous assure ; mais votre confiance excitera leur zèle. Je connais le Capitaine, c'est un homme fertile en expédients, et il me disait, il y a une demi heure, qu'il se faisait fort de vous faire traverser toute l'Angleterre à votre aise, et sans danger, si vous voulez sacrifier une vingtaine de guinées.

Nous étions à la discrétion de ces hommes, ils paraissaient pleins d'honneur, et l'étaient véritablement. Nous résolûmes donc de nous confier à eux. Un coup d'œil instruisit mon époux de ce que je pensais à cet égard, et pour toute réponse, il tira de son sein un petit porte-feuille où était le certificat de notre mariage. La lecture de cette pièce, en instruisant Dulac de notre naissance, redoubla ses égards, et il nous assura que non seulement nous étions en sûreté parmi eux, mais qu'il pouvait répondre que ses camarades, aussi-bien que lui, risqueraient leur vie pour notre défense, s'il était nécessaire. Après ces protestations nous succombâmes au sommeil dont nous avions grand besoin, et il est étonnant que dans la situation où nous étions nous en eussions un aussi tranquille. Il dura près de neuf heures, ma chère, c'est-à-dire que nous étant endormis à huit heures du matin, il en était presque cinq quand nous nous éveillâmes ; c'était le Ciel, ma chère, qui nous avait accordé ce soulagement, pour nous empêcher de succomber à la dernière épreuve qu'il nous voulait faire souffrir. Mon époux n'avait plus d'autre mal qu'une grande faiblesse causée par le besoin de nourriture. Pendant le repas, le capitaine auquel on avait déclaré mon sexe, nous dit : je conjecture, d'après le discours du vieillard, que nous pouvons aisément approcher de Shrowesbury,

pendant la nuit qui va suivre. Il sera aisé à Madame, à la faveur de son anglais, de nous procurer à chacun un habit décent, les nôtres étant tout propres à nous faire remarquer et arrêter. Elle peut ensuite louer hautement une chaise pour elle et son époux ; nous prendrons des chevaux, et nous suivrons la chaise en plein jour, nous passerons pour des gens de sa suite, et personne ne s'avisera de nous prendre pour ce que nous sommes. Pour plus grande sûreté, nous aurons soin de ne nous arrêter que dans de petits endroits ; je suis sûr d'arriver de cette manière, à Bristol, et de descendre hardiment chez celui auquel je suis adressé, sans crainte qu'on s'avise d'arrêter un équipage qui aura l'air d'appartenir à des gens de considération.

Ce projet était admirable, je n'y trouvais qu'une difficulté, c'était d'acheter trois redingotes sans faire naître quelque soupçon. Rien de plus facile, reprit le capitaine. Vous nous laisserez à un mille de la ville et vous y entrerez le soir à pied avec votre époux, vous vous arrêterez à la première auberge, et vous demanderez à l'hôte s'il ne pourrait point vous procurer des redingotes plus légères que les vôtres, parce que vous voulez prendre une chaise de poste, et que vous avez renvoyé vos chevaux par un domestique. Vous en achèterez trois, vous ferez une belle dépense au souper, et donnerez vos ordres pour partir à la pointe du jour. Vous prendrez trois chevaux de main pour les gens de votre suite qui ont ordre de vous attendre au premier village, vous reviendrez sur vos pas avec votre chaise, et vous vous arrêterez pour déjeuner, à la dernière auberge ; vous donnerez largement de quoi boire aux postillons. Vous direz que vous aurez quelques affaires à terminer, et annoncerez une absence de demi heure. Vous mettrez deux redingotes l'une sur l'autre, et vous reviendrez sur vos pas. Vous nous trouverez à une portée de fusil, et vous vous déchargerez de trois redingotes. L'important est de partir si matin de la ville, que nous trouvions tout le monde encore couché, au village. Le projet me parut fort hasardeux, nous n'eûmes pas le pouvoir de l'exécuter alors, comme vous l'apprendrez tout à l'heure, cependant il nous réussit à quelque chose près, lorsque nous nous vîmes dans la nécessité de le tenter. Nous attendîmes la nuit avec une grande impatience, pour nous remettre en route, et comme je craignais que le Baron ne fût encore faible, je feignis de ne pouvoir

aller à cheval qu'en croupe pour l'obliger d'y monter. Nous fûmes tous surpris de la vigueur de notre rosse, qui nous porta d'un pas allègre ; heureusement nous trouvâmes bientôt un de ces abreuvoirs qu'on rencontre souvent sur la route, où la pauvre bête se désaltéra tout à son aise. Cet abreuvoir était à la porte d'un cabaret, et une servante entendant boire un cheval ouvrit pour nous demander si nous ne voulions pas descendre. Je lui répondis que non, et la priai de m'emplir une bouteille de bois, de forte bière, et de faire donner de l'avoine à mon cheval. Nos compagnons avaient avancé chemin à l'ouverture de cette porte, et nous attendaient à l'issue du village, fort intrigués. Ils nous avouèrent ensuite qu'ils avaient cru que nous avions saisi cette occasion de les abandonner, mais qu'ils n'avaient pas craint un instant que nous voulussions les trahir.

Vous vous étonnerez peut-être que nous eussions associé notre sort à celui de ces prisonniers, que nous aurions pu quitter en leur donnant quelque argent. En voici la raison. Ce capitaine se faisait fort d'obtenir des passeports à Bristol, et c'était une nécessité d'en avoir pour s'embarquer en temps de guerre. Malgré mon déguisement, Sir Derby avait si bien désigné mes traits, que je n'aurais jamais osé me présenter pour en obtenir un de ceux qui avaient commission d'en délivrer. Mon époux parlait un mauvais anglais qui l'eût pu faire arrêter comme déserteur. Nous étions donc prisonniers en Angleterre, sans espoir d'en sortir, au lieu que nous l'espérions par le moyen du capitaine. Nous demandâmes à celui qui donnait l'avoine au cheval, combien on comptait du lieu où nous étions jusqu'à Shrowesbury : jugez de mon découragement lorsqu'il m'eut répondu qu'il y avait soixante et quinze milles. Je comptais y arriver après demain au soir, lui dis-je. Il faudrait aller bon train, me dit ce garçon, et votre cheval n'est pas vigoureux ; cependant comme le temps est clair, si vous avancez aujourd'hui de quelques milles, vous pourriez coucher demain à Bridgenorth qui est à seize milles d'ici. Je payai ce garçon, et notre cheval qui avait repris vigueur, partit d'un pas qui surprit le valet. Nos compagnons commençaient à se lasser de nous attendre, et furent charmés de nous revoir. La bière forte que je leur apportais leur fit le même effet que l'avoine avait fait à notre cheval, et ils marchèrent si vigoureusement, que le chirurgien qui avait une

sagacité merveilleuse pour connaître par l'odorat, l'approche des villes, nous assura que nous étions près de Bridgenorth. Il faisait à peine une petite pointe de jour, nous nous en servîmes pour nous détourner du grand chemin et entrer dans d'épaisses broussailles qui étaient à quelques portées de fusil. Nous nous y arrangeâmes de notre mieux, mais à peine y eûmes-nous resté un quart d'heure, qu'un misérable chien qui précédait des chasseurs, vint aboyer autour de nous. Il s'approchait des broussailles, puis se retirait avec précipitation. Les chasseurs s'étant approchés, le capitaine se leva, et leur dit en son mauvais anglais de ne pas nuire à des gens qui ne lui avaient jamais fait de mal. Comme ils n'étaient que deux hommes, et que nous étions cinq, ils feignirent de la compassion et répétèrent plusieurs fois : pauvres hommes ! Puis ils s'éloignèrent de nous, mais ce ne fut pas pour longtemps, et pendant que nous délibérions sur ce que nous avions à faire, ils revinrent avec une douzaine de paysans armés de faux, avec lesquelles ils coupaient les blés, et nous ayant couchés en joue avec leurs fusils, ils menacèrent de tuer celui de nous qui bougerait de sa place. Le premier mouvement du Baron fut de se jeter sur ses pistolets : le second fut de les mettre dans ses poches, dans la crainte de m'attirer quelque malheur. Les paysans nous saisirent et nous conduisirent à la ville, ou l'on nous présenta au juge de paix. Il avait couché à la campagne, et son fils qui était officier nous interrogea fort civilement, de son lit : car il n'était pas encore levé, ce qui me donna la facilité de me dérober à sa vue. Ne me demandez point tout ce qui se dit dans une conversation assez longue ; j'étais si abattue, si effrayée, si humiliée de me trouver en de telles circonstances, que je n'étais pas capable de donner aucune attention à ce qui se passait autour de moi. Nous fûmes tous conduits au cachot, et que ce mot ne vous effraie point, ma chère ; ce qu'on appelle de ce nom en Angleterre n'a nul rapport à ce qu'il signifie en France. Imaginez-vous une petite chambre de dix pieds en quarré, ou plutôt une boîte, car elle était lambrissée de tous les côtés, et absolument dénuée de meubles. Nous demandâmes de la paille fraîche, et comme c'était en offrant de l'argent, on nous en apporta tout de suite, et le geôlier nous offrit obligeamment tout ce dont nous aurions besoin en payant. Je m'étendis sur cette paille, plus morte que vive, et mon époux mêlant ses pleurs avec les miens, me fit assez

connaître par ces marques d'abattement, combien il augurait mal de la fin de notre aventure. Sûr de mon innocence, il ne l'était pas moins du dessein inébranlable que j'avais pris, de périr plutôt que d'accuser mon père. Il y avait à craindre que nous ne fussions conduits à Londres, et le moyen d'échapper aux regards d'une infinité de curieux ! On allait nous demander nos noms, sur quel vaisseau nous avions été pris : que répondre ? Je touchais au moment d'être connue, et qu'aurait-on pensé de mon mariage, de ma fuite, de ma société avec des déserteurs ? En vérité, je ne sais comment la tête ne me tourna pas dans cette occasion. Mes compagnons d'infortune essayèrent de me consoler, et le Capitaine emporté par l'habitude, me jura de la manière la plus énergique, qu'il périrait, ou qu'il trouverait le moyen de me rendre la liberté. Savez-vous faire des miracles, lui dis-je, et pouvons-nous sans cela sortir de ce lieu, où il n'y a qu'une fenêtre, grillée à la porte, et encore cette fenêtre n'a-t-elle pas plus d'un demi-pied ? Aussi n'est-ce pas par là que je prétends vous faire sortir, me répondit-il. J'ai bien bravé de plus grands périls pour sortir du lieu où nous étions enfermés. Donnez-moi seulement jusqu'à cet après-dîner, et tenez-moi pour le plus grand coquin du monde si nous ne sommes hors d'ici, avant qu'ils aient reçu les ordres de l'amirauté à notre égard. La confiance avec laquelle Dulac et le lieutenant recevaient ces promesses, ne fut pas capable de faire naître la mienne, et si je parus plus tranquille, c'est que je me regardai comme dans la main de celui qui dispose toujours avec sagesse et bonté, du sort de ses créatures. Mon époux à qui je communiquai ma réflexion, la saisit avec avidité, et à mesure qu'elle s'étendait dans notre esprit, notre résignation s'augmentait, et nous mit en état d'attendre sans murmurer, ce que Dieu ordonnerait de notre sort.

Sur les deux heures, le geôlier vint nous demander si nous voulions dîner. Nous avons plus besoin de respirer que de manger, répondit le capitaine. Si vous êtes assez bon pour vouloir nous laisser prendre notre repas dans la cour, nous vous donnerons de quoi l'acheter, et nous vous prierons de manger avec nous. Combien voulez-vous dépenser, demanda le geôlier ? Un schelling par tête, répondit-il, et nous payerons la bière forte. Vous me paraissez d'honnêtes gens, reprit le geôlier, et je suis d'un bon naturel ;

tranquillisez-vous pendant une demi-heure, et vous entendrez parler de moi. Il ne tint pas exactement parole pour le temps, mais au bout d'une heure, il nous fit entrer dans la cour, qui était vaste et pavée de larges pierres ; nous y trouvâmes une table de sept couverts, parce que cet honnête homme avait une fille fort laide. On nous servit un assez mauvais dîner, que nos camarades mangèrent avec autant d'appétit et de gaieté, que s'ils eussent été chez eux. On avait dit que je ne savais pas un mot d'anglais, ainsi je fus dispensée de prendre part à la conversation. Je mangeai pourtant par complaisance pour mon époux, et je n'eusse pas été pénétrée d'affliction, je n'aurais pu tenir mon sérieux à ouïr les louanges qu'on donnait à la geôlière. Dulac eut l'effronterie de lui dire qu'elle était très jolie ; je craignais qu'elle ne lui sautât aux yeux, tant l'ironie était forte. Quelle fut ma surprise de voir la pauvre créature se rengorger et avaler à longs traits le parfum qu'on lui offrait. Pauvres créatures que nous sommes ! on peut tout risquer avec nous, quand il s'agit d'adulation ; on nous trouve toujours, en pareil cas, d'une crédulité si sotte, qu'il y a peu d'honneur à nous tromper : excusez cette réflexion, elle coula de source.

Pendant que Dulac cajolait la fille, et que le lieutenant faisait boire le père, le capitaine jetait de tous côtés des regards curieux qui ne m'échappaient pas. Les murailles de la cour n'étaient pas fort hautes, et si le geôlier eut voulu nous laisser passer la nuit dans cette cour, je n'aurais pas désespéré de les franchir : mais c'était un acte qu'il ne fallait pas attendre de sa courtoisie. Sur la fin du repas le geôlier nous dit que nous étions libres de disposer de notre cheval. Il faut le boire, répondit le capitaine. Notre hôte trouvera bien le moyen de s'en défaire : car tout borgne qu'il est, il vaut son pesant d'or. Attendez, lui dit Dulac, j'aime mieux ne boire que de l'eau et trouver sur sa peau une redingote honnête ; je suis honteux de paraître avec ces guenilles devant une si charmante demoiselle. Miss sourit, et se chargea de l'achat. Il fallait rentrer dans notre boîte ; le capitaine commanda le souper et demanda un cochon de lait et un pouding, au choix de Miss. Nouvelle révérence de la part de la Pécore. On nous encoffra, et à peine fûmes-nous fermés, que le capitaine sautant de joie, ou plutôt en faisant le geste, car sa tête touchait au plancher : tranquillisez-vous, ma belle Dame, me dit-il, le Diable sera bien fin si

nous sommes ici dans trois jours. Allons, mes amis, à l'ouvrage. En même temps ils tirèrent leurs couteaux, et en vérité je ne savais à quoi cela devait aboutir. Ayant rangé la paille, ils eurent bientôt dégagé une planche de celles qui formaient le plancher, et grattant la terre avec leurs couteaux, ils la tiraient avec les mains, et la portaient dans leurs chapeaux de l'autre côté, qui était aussi garni de paille, et la dispersaient artistement dessous. Je commençai alors à comprendre une partie de leur dessein, sans pouvoir m'imaginer qu'il fût possible de pouvoir l'exécuter. Mon époux et moi voulûmes pourtant partager le travail, et avant la nuit ils avaient fait une fosse de quatre pieds de profondeur, au moins, et de trois pieds de long, toujours en gravissant du côté qui touchait à la cour. Une misérable poutre qu'ils trouvèrent en leur chemin, manqua les désespérer, parce qu'elle passait en travers vers le passage qu'ils s'étaient frayé, et coupait l'ouverture en deux. De quoi ne sont pas capables des gens qui sont animés par le désir de recouvrer leur liberté ! Ils entreprirent de scier cette poutre avec leurs misérables couteaux, et comme le jour touchait à sa fin, ils remirent proprement la planche qu'ils avaient levée, en sorte qu'il n'y avait que la terre qui était sous la paille qui pouvait nous déceler. Dès que la nuit fut entièrement venue, on nous tira de notre cachot, et nous fûmes introduits dans la maison du geôlier. J'admirai la confiance de cet homme qui n'avait qu'une servante et sa fille, et qui se mettait à la discrétion de cinq hommes qui eussent pu lui faire un mauvais parti. Il faut l'avouer, l'anglais n'est pas défiant, et ne soupçonne point les autres d'un crime qu'il ne se sent pas capable de commettre lui-même ; autre réflexion qui m'échappe, en faveur de mes compatriotes.

Pendant qu'on préparait le souper, Dulac poussait sa pointe avec la jeune fille, et lui faisait entendre qu'il avait du bien dans son pays, mais qu'il ne souhaitait plus guère de s'y rendre depuis qu'il avait eu le bonheur de la voir. J'avais une de ces petites bagues en jarretière, qui coûtent trente schellings, et qu'il m'avait demandée pour faire un présent à sa belle. Comme il n'était question que de gagner sa confiance, je ne me fis point un scrupule de la lui donner. Je la mis dans ma bourse, qui était un broché en soie cramoisi et or, et j'eus soin de la garnir d'une vingtaine de guinées. Vous nous voyez vêtus comme des misérables, lui dit Dulac ; c'était un artifice pour couvrir

notre fuite ; à présent que nous sommes arrêtés, nous souhaiterions beaucoup avoir de meilleurs habits : car, pour vous le dire confidemment, les nôtres sont pleins d'une certaine engeance, que nous serions fâchés de vous communiquer. La fille l'ayant assuré qu'il n'y auroit aucune difficulté à nous pourvoir d'habits, Dulac tira sa bourse, et lui fit un petit mémoire de ce qu'il souhaitait, dans lequel il n'oublia pas des bottines de cuir de celles qui sont justes à la jambe. Je prévois, lui dit-il, que nous ferons dans peu le voyage de Londres, et comme nous sommes en état de nous procurer des chevaux, il serait désagréable d'être exposés à la piqûre des cousins et des mouches. Il tira ensuite de sa bourse une douzaine de guinées qu'il lui remit, et en même temps la petite bague qu'il lui offrit, en feignant d'être honteux de lui faire un si chétif présent. Elle fit quelques façons, et la montrant à son père, elle lui dit qu'on voyait bien à nos manières que nous étions des gentilshommes ; elle ajouta que Dulac avait une bourse pleine d'or, et elle le croyait ainsi, parce que le fond de la bourse était garni de schellings enveloppés dans du papier, pour éviter qu'ils ne se mêlassent. Cette fille publia le lendemain nos richesses dans la ville, et nous eûmes plusieurs visites, par notre petite fenêtre. Dulac entretenait les filles du quartier, qui y paraissaient et leur dit que si le geôlier voulait le permettre, et qu'elles lui fissent avoir un violon, il les ferait danser dans la cour. J'entendais ces femmelettes, dire que les Français étaient bien polis, et que c'était dommage qu'on fut en guerre avec eux. Plusieurs d'elles presserent tant le geôlier qu'il leur promit de les laisser danser le soir, et ce bon homme nous croyait si bien établis chez lui, qu'il aurait juré de ne pas laisser à Dulac une seule de ses guinées, ainsi il n'avait garde de soupçonner le dessein où nous étions de lui échapper. Pendant ces conversations à la grille, l'ouvrage avançait et pour avoir le temps de le conduire à sa perfection, on feignit d'avoir envie de dormir après le dîner. Nos camarades avaient abandonné leur guenilles à la servante, et s'étaient vêtus des habits qu'on leur avait apportés, sans oublier les bottines. Combien pendant ce temps faisais-je de vœux au Ciel pour le succès de nos desseins ! On est fort dévot en pareilles occasions, je vous jure, et à présent que je suis au port, je ne puis me rappeler sans rire le burlesque des prières de nos marins ; ces gens font si accoutumés à jurer, qu'ils lardaient leurs oraisons de ces mots d'usage. Enfin, après avoir bien sué, bien

juré contre la dureté de cette poutre, bien prié Dieu de soutenir les forces des travailleurs, on chanta victoire, et on parvint à dégrader sous le pavé de la cour, mais sobrement. Je fus chargée de feindre d'être malade, à la fin du repas, et je ne feignais point, l'approche du moment de l'exécution, et l'incertitude des suites, me donnaient une fièvre réelle. On but coup sur coup, pour se retirer de meilleure heure, et le geôlier, sa fille et sa servante, avaient la tête furieusement lourde quand on sortit de table. Il leur restait pourtant assez de raison pour nous bien enfermer, et aussitôt mes rats de se mettre à la sappe. Le trou étant honnête, et minuit étant sonné, il fut question d'essayer nos forces pour faire sauter la pierre qui fermait notre sépulcre, je dis mal-à-propos, nos forces, on fit si peu de cas des miennes, qu'on ne me jugea pas digne de tenter l'aventure. Après nombre de tentatives inutiles, le capitaine remporta la victoire, et tenant la pierre suspendue sur son dos, la supporta jusqu'à ce que Dulac se fut coulé par l'ouverture, et la soutint avec un bâton : car on craignait que le bruit qu'elle ferait en la jetant de côté, ne nous trahit. D'ailleurs, on voulait la laisser en place, pour nous donner le temps nécessaire pour gagner pays. Dulac avait inventé une autre ruse, dont j'ignore le succès. Il avait baragouiné une lettre dans un anglais détestable, et l'avait posée en dedans du cachot, justement à l'entrée. Par cette lettre, il protestait à sa belle, que le seul désir de se mettre en état de la demander à son père, l'avait forcé à la tromper ; qu'il espérait qu'elle voudrait bien l'engager par cette considération à celer notre fuite, au moins pendant deux jours, pour lui donner le temps de gagner Ipswiche où un paquebot l'attendait : il lui faisait entendre qu'il était d'une condition beaucoup plus relevée qu'il ne le paraissait, et que, pour prix du service qu'il lui demandait, il la ferait une grande Dame.

Pendant le dîner, le capitaine avait remarqué une échelle contre un pommier qui était à l'extrémité de la cour, il nous en avertit, et dit à mon époux qu'un usage dans les prisons était que celui qui payait pour le trou, avait l'avantage d'y passer le premier, et qu'ainsi ils nous cédaient le pas à l'échelle, ce n'était pas le moment de se piquer de politesse. On en appuya bien le pied, que le Baron tint lui-même ; il fut presque aussitôt que moi, au haut du mur, mais nos trois compagnons à l'aide des pieds et des mains, y furent en même temps,

et ayant sauté de l'autre côté, je m'assis sur le bord et m'élançai dans les bras du capitaine, le plus heureusement du monde. Il y avait trois à quatre jardins fermés de haies, qu'il fallut franchir, ce que nous fîmes aux dépens de quelques égratignures. Vous croyez peut-être que nous suivîmes d'abord le chemin de Bristol ? Notre capitaine avait trop d'expérience, pour faire une telle faute. Nous avions passé à la vue d'une jolie ville, au milieu de cette nuit qui nous avait été si fatale ; ce fut vers ce côté-là qu'il dirigea notre marche : car il y avait peu d'apparence qu'on s'imaginât que nous retournions sur nos pas. Nous fîmes neuf milles pour nous y rendre, et comme nous prétendions y entrer de jour, nous ne nous pressâmes pas. Le capitaine et les deux redingotes neuves marchaient devant, et mon époux et moi étions à leur suite, comme deux domestiques. En arrivant à la première auberge, j'avançai le premier et demandai à l'hôte une chambre pour mon maître. M'ayant ouvert une salle basse, je tins respectueusement la porte jusqu'à ce qu'il fût entré avec ses deux compagnons. Je demandai ensuite le thé, et je le leur servis avec mon époux, de la façon du monde la plus respectueuse. On m'avait demandé dans la cuisine le nom de mon maître, savez-vous bien, ma chère, que j'eus l'impertinence de nommer votre époux, et ce fut sous son nom qu'on loua deux chaises dans lesquelles nos Messieurs montèrent, et mon époux et moi nous nous plaçâmes derrière. J'avais payé noblement, ainsi on n'eut pas le moindre soupçon, et comme les chevaux étaient excellents, nous repassâmes à Bridgenorth, sur les sept heures du matin, temps où certainement notre hôte et sa fille étaient encore ensevelis dans un profond sommeil. Vous pensez bien que je n'avais pas fait ce chemin derrière la chaise ; peu après être sortis de la ville, j'appelai le postillon pour le prier d'arrêter parce que je me trouvais mal, et mon prétendu maître qui était seul dans sa chaise m'y avait donné une place. J'ai oublié de vous dire aussi que j'avais demandé un cheval de main pour Milord, parce qu'il se plaisait souvent à quitter sa chaise pour aller à cheval. Le cocher qui se trouvait embarrassé de ce cheval, l'avait dit à Milord, et j'avais commandé de sa part à mon époux de le monter ; Milord prit sa place, et lui abandonna la sienne à côté de moi. Ces actes d'humanité ne sont point rares en Angleterre, comme vous le savez, et d'ailleurs j'avais prévenu nos cochers que j'avais le meilleur maître du monde, quoiqu'il fût fort mélancolique,

ce qui le rendait muet, des journées entières, et qu'il ne voyageait que pour chercher à relever ses esprits abattus.

Depuis notre dernier malheur, c'était le premier moment où nous étions en liberté de nous parler sans témoins. J'ouvris la bouche pour demander pardon au Baron, de l'avoir associé à mes malheurs, dans le même temps où il me témoignait le vif regret de ne pouvoir au prix de sa vie, mettre fin à mes peines. Si j'en crois mes pressentiments, me dit-il, elles sont à leur dernière période, et je me flatte que la justice de Dieu, satisfaite par un châtiment aussi terrible que celui qu'elle m'a fait éprouver depuis six jours, voudra bien oublier mes égarements. Vous ne connaissez pas encore votre coupable époux, ma chère Clarice : vous vous plaignez de m'avoir associé à vos malheurs ? Hélas ! c'est moi qui dois frémir dans la crainte de vous avoir unie à un malheureux que la justice divine poursuit depuis deux ans. Le Baron voulut alors commencer à m'instruire des événements qui l'avaient réduit dans la condition abjecte où je l'avais trouvé ; je refusai de l'entendre : il avait besoin de repos, je l'invitai à s'y livrer, et il céda d'autant plus volontiers à la prière que je lui en faisait, qu'il savait combien j'en devais avoir besoin moi-même.

Nous fîmes une si grande diligence, que nous arrivâmes, le troisième jour, à Bristol sans aucune mauvaise rencontre. Nous avions tellement compassé notre route, qu'il était nuit lorsque nous entrâmes dans cette ville. J'abrège un récit déjà trop long. Par une exception à la règle, le Négociant ami du Capitaine était fils d'un Français réfugié, et ne haïssait point ses compatriotes, et comme nous lui en marquions notre surprise, il ouvrit un tiroir dont il tira une assez belle bourse ; elle nous parut vide, et effectivement il n'y avait qu'une petite pièce de monnaie valant deux sols de France, il la prit entre ses doigts et nous dit : J'espère que cette petite pièce se conservera dans ma famille, de génération en génération. C'est la seule fortune que mon père avait lorsqu'il arriva en Angleterre, et il n'en avait guère laissé davantage en France, où il n'avait d'autre bien que celui qu'il gagnait en travaillant à l'horlogerie. Il amassa quelque chose à Londres, par un travail assidu, me mit dans le commerce, et eut la satisfaction de me voir très riche avant que de mourir. Il riait souvent avec moi de la fatuité de ses

compatriotes. La plupart, me disait-il, étaient nés comme lui, pour porter des sabots, cependant ils ne finissaient point leurs lamentations sur la fortune qu'ils avaient abandonnée en France. Il y avait surtout un petit crapaud de marchand nommé V*** dont le père n'avait quitté en France que la vermine qui dévorait sa peau, et qui possède aujourd'hui plus de trente mille livres sterling. Ce petit animal haïssait si fort la France, qu'il manqua se désespérer à la naissance du Dauphin. Je l'ai entendu dire de mes deux oreilles, dans cette occasion, qu'il avait espéré que le Roi n'aurait que des filles, et qu'une guerre civile, à l'occasion de la succession, mettrait tout le Royaume en feu. Pour moi, ajoutait mon père, j'aimerai toute ma vie ma nation et mon Roi. Louis XIV, quoi qu'en disent ses ennemis, était un bon et un grand Prince. On persécuta sous son nom, mais il ne fut jamais les excès où l'on s'était porté, et nous y avions donné lieu. Nous sommes républicains par principes, et nous n'avons jamais su poser les bornes entre ce que nous devions à Dieu, et ce que nous devions à nos maîtres, ce n'est pas parce qu'il est cause que j'ai fait ma fortune, que je parle ainsi, c'est pour rendre justice à la vérité.

Notre lieutenant qui était protestant fut un peu scandalisé de ce discours, et protesta au marchand qui se nommait Martineau, que le Roi n'avait point en France, de sujets plus fidèles que les calvinistes. Vous avez raison pour ceux d'aujourd'hui, aussi bons Français que leurs pères l'étaient peu, parce qu'on ne lit plus les satyres et les folles prédications que des brouillons enthousiastes publiaient à la fin du dernier siècle : aussi les regarde-t-on aujourd'hui comme de bons et fidèles sujets, et on leur rend justice.

Pardonnez-moi cette anecdote, ma chère, c'est un témoignage que je n'ai pu m'empêcher de rendre au bon esprit de notre libérateur. Il nous obtint des passeports ; fournit au Capitaine assez d'argent pour me rembourser de celui que j'avais avancé et que je fus obligé de reprendre pour ne pas offenser cet honnête homme qui à une forte de grossièreté près annexée à sa profession, a beaucoup de mérite. On ne peut rien ajouter aux attentions que lui et ses compagnons ont eues pour nous, pendant les cinq semaines que nous avons été sur mer. J'ai été fort mal les six premiers jours, aussi bien que le Baron, après cet

intervalle nous avons joui d'une santé parfaite, et nous nous sommes amusés du récit des artifices qu'emploient les pauvres prisonniers pour se procurer la liberté. Il n'est pas étonnant qu'ils s'exposent à tout pour y parvenir, ils sont traités avec une barbarie qui révolte l'humanité, par l'avarice insatiable des subalternes qui sont chargés de leur nourriture. Ce n'est point assurément l'intention du Gouvernement, on entend qu'ils soient mieux traités. Je vais travailler à un mémoire en leur faveur, que j'adresserai aux Lords de l'Amirauté ; ils frémiront, j'en suis sûre, d'un détail qui devient incroyable, et qui n'a malheureusement que trop de réalité.

Nous partons dans deux jours pour Agen, c'est un village à neuf lieues de Bordeaux, où ma belle-mère fait sa résidence, et où je vous prie d'adresser votre réponse. J'attends avec impatience le détail de la fuite de ma mère, soyez son secrétaire, ma chère Hariote, si sa faiblesse ne lui permettait pas d'écrire elle-même. Je ne vous parlerai plus de ma reconnaissance, je vous le répète, vous en avez tant fait, vous et Milord, qu'il n'y a que l'ingratitude qui puisse nous tirer d'affaire, et je n'espère pas de pouvoir m'en tirer par cette porte.

Lettre de Clarice à Madame sa mère

Le Ciel vous a donc rendu à mes vœux, ô ma chère, ma tendre et respectable mère ! Quel bonheur pour moi de n'avoir appris votre danger qu'après votre rétablissement ! Je ne crois pas que j'eusse été capable de supporter la crainte de vous perdre pour toujours, avec tous les autres maux dont j'étais accablée. Pesez-les, ma chère mère, ou plutôt efforcez-vous de les oublier. De tels souvenirs ne sont propres qu'à déchirer une âme aussi sensible que la vôtre : je vous avouerai qu'il est des moments où les dangers que j'ai essuyés se peignent à mon imagination, d'une manière si sensible, que mes cheveux se hérissent d'horreur, une sueur froide coule de mon corps, et si on me laissait à moi-même dans ces moments affreux, je ne sais si la nature ne succomberait pas entièrement sous l'impression terrible de ce souvenir. Mon époux qui s'en aperçoit, ne me quitte pas un seul instant, et sa vue me jette dans des sentiments si opposés à ceux que je viens de décrire, que je m'étonne d'avoir la force de soutenir ce contraste. Dieu m'a conduite au plus grand bonheur que je pouvais espérer dans le monde, par des voies bien étranges. Ce n'est point une femme aveuglée par sa passion, qui se figure des vertus imaginaires dans l'objet de sa tendresse : j'aime, il y a plus, j'ai aimé mon époux au premier moment où je le vis : mais j'ose présumer assez de moi pour vous assurer que les qualités extérieures n'auraient fait en moi qu'une impression momentanée, s'il n'avait eu que des grâces. Il possède non seulement ces vertus qui se trouvent assez communément dans ce que l'on nomme les honnêtes gens, il sait encore les pousser jusqu'à l'héroïsme. Je vous en donnerai deux exemples qui ne seront que pour vous, s'il vous plaît. Il a respecté ma délicatesse. Quoiqu'il ne manque rien d'essentiel à notre union, M. Beker m'a fait entendre qu'il faudrait y suppléer quelques formalités en France, dont la plus essentielle est, selon moi, votre consentement : je n'ai pu me regarder comme véritablement mariée, jusqu'à ce que ces formalités fussent remplies, et il a consenti de vivre avec moi d'une manière conséquente à cette opinion. Une autre preuve de la noblesse de l'âme de mon époux, est son insensibilité sur un malheur qui aurait paru le plus grand de tous, à une âme vulgaire. Je vous ai marqué que la crainte des mauvaises rencontres m'avait

empêchée de porter mes diamants sur moi, en partant de Staford. Nous avions décloué l'étoffe qui double ou tapisse le dedans de la chaise, et nous les avions si bien arrangés qu'il n'était pas possible de les y apercevoir : vous pensez bien que dans le trouble où nous avait jeté la crainte d'être arrêtée, il me fût facile de ne pas songer à ces diamants. Mon époux aima mieux les perdre que de m'abandonner seule au milieu de la campagne, de sorte qu'en vendant les perles que j'ai laissées en gage à Staford, à peine aurai-je deux mille livres sterling. Je ne suis sensible à cette perte qu'autant qu'elle me met hors d'état de procurer l'aisance à tout ce qui m'est cher ; le Baron me reproche mes regrets, et me trouve trop riche de la moitié. Il soutient que modérée comme vous êtes, nous avons pour fournir abondamment à tous les besoins de la vie, et que le reste ne ferait que nous embarrasser. Cachez cette circonstance à nos amis, je vous en conjure ; Milord n'est pas riche, et consentirait à l'être encore moins si je pouvais me résoudre à partager sa fortune.

La Providence se déclare, elle veut que je sois pauvre. J'avais écrit au bon Monsieur Beker, au moment de mon embarquement, et je l'avais prié de me faire tenir sa réponse à Bordeaux : je viens de la recevoir, et voici ce qu'il m'apprend.

Vous savez, ma chère mère, que ma digne tante était irlandaise, et que la plus grande partie de ses biens sont situés en Irlande ; mon père les a réclamés à titre de protestant, et comme la loi donne l'héritage au parent le plus collatéral, au préjudice des filles mêmes, si le premier change de religion, et que le second reste catholique, il m'a dépouillée entièrement de ce côté-là. Je lui donne de bon cœur ce qu'il m'arrache : toute ma crainte c'est que le reste de ma fortune ne lui paraisse pas assez considérable pour l'engager à sacrifier la passion qu'il a de nous faire regarder comme des parricides. Peut-être laissera-t-il subsister l'action qu'il a intentée contre nous, sans la poursuivre ni l'anéantir, pour nous tenir toujours éloignés. J'ai confié à Monsieur Beker, en lui écrivant, que vous aviez une somme considérable cachée dans un bureau à secret, à Oldwindsord : je l'ai prié de charger quelqu'un de confiance d'être attentif à ce qui se fera dans ce quartier. Mon père ne l'aimait pas ; il pourrait la vendre, et chercher à se défaire

des meubles : je le prie dans ce cas, de faire acheter ce bureau que je lui dépeins, à quelque prix que ce soit. Le Juif chez lequel j'avais engagé mon collier et ma robe, a fait banqueroute, et notre témoin qui avait emprunté en son nom, s'étant mis au rang des créanciers, n'a tiré de neuf mille livres, que deux cents guinées : il en a dépensé cinquante à courir de tous les côtés, pour trouver le voiturier qu'il nous avait procuré à Staford : cet homme venait de Londres, et n'était point connu en cette ville. Le Baron doit être content, il trouvait que mon bien était encore trop considérable, le voilà réduit à vingt-quatre mille livres de France : car il ne veut pas que je me défasse de quelques bijoux que j'avais sur moi. Je me suis nippée à Bordeaux, conformément à ma condition présente, plus de dentelles, point de soie ; ma respectable belle-mère n'en porte point, et je serais fâchée de paraître sur un ton plus élevé que le sien. Il m'a confessé que le petit bien sur lequel elle vit, ne va qu'à quinze louis de revenus, par année ; il a donc raison de dire que nous sommes riches avec ce qui me reste, puisque cela monte à trois fois autant. Dieu me garde de plus grands malheurs que de celui d'être pauvre ; je n'ai pas besoin d'une forte dose de résignation pour supporter celui-là. Il faut si peu de chose pour vivre quand on fait anéantir les besoins imaginaires.

Quelque violent que soit l'empressement que j'ai de vous embrasser, il me semble que la prudence nous fait une loi de le retarder. Mon époux aime sa mère avec une passion infinie, cela me paraît d'un bon augure pour son caractère. Cependant sa piété filiale pourrait lui faire illusion à cet égard, grossir ses bonnes qualités, atténuer ses défauts : je sais ce que le devoir m'ordonnerait en pareil cas, il faudrait refondre mon humeur pour l'accommoder à la sienne, et avec la grâce de Dieu je ne me sens pas de répugnance à me soumettre à ceux qu'il a fait mes supérieurs : mais, ma chère mère, j'en aurais une infinie à vous voir souffrir quelque chose. Vous n'avez que le devoir de la charité et de la condescendance chrétienne à remplir à l'égard de cette dame, et ils ont beaucoup moins d'étendue que les miens. Restez donc chez mon amie, jusqu'à ce que j'aie examiné si vous pouvez vivre avec agrément au milieu de nous. Le Baron m'a fort priée de vous assurer de ses respectueuses affections. Il m'assure qu'il n'a aucune inquiétude sur la paix de notre société

future. Que si par impossible il arrivait que vous ne vous trouvassiez pas chez vous en habitant avec vos enfants, il sera toujours prêt à vous abandonner le revenu de la modique somme que je lui apporte.

Lettre de Lady Hariote à Miss Clarice

Je ne sais comme sont faits les romans, ma chère, puisque je n'en ai jamais lu qu'un, mais je suis bien sûre qu'il ne peut y en avoir aucun aussi attendrissant, aussi intéressant que l'histoire de vos malheurs. Je vous ai suivie dans vos fuites, dans votre prison ; je me suis senti suffoquée en passant par ce trou fait avec tant de célérité et de travail ; enfin, ma chère, quoique votre lettre fût datée d'un lieu où vous étiez en sûreté ; que vous eussiez mis à la voile au moment où elle m'était adressée, je ne pouvais me persuader que vous eussiez pu surmonter tous les obstacles qui s'opposaient à votre fuite. Ma chère, ma charmante Clarice passant la nuit dans les champs, guindée sur un cheval borgne, traînée dans un cachot, couchée sur la paille, au milieu de trois déterminés ; car vos marins que j'embrasserais de tout mon cœur, si je les tenais, n'étaient pourtant que des hommes grossiers, témoin l'énergie de leurs expressions qui devaient paraître bien étranges aux oreilles délicates de mon incomparable amie. C'eût été bien pire, sans doute, s'ils eussent méconnu votre sexe ; car je suis persuadée que ces bons et honnêtes marins se félicitent à présent de la réserve et de la politesse avec laquelle ils se sont comportés en votre présence. Je gagnerais bien, de l'humeur dont je vous connais, que vous m'accuserez d'injustice, en lisant ceci ; vous êtes dans l'habitude de ne regarder les gens que du beau côté, et d'oublier ce qui pourrait diminuer la bonne opinion que vous avez d'eux. Oh ! je ne m'oppose point à cette bonne opinion. Ne vous ais-je pas dit que je les embrasserais de bon cœur, or vous savez que je n'embrasse que ceux que j'aime. Cependant cette bonne amitié-là ne m'empêchera pas de penser que vous n'étiez pas faite pour cette *camaraderie*, et à la seconde lecture de votre lettre, je n'ai pu m'empêcher de faire des éclats de rire, toutes les fois que vous les appeliez *mes compagnons*. La belle expression dans la bouche de ma Clarice ! elle m'avait coûté des larmes à la première, parce qu'il n'était pas bien établi dans mon esprit que vous fussiez hors de cette prison ; il m'a fallu vingt-quatre heures pour m'en assurer, et dès l'instant j'ai repris toute ma belle humeur. Je ne sais qui me rassurait sur les tempêtes, sur les mauvaises rencontres ; si vous eussiez eu à déboucher le détroit de Gibraltar, j'aurais toujours cru vous voir tomber entre les griffes des Corsaires : dans la route que

vous faisiez vous ne couriez que le risque d'être prisonnière de guerre, en France, et c'était un petit malheur pour l'épouse d'un Français. Enfin, vous êtes arrivée heureusement dans votre nouvelle patrie, avec un époux digne de vous. Que d'événements extraordinaires, pour amener celui-là ! Ne pourrait-on pas dire que le Ciel vous l'avait réservé, et voulait ne pas laisser aux hommes le soin de vous pourvoir ? Que nous sommes heureuses, ma chère Clarice ! Nous n'avons point besoin du secours d'une passion qui s'use, pour être enchantées de notre lot, et la raison applaudit à nos sentiments pour nos époux. Savez-vous bien que ces deux hommes-là gâtent tous les autres dans mon esprit, et que je les trouve très maussades. Quelque jour je m'amuserai à vous tracer les traits de la plupart de ceux que je vois, et vous avouerez que leurs tristes moitiés seraient très excusables d'êtres jalouses de notre sort.

Je veux bien vous avouer, ma chère, une sotte pensée qui m'est venue dans l'esprit. Serait-ce un effet de la jalousie ? C'est en parlant de cette hideuse passion, que je me suis rappelée cette extravagante pensée. J'ai lu et relu toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis notre séparation ; j'ai pesé toutes vos paroles, toutes vos actions, pour voir si je n'en trouverais point quelqu'une à laquelle on pût attribuer de si étranges malheurs. Est-ce le dépit de vous trouver si supérieure à la pauvre Hariote, qui cherchait à vous trouver en faute pour se relever à vos dépens ? Oh ! si mon orgueil avait eu cette belle idée à mon insu, il en serait payé comme il le mérite. J'ai eu beau tourner, retourner, je vous ai trouvée vous même en tout, même dans l'occasion critique. Je m'explique, si je me fusse trouvée dans une occasion pareille je ne sais si j'aurais eu la force de sacrifier le préjugé à ma réputation. Nous en avons de deux sortes, ma chère. Celles qui attirent les mœurs, la sagesse, la retenue, et il y a peu de femmes d'un certain rang, qui ayant été bien élevées, se mettent par leur faute, en danger de perdre celle-là. Notre autre réputation est celle de notre esprit, de nos lumières, d'une certaine fierté de sentiment qu'on nomme noblesse de courage. Or cette seconde réputation, il y a un grand nombre de femmes qui en sont encore plus jalouses que de la première. Je profite furieusement depuis que je suis à Paris, excepté dans l'art d'écrire intelligiblement ; car je doute fort que vous

entendiez ce galimatias. Un exemple le rendra plus sensible. On ose à peine mépriser la maîtresse d'un Roi : la noblesse de son choix la justifie. Cette femme qui ne rougit point de cette honteuse qualité, se cacherait à toute la terre, si elle avait épousé son laquais, quand même il serait le plus honnête homme du monde, le plus capable de la rendre heureuse, qu'elle lui aurait les plus grandes obligations. Tous ces motifs ne feraient point excuser son choix, les plus indulgents diraient, c'est une âme de boue, elle a fait une bassesse. Cependant dans la vérité, il vaudrait mieux être la femme du dernier des hommes du côté du rang, que d'être la maîtresse du premier. On fait donc plus de cas de ce qu'on appelle grandeur d'âme, que de la vertu. Vous en avez jugé autrement, vous avez préféré la réputation de fille sage, à celle de fille à sentiments nobles. Votre vertu eût pu être soupçonnée, si vous aviez couru le monde avec un jeune homme aimable, et vous avez mieux aimé qu'on vous soupçonnât d'avoir des sentiments moins relevés que votre naissance. Vous êtes donc une héroïne, la Lucrèce de notre siècle, et l'ancienne ne mérite pas d'entrer en comparaison avec vous. Je n'en dirais pas autant si vous vous fussiez jetée vous-même dans le péril, ou que vous eussiez eu un autre moyen d'échapper au crime qu'on voulait vous forcer de commettre : aussi Dieu qui voyait la pureté de vos motifs, s'est servi de vos malheurs pour vous élever au comble de la fortune ; il vous conduit si visiblement, que je n'ose plus trouver à redire à l'intention dans laquelle vous persévérez, par rapport à vos biens : abandonnez-les à… dirais-je votre père ? Oui, un autre nom qui venait au bout de ma plume, choquerait votre délicatesse. Donnez au monde un modèle de modération. Sanctifiez, ennoblissez un état médiocre, un état pauvre, si vous le voulez ; nous vous laisserons toute la liberté que vous voudrez à cet égard, pourvu que vous nous permettiez de prendre toutes les précautions que nous trouverons nécessaires pour assurer la fortune de vos enfants.

Vous comprendrez par ce discours que Madame votre mère n'a pas jugé à propos de garder le secret que vous lui aviez demandé ; il est vrai qu'elle ne nous l'a déclaré qu'à des conditions très dures, nous y avons souscrit, ne vous plaignez de rien. La justice vous fait une loi de vous abandonner à cet égard, au jugement et à la conduite de

Milord. De quel droit déshériteriez-vous vos enfants avant leur naissance ? Comment répondriez-vous aux intentions de votre chère tante ? Était-ce pour dissiper son bien en débauche, qu'elle vous l'a laissé ? J'ai enfin trouvé le faible de la conduite de ma Clarice ; séduite par un bien apparent, elle a commis un mal réel. J'avoue que peu de filles eussent été capables de commettre une telle faute ; c'en est une pourtant, et il faut la réparer. Écoutez ce que Madame votre mère va vous dire à ce sujet, vous n'avez pas raison de vous défier de ses conseils, et de vous refuser à ses ordres.

(*Madame Derby écrit.*)

Oui, ma chère fille, les vertus ont des bornes qu'on ne peut franchir sans tomber dans des extrémités condamnables. Je ne me rappellerai jamais, sans verser des larmes de tendresse, que c'est à ma sûreté que ma Clarice a sacrifié son immense fortune ; qu'elle a joint à ce motif si digne d'admiration, celui de guérir un cœur ulcéré contre elle, par la préférence qu'on lui a donné sur lui. Que ma vertueuse fille prouve à son père qu'il ne doit qu'à sa tendresse filiale, le don qu'elle a voulu lui faire. Tranquille sur mon sort, à l'abri elle-même de sa vengeance, qu'elle ne démente point ses premières résolutions ; mais qu'elle s'en tienne à se priver de l'usufruit de son bien, sans en abandonner la propriété. Malgré la loi qui la donne à votre père, ma chère Clarice, Milord a un moyen infaillible de l'engager à se priver de cette propriété, et à vous la rendre, c'est un acte de justice auquel vous ne pourriez vous opposer, sans devenir coupable. N'allez pas croire que la pauvreté m'effraie pour ma chère enfant, et pour sa postérité. Si Dieu lui donne des enfants dignes d'elle, ils seront toujours assez riches. Si un tremblement de terre, des banqueroutes ou autres accidents qui semblent venir immédiatement de Dieu, anéantissaient toutes vos possessions, comme on ne pourrait vous en attribuer la ruine, leur perte ne me coûterait pas une larme, ne m'arracherait pas un soupir. Laissez à la Providence à dépouiller vos enfants, s'ils doivent abuser de vos biens : joignez-vous à moi pour le demander à Dieu par des vœux sincères ; mais n'aidez point à les en dépouiller.

Ne me reprochez point de m'être ouverte à Milord sur votre situation ; c'est après en avoir tiré la promesse la plus inviolable, de ne

chercher à la changer que par des voies qui ne peuvent vous faire rougir. Sa parole, plus que l'état présent de sa fortune, mettra des bornes à sa générosité, et il vous laissera jouir tout à votre aise du plaisir chrétien d'être pauvre, quoi qu'il en coûte à son bon cœur. Il exige comme une compensation de la violence qu'il se fera à cet égard, que je n'abandonne point son épouse pendant un voyage qu'il va faire à Londres pour vos intérêts. J'approuve vos réflexions sur les inconvénients d'une réunion trop précipitée. Si par malheur vous aviez sujet de craindre que je ne pusse pas compatir avec Madame votre belle-mère, rien ne m'empêcherait de m'établir dans votre voisinage, et j'aimerais mieux qu'on m'accusât de bizarrerie, en me voyant si près de vous, sans vouloir être avec vous, que de m'exposer à troubler votre paix domestique. Je ne serais pas même dans le cas de diminuer votre chétif revenu, la Providence a fourni à ma subsistance. La pauvre Mistriss Cosby a regardé comme un devoir de me laisser le peu qu'elle avait, ce qui, joint à la vente des bijoux que j'avais sur moi, le jour où vous me fûtes arrachée, me fait le double de la somme que vous possédez.

Quelque désir que j'aie de vous embrasser, un autre motif m'eût encore retenu à Paris jusqu'au printemps prochain. Je n'aurais pu me refuser aux désirs de ma seconde fille. Vous voilà bien surprise, ma chère Clarice ! vous ne vous connaissiez pas une sœur : j'espère pourtant que vous ne désaprouverez point l'augmentation que j'ai faite à notre famille. Vous avez bien pris la liberté de me donner un fils, pourquoi me refuserais-je celle de me donner une seconde fille. Je l'ai fait d'autant plus volontiers que je me suis persuadée que vous approuveriez volontiers l'adoption que j'ai faite de votre Hariote, qui est actuellement la mienne. Et quelle fille, sans en excepter la Clarice, eût pu porter plus loin l'affection pour moi ? N'a-t-elle pas risqué sa vie pour conserver la mienne ? Je n'entreprendrai point de vous détailler ses soins pleins de tendresse ; je vous ai tout appris en vous disant que vous n'auriez pu rien faire au-delà de ce qu'elle a fait. Il est un autre détail que vous attendez de moi ; je vais vous satisfaire, et vous apprendre des choses qui ne peuvent manquer de vous intéresser.

(*Lady Hariote continue.*)

Oui, ma chère soeur, j'ai enfin le bonheur d'avoir une mère, et je ne sais s'il m'eût été possible d'avoir plus de tendresse et de respect pour celle que Dieu m'a retirée avant que je fusse en âge de la connaître, que pour celle qu'il m'a rendue. Point de jalousie s'il vous plaît ; vous serez l'aînée, je vous céderai la première place dans son cœur ; je consens qu'elle vous aime un peu plus que moi, à condition que vous me permettiez de l'aimer autant que vous l'aimez vous-même. C'est votre sœur qui tient la plume, Clarice, mais c'est notre mère qui va parler.

Rappelez-vous, ma fille, le plaisir avec lequel je voyais arriver le moment où votre sort allait être fixé. Vous n'avez connu que la joie que me donnait votre mariage, voici ce que vous ignoriez. C'est qu'il m'en avait infiniment coûté pour plier mon cœur à cet établissement : la figure de Montalve est aimable, son esprit était orné, son cœur paraissait excellent, il avait un grand nom, une fortune qui surpassait mes désirs, et malgré tous ces avantages, je me sentis à la première vue une antipathie pour lui, que je regardai comme une injustice, parce qu'elle n'avait aucun fondement raisonnable. Je m'attachai donc à la combattre, à la surmonter, ou à la justifier. J'examinai cet homme avec les yeux d'une mère qui craint pour tout ce qu'elle aime, et il fut des moments où je soupçonnais un mystère que je ne pouvais pénétrer. Je surprenais votre amant dans des tristesses qui ne paraissaient pas naturelles, en un homme de son âge, et dont la situation n'avait rien que d'agréable ; le soin qu'il avait de contraindre ses mouvements mélancoliques, aussitôt qu'il s'apercevait de mon attention à l'examiner, augmentait mes soupçons. J'ai su de lui même (et la suite m'a fait voir qu'il disait vrai) qu'il ne pouvait réussir à calmer ses remords. Montalve avait toujours été vertueux ; un défaut de vigilance lui avait fait commettre une première faute, qui l'ayant jeté dans le désespoir l'avait forcé à quitter son état. Le courage lui avait manqué pour la déclarer à celui qui avait toujours eu le soin de sa conscience, et la crainte de commettre un sacrilège l'avait déterminé à la fuite. On avance à grand pas dans le chemin du crime, quand on a eu le malheur de s'y engager. Les discours empoisonnés des personnes qui lui étaient

chères, lui aidèrent à étourdir sa conscience, sa foi s'affaiblit, il la crut éteinte et se flatta d'avoir élevé un mur d'airain entre lui et sa conscience, et il ne connut qu'il s'était trompé qu'au moment où l'on lui proposa la coupable union qui devait assurer sa fortune et votre malheur. Tout en lui se révolta à cette proposition, et vous n'auriez pu retenir vos larmes au récit des tourments qu'il éprouva. Il sortit de la maison comme un homme hors de lui, il erra longtemps dans les rues de Londres, sans savoir où il portait ses pas. Je vais tâcher de me rappeler la peinture qu'il m'a faite de son état, et me servir de ses termes.

Après avoir marché longtemps, me dit-il, une foule nombreuse me força de ralentir ma course. C'était un dimanche, le chant des prêtres m'annonça que j'étais près d'une chapelle, et que tous ceux qui étaient proches attendaient que la grande messe fut finie pour y entrer. Il ne me fut pas possible de continuer ma route, mes genoux tremblants s'affaiblirent, et je fus forcé de m'appuyer contre une muraille, pour m'empêcher de tomber. Que ces personnes sont heureuses, me dis-je, en jetant les yeux sur cette multitude ; dans quelques moments, elles vont répandre avec joie leur cœur aux pieds des Autels, et moi misérable je me suis chassé moi-même du sanctuaire de la miséricorde. Cette pensée me jeta dans une si profonde tristesse, que mes larmes coulèrent avec une amertume qu'il serait impossible d'exprimer, à moins de l'avoir sentie. J'étais bien mis, et j'attirai l'attention d'une femme qui était à côté de moi. Je crois que Monsieur se trouve mal, me dit-elle, le soleil pourrait augmenter votre indisposition, suivez-moi, et je vous ferai entrer par la maison de l'ambassadeur, car vous me paraissez étranger, et peut-être n'en savez-vous pas le chemin. Il me sembla que la voix de cette femme était un ordre du Ciel auquel je n'osai résister ; je la suivis avec les pensées d'un criminel que les archers conduisent devant son juge. Elle dit un mot au portier et il m'ouvrit une porte qui me conduisit à la chapelle, par un escalier dérobé. Lorsque je fus au haut de cet escalier, mes terreurs augmentèrent de telle sorte, que je n'eus jamais l'assurance d'y entrer. Je m'assis sur une petite banquette qui était dans ce passage, d'où l'on pouvait découvrir l'autel ; j'étais seul dans cet endroit obscur, et je m'abandonnai sans contrainte à toute l'impétuosité des mouvements

dont j'étais assailli. Je portai mes deux mains sur mes yeux, comme pour dérober mon visage à mon juge irrité, je versai une abondance de larmes, et je ne doute point que je n'attirasse l'attention de ceux qui étaient de ce côté-là ; car en vérité, je sanglotais. Je restai un quart d'heure dans cette situation sans avoir aucune bien distincte, j'étais comme anéanti : insensiblement je revins à moi, et jetant les yeux sur l'espace immense que j'avais mis entre Dieu et moi, je conçus une douleur si vive que mon cœur fut prêt à se fendre. Vous croyez peut-être que ces mouvements de la grâce opérèrent ma conversion ? Désabusez-vous. Ah ! qu'il est aisé de commettre le crime, et qu'il est difficile d'en sortir ! il est certain que je détestais les miens, que j'aurais sacrifié ma vie dans ce moment pour les anéantir, et lorsque je jetais les yeux sur les moyens de les réparer, je me sentais comme lié, courbé, attaché à la terre sans avoir la force d'aider au mouvement violent qui me les faisait détester. On donna la communion à plusieurs personnes. O mon Dieu ! m'écriai-je du fond du cœur, prenez ma vie, qu'elle finisse, s'il le faut, dans les plus cruels tourments, et que j'aie le bonheur de vous recevoir encore une fois sans commettre un sacrilège ! Je passai plus d'une heure dans cette situation, et indigné contre moi-même, je fis cette prière avec une ardeur si vive, que dans toute ma vie je n'ai rien ressenti de pareil. Seigneur, donnez-moi la force de briser mes chaînes, ou donnez-moi la mort. Il est terrible de tomber entre les mains de votre justice, j'aime mieux pourtant m'y abandonner que de continuer à vivre dans le crime. Je me sentis plus calme après cette prière, il me semblait que Dieu l'avait écouté favorablement, et je me levai avec une ferme résolution de ne me point prêter à l'union sacrilège qui m'était proposée. J'étais si changé lorsque je rentrai chez ma mère, qu'elle en fut effrayée. Sir Derby à qui je voulus en apprendre le sujet, se moqua de ce qu'il appelait mes scrupules, et m'annonça qu'il fallait me disposer à le suivre aussitôt après le dîner. Je ne vous répéterai point les impiétés qu'il me débita pour raffermir ma conscience ébranlée : elles ne firent pas autant d'impression sur moi que le tableau effrayant de ma situation, si je refusais d'entrer dans ses vues. Que ferez-vous dans votre Communauté, me dit-il ? Car il faudra y retourner ou mourir de faim à Londres. Les plus mauvais traitements vous y attendent, et quand on croira votre apostasie suffisamment expiée, et qu'on vous

permettra de sortir d'une longue prison, vous vous trouverez dans votre ordre sans considération, sans estime. Votre fuite est une tâche qui ne s'effacera jamais, à moins que vous n'alliez à la Trappe ; une couple d'années fera votre affaire, et vous mourrez martyr d'une opinion ridicule, d'un fantôme décoré d'un beau nom, et qui n'effraie que les femmes ou ceux qui leur ressemblent.

Cette affreuse perspective affaiblit les mouvements salutaires que la miséricorde de Dieu avait excités dans mon âme ; je me laissai entraîner, et la vue de la charmante Clarice acheva de les étouffer. Je m'exprime mal, mes remords semblaient prendre de nouvelles forces à mesure que je tâchais de les anéantir, et plusieurs fois je déclarai à mon père, que je n'aurais jamais la force de leur résister : ce fut ce qui l'engagea à presser la cérémonie qui devait mettre le sceau à mes crimes.

J'ai beaucoup affaibli, j'en suis sûre, le pathétique du discours de Montalve. Je n'oublierai jamais l'impression qu'il m'a faite, et je sens que je ne puis la faire passer sur le papier. C'étaient les combats qu'il soutenait contre la grâce, qui lui causaient ces moments de tristesse qui ne m'avaient point échappé, et dont je n'avais garde de deviner le principe. Cependant ma répugnance pour lui ne diminuait point, et j'en étais dans une sorte de colère contre moi-même. Je le trouvai un jour au bout du jardin, enseveli dans une profonde rêverie ; j'étais auprès de lui avant qu'il m'eut aperçue, et ne pouvant serrer un livre qui était ouvert à côté de lui, il essaya de m'en dérober la vue, en s'asseyant dessus. Je ne suis pas née curieuse, et je fus toute étonnée du violent désir de voir ce qu'il s'efforçait de me cacher. Nous étions assez familiers ensemble pour ne pas craindre qu'il s'offensât de la petite tromperie que je voulais lui faire. Je laissai rouler ma tabatière, et pendant qu'il courut pour la ramasser, j'ouvris le livre et fus fort surprise de trouver les confessions de Saint Augustin qu'il avait prises à la bibliothèque. Il rougit en voyant ce livre entre mes mains, et moi transportée de joie, j'attribuai cette honte à une modestie louable, dont je lui fis compliment. Cette rencontre ayant déterminé le sujet de la conversation, il me parla du bonheur de l'innocence, de la difficulté de la recouvrer lorsqu'on l'a perdue, en homme pénétré des

vérités de la religion. Dès cet instant ma répugnance pour lui disparut, et fit place à des sentiments bien opposés. Je regardai votre mariage avec lui, comme une grâce singulière du Ciel : je me flattai que l'amitié que Sir Derby avait pour celui qui allait devenir son fils, comme un moyen que Dieu lui ménageait, pour sortir de ses égarements, et dès-lors je souhaitai d'avancer votre union avec un homme que je croyais si estimable. Jugez de ma surprise à l'exclamation que vous fîtes lorsqu'il s'approcha de vous, pour vous soutenir dans l'espèce de faiblesse où vous fûtes prête à tomber, en rentrant dans la salle. Comme je ne pouvais me figurer ce qui avait pu faire une telle révolution dans vos idées, depuis un quart d'heure, je vous avouerai que je craignis qu'il n'y eût quelque altération dans votre esprit. Les paroles de votre père m'ôtèrent cette idée. Il se plaignait d'avoir été trahi ; il y avait donc un secret important qui était parvenu jusqu'à vous. Je n'eus pas le temps de chercher à en deviner la nature, je n'eus que celui de frémir et de trembler pour ma chère fille. Vous apostrophâtes le ministre qui s'avançait pour vous marier, du ton d'une personne inspirée, et en vérité, ma chère, Dieu vous donna dans ce moment un air si majestueux que vous paraissiez quelque chose de plus qu'une créature. Vos menaces le rendirent immobile, mais elles terrassèrent Montalve : le moment de la miséricorde était arrivé pour lui. Il m'a répété plusieurs fois qu'il crut voir la foudre suspendue sur sa tête ; une résolution fixe de réparer ses crimes pouvait seule en arrêter les coups, il la forma, et à peine en eût-il conçu le dessein, qu'il se sentit comme un homme qu'on délivre d'un poids affreux dont il était oppressé. La connaissance qu'il avait des sentiments de votre père, le força à dissimuler les siens, et dans l'entretien particulier qu'il eut avec lui à l'extrémité de la salle, il n'employa d'autre motif pour l'engager à suspendre la violence qu'il voulait employer, que la crainte d'un éclat. Vos cris pouvaient éveiller les femmes qui étaient restées à la maison, et il eût été forcé ou d'abandonner son dessein, ou de vous donner un moyen infaillible de réclamer contre la violence qu'il voulait vous faire. Ce fut pour éviter cet inconvénient, qu'il vous conduisit dans un lieu où vos plaintes ne pouvaient être entendues, et que, pour n'avoir rien à craindre de ma part, il eut la cruauté de me fermer la bouche avec un mouchoir, et de me traîner dans une chambre éloignée, où il m'enchaîna fortement. Je dis qu'il me traîna,

et ce fut à la lettre ; je me pris à tout ce qui se trouva sur mon passage, j'étais aussi furieuse qu'une lionne à laquelle on arrache ses petits, et ayant embrassé la rampe d'un escalier, je m'y tins si fortement attachée, qu'il ne fut pas possible à Sir Derby de me faire lâcher prise. Furieux de ma résistance, il me laissa entre les mains de Montalve, et courut chercher son épée, dans le dessein de me la passer au travers du corps. Au nom de Dieu, Madame, me dit ce jeune homme, ajoutez quelque foi à ma parole ; cédez à une violence qui aurait des suites irréparables. J'atteste le Ciel vengeur du parjure, que je trouverai le moyen de vous délivrer, ainsi que Clarice. Je crus démêler un air de vérité dans le serment de Montalve, qui me força, pour ainsi dire, à m'abandonner à sa conduite, le Ciel le permit sans doute ; car il n'était pas naturel que je me fiasse à ses paroles, dans de telles circonstances. Il se jeta sur Sir Derby, qui levait l'épée pour me percer, et ma résistance ayant cessé, il m'enchaîna dans la chambre, comme je vous l'ai dit. Oh ! ma chère fille, de quel secours du Ciel n'eus-je pas besoin dans ces affreuses circonstances, pour m'empêcher de succomber à mon désespoir ! Tout ce qu'il y avait de plus terrible à craindre pour vous, se présentait à mon esprit ; je me tordais les bras, je m'efforçais de briser mes liens, je jetais d'inutiles cris, puisqu'ils étaient étouffés. Enfin, je regarde comme un miracle, la conservation de ma raison et de ma vie. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que mes sens s'étant un peu calmés, j'eus la salutaire pensée de lever mes yeux vers les montagnes célestes, et véritablement, c'était de là seul que je devais attendre du secours. Je me rappelai, en frémissant, que par une résistance inutile, j'avais pensé me rendre complice de l'homicide qui allait s'exécuter contre moi. Eh ! que serait devenue mon âme, si je l'eusse rendue à mon Créateur, au milieu des affreux transports dont j'étais agitée ? Ils n'avaient point été volontaires, il est vrai : mais leur violence m'annonçait que cette résignation que je me flattais d'avoir aux ordres de Dieu, était bien faible. Je ne me laissai point abattre à cette pensée si humiliante pour moi, je convins avec moi-même de l'imperfection de ma vertu, et je fis les plus grands efforts pour réparer ma faiblesse, par une soumission courageuse à ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de vous et de moi. Je vous vis sous sa protection immédiate, puisque tous les secours humains nous étaient ôtés, et la confiance commença à renaître dans mon cœur. Je tâchais de

m'affermir dans cette confiance, lorsque j'entendis disputer à la porte de ma chambre, et je distinguai les voix de Jacques et de Montalve. C'était le premier qui avait les clefs de ma prison, et il s'efforçait de résister à Montalve, qui voulait le contraindre à les lui remettre. Tout m'étant devenu suspect, je ne savais si je devais souhaiter que ce dernier l'emportât. Ce désir d'ouvrir ma prison me paraissait une suite de son serment, mais je n'avais aucune raison de me défier de ce domestique. A la fin, Montalve perdant patience, se servit d'une bûche qu'il trouva sous sa main, et à coups redoublés, il travailla à enfoncer la porte. Comme cet endroit de la maison n'était habité que par ce valet, on avait négligé de la réparer, et comme elle était vieille, elle ne résista pas longtemps. Montalve courut à moi, et pendant qu'il coupait le mouchoir dont j'étais presque suffoquée, il me dit, courage, Madame, votre fille est en lieu de sûreté : il faut prévenir le retour de Sir Derby, qui la poursuit en vain, et vous mettre en route pour la suivre. Ne me trompez-vous pas, Montalve, lui dis-je, avec une voix affaiblie ? Laissez-moi mourir ici, si vous ne voulez que m'éloigner de ma chère fille : la mort n'a plus qu'un pas à faire pour me ravir à votre cruauté. Effectivement, je me trouvais si épuisée que je croyais toucher à mon dernier moment. Et quel lieu serait plus propre que celui-ci, à vous éloigner de votre fille, me dit-il ? Tous les domestiques, à l'exception de Jacques, croient que vous avez fui avec elle. Ce n'est point au milieu de la nuit, furtivement, que je prétends, vous enlever. Une chaise de poste vous attend à la porte ; choisissez pour la mener tel homme du village que vous croirez le plus sûr, donnez-lui vos ordres pour la conduire où vous voudrez à Londres ; si ma compagnie vous est suspecte, je vous y laisserai seule, cependant comme j'ai de tristes secrets à vous révéler, vous me permettrez de vous y joindre. J'eus quelque honte de ma défiance envers un homme qui agissait avec tant de franchise, et elle disparut entièrement lorsque j'entendis Jacques s'écrier que Montalve trahissait son maître. Il était dans une telle fureur, que je le vis prêt à tomber en convulsion. Je suis résolue de vous suivre, dis-je à Montalve, et en même temps je raccommodai mes habits et ma coiffure, qui étaient en désordre, et lui donnai la main. Je trouvai la chaise environnée de tous les gens du village que Jacques excitait à me fermer le passage en criant que j'étais une misérable, puisque je suivais volontairement un ravisseur. Il eut

beau faire, on s'ouvrit pour laisser passer ma chaise, et j'entendis dire de tous les côtés : Dieu vous bénisse aussi bien que Mademoiselle Clarice. Je recueillais le fruit de votre bienfaisance, ma chère enfant, et malgré le trouble dont j'étais saisie, les bénédictions de ces pauvres gens qui publiaient hautement les recours qu'ils avaient reçus de vous, flattaient agréablement mon oreille.

Lorsque nous fûmes hors du village, Monralve me demanda mes ordres, une seconde fois, et comme je ne connaissais à Londres que la maîtresse du logis ou nous avions passé quelque temps, je le priai de m'y faire conduire. Notre chaise allait avec une vitesse surprenante, et je suis persuadée que nous ne mîmes pas plus de deux heures et demie, à faire le chemin. J'avais compté les milles, et il n'en restait plus que cinq pour arriver à Londres, lorsque nous quittâmes le grand chemin pour prendre sur la droite. Ne soyez pas surprise, Madame, me dit Montalve, si je quitte la route ordinaire. Nous pourrions rencontrer Sir Derby, aux environs de Londres. Je suis même persuadé qu'il est aux barrières pour arrêter Mademoiselle votre fille, ainsi je suis forcé de faire un grand détour pour l'éviter ? Ah ! Ciel, m'écriai-je, ne m'aviez-vous pas assuré que cette chère enfant était en sûreté ? Il l'ignore, reprit Montalve, et se persuade qu'elle a pris la route de la Capitale : mais, Madame, souffrez que je vous répète la prière que je vous ai faite, de suspendre votre curiosité jusqu'à ce que vous soyez dans l'asile que vous vous êtes choisi. C'était la vingtième fois qu' il avait éludé mes questions, et ne pouvant le forcer à me répondre, je retombai dans le silence que j'avais gardé jusque-là. Si j'eusse été capable de quelque inquiétude pour moi, j'aurais peut-être soupçonné mon guide ; car nous passâmes dans des lieux fort déserts ; enfin, j'aperçus les clochers de Westminster, et presque aussitôt nous fûmes dans le faubourg, et à la maison que j'avais indiquée. Je m'attendais d'apprendre au moins là de vos nouvelles ; Montalve me pria de lui permettre de me quitter pour une demi-heure, et me promit de m'apprendre ensuite ce que j'avais un si grand désir de savoir. Oh ! ma pauvre enfant, que cette demie heure me parut longue ; mais mon impatience devint insupportable, lorsque je vis les heures s'écouler sans entendre parler de Montalve. Il revint, enfin. Madame, me dit-il en m'abordant, je voulais avoir quelque

chose de plus positif à vous apprendre, mais tout ce que je puis vous assurer, c'est que Mademoiselle Clarice a échappé à son père, j'en ai pour garant la rage dans laquelle je l'ai trouvé chez Mistriss Cosby. Mistriss Cosby à Londres, m'écriai-je ! A ces mots Montalve se jetant à mes pieds me déclara tout ce que vous nous avez marqué dans votre lettre, et finit ainsi. Il n'était que cinq heures du matin quand on a découvert dans le jardin les traces des pas de Mademoiselle Clarice, et selon toute apparence, elle s'était échappée depuis plusieurs heures. J'ai conçu par les discours de votre époux, que votre vie n'était point en sûreté : cependant, dans la vue de dérober son innocente fille à ses premières fureurs, je n'ai pas voulu le perdre de vue. Il n'y a pas un village à six milles à la ronde où nous ne nous soyons informés. Une seule femme nous a dit avoir rencontré Mademoiselle Clarice à la pointe du jour. Nous avons poussé jusqu'au village prochain, elle n'y avait point paru, d'où j'ai conclu qu'un heureux hasard lui avait fait trouver une voiture dans laquelle elle se sera jetée. Sir Derby a eu la même pensée, et sans considérer qu'elle avait deux heures d'avance sur lui, il s'est flatté de l'atteindre avec un cheval déjà fort harassé, et m'a déclaré qu'il voulait la consigner aux barrières. J'ai applaudi à un dessein que je ne pouvais empêcher, et je vous avouerai que pendant toute la route je n'ai point été sans crainte. Je lui ai offert d'aller de mon côté continuer ma recherche, et j'ai volé à votre secours. Nous nous étions donné rendez-vous chez ma mère, je l'y ai trouvé écumant de fureur, damnant ceux qui ont fait avorter un projet si bien conduit et qui touchait à son heureuse fin ; et ne pouvant s'imaginer comment il avait été découvert, il m'a dit qu'il voulait retourner sur le champ à Oldwindsord, et vous donner la torture pour savoir si vous aviez quelques lumières sur ce sujet, ou sur le lieu où votre fille s'était retirée. A peine a-t-il été sorti, que ma mère fondant en larmes a déploré le malheur d'avoir trempé dans des projets si odieux, et m'a menacé de la colère du Ciel, si je ne risquais tout pour vous arracher au danger dont vous étiez menacée. Sa douleur m'a paru si sincère, ajouta Montalve, que je lui ai avoué ce que je venais d'exécuter. Elle en a marqué une joie qui a achevé de me convaincre qu'elle détestait véritablement ses erreurs, et la précaution qu'elle m'a suggérée m'a bien fait connaître jusqu'où allait son désir de réparer ses fautes. Elle m'a fourni un homme dont elle est sûre, qui marche sur les traces de

Sir Derby ; nous lui avons donné l'ordre de rester à l'auberge, et de nous avertir des premières nouvelles qu'on aurait de Mademoiselle Clarice. Après le départ de cet homme, ma mère m'a confié que c'était elle qui avait averti cette innocente fille, du sacrilège qu'elle était sur le point de consommer. Elle brûle du désir de se voir à vos pieds pour vous faire amende honorable de tous les malheurs de votre vie, dont elle est la cause. Voyez, Madame, si vous vous sentez la force de pardonner à des coupables qui donneraient avec joie la dernière goutte de leur sang pour finir vos malheurs ?

Ah ! tout est pardonné, oublié, m'écriai-je. Elle me paie avec usure de tout ce que j'aurais voulu faire pour elle, puisqu'elle a sauvé ma pauvre enfant. Mais hélas ! qu'est-elle devenue, cette chère fille ? Qui la rendra à sa mère désolée ? Qui me rassurera contre la crainte de la voir retomber au pouvoir de son barbare tyran ? Après mille autres plaintes qui attendirent Montalve, je lui proposai de me conduire chez sa mère. Il n'y voulut point consentir. Qui fait, me dit-il, si un malheureux hasard n'y ramènera pas votre époux ? Je sentis l'imprudence que j'avais voulu faire, et cette pénitente m'étant venue trouver où j'étais, je ne voulus jamais lui permettre de rappeler le passé, et nous ne nous occupâmes que des résolutions que nous devions prendre. Elle me confirma ce que je ne savais déjà que trop, que votre père est implacable dans sa haine, et capable de tout risquer pour la satisfaire. Elle me fit entrevoir qu'elle et Montalve avaient tout à craindre de son ressentiment, et me supplia de leur permettre de partager mon asile. Vous sentez bien, ma fille, que je ne pouvais leur refuser cette grâce ; le repentir de ces deux coupables avait entièrement effacé leur faute aux yeux de Dieu : je l'espérais du moins : aurais-je pu conserver pour eux le moindre ressentiment ? Ah ! mon cœur aurait eu horreur de cette pensée, et je pouvais dire au contraire, qu'ils m'étaient devenus bien chers. Cependant mes inquiétudes sur votre sort augmentaient à chaque instant ; Montalve à son retour m'apprit une circonstance qui les diminua un peu. Sir Derby avait dit hautement dans tous les villages où il avait passé, qu'il y aurait cent pièces de récompense pour qui vous découvrirait : cette promesse n'avait rien produit, donc vous étiez passée à Londres, et peut-être en France, où vous étiez sûre de trouver un asile auprès de

votre amie. Je reçus cet espoir avec avidité, une seule chose m'empêchait de m'y livrer. Votre tendresse m'était connue, et je me persuadais que vous auriez eu peine à quitter l'Angleterre sans être instruite de mon sort. Et c'est le vif intérêt qu'elle y prend qui aura précipité son départ, me dit Montalve. Que pouvait faire pour vous votre tendre fille, me dit-il, lorsque sa vertu lui impose la loi de respecter votre persécuteur commun. N'a-t-elle pas pensé qu'il fallait une protection plus puissante pour vous, et croyez-vous qu'elle ait négligé celle d'un homme qui connaît assez de quoi votre époux est capable, pour ne pas craindre de l'étonner par l'affreuse confidence qu'elle sera forcée de lui faire ? Oui, Madame, ou Mademoiselle Clarice est passée en France, ou elle est dans quelque maison d'honneur, d'où elle n'aura pas manqué d'écrire à Lady Hariote. L'ecclésiastique dont Dieu s'était servi pour confirmer Mistriss Cosby dans les bonnes résolutions, ayant été averti par elle, appuya les conjectures de Montalve, et me conseilla de marcher sur les pas de ma fille. Si elle est en France, me dit-il, vous serez bientôt réunies. Si elle est encore en Angleterre, Milord aura la générosité de voler à son secours. Ces considérations m'avaient ébranlée ; notre exprès qui revint le lendemain, acheva de me déterminer. Il était certain que Sir Derby n'avait eu aucune de vos nouvelles : je vous crus donc sauvée de ses poursuites, et je partis. Vous savez le reste, ma chère enfant, mais ce que je ne puis parvenir à vous rendre, ce sont les bontés et les attentions de mes nouveaux enfants. Milord nous quitte, en peu de jours, et je ne quitterai son épouse qu'après l'avoir vue heureusement relevée de ses couches, et avoir accepté l'honneur qu'elle me fait en me priant de présenter son enfant au baptême.